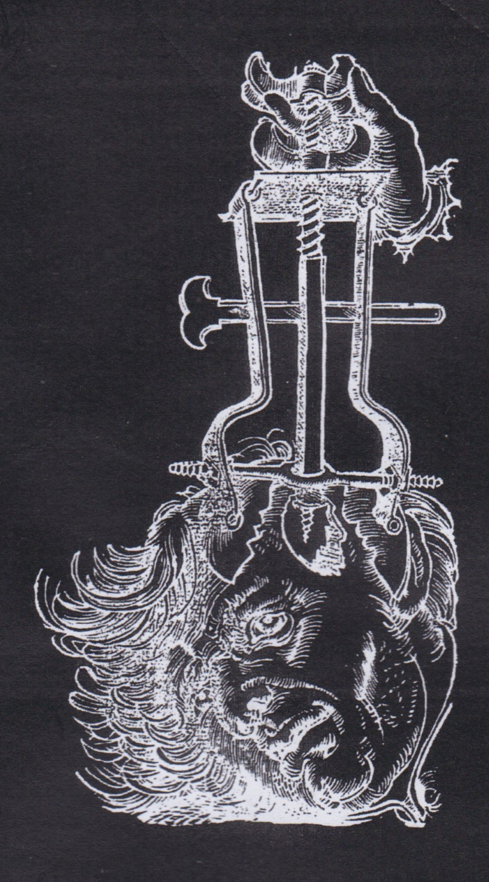
Divergence

#9



"La trépanation pour soulager une hypertension"

Salut tout le monde, ça roule ?

Voilà un nouveau numéro de Divergence, après plus de trois ans d'absence. Je pensais pas vraiment revenir dans la partie, et pourtant. La vie reste impossible à planifier d'avance et j'en suis bien content. Plein de choses se sont passées dans ma vie depuis le précédent numéro, mais j'en parle pas tellement dans ces pages en fait. Et puis là en réalité je sais pas vraiment de quoi parler, trop de place ou pas assez, donc je vais pas aller plus loin. Voilà. De rien.

Étant pas très bavard ici, je vais finir cette sorte d'édito avec l'extrait d'un poème qui a bien la classe, sorte de paroles punks sept siècles avant que les Sex Pistols viennent faire les malins ou que Crass révolutionnent l'histoire du punk pour les décennies à venir. Ça nous vient de Djalāl ad-Dīn Rumi, poète perse soufiste du XIIIème siècle que j'aime beaucoup :

Nous avons un énorme baril de vin, mais pas de tasse

Ça nous va très bien

Chaque matin nous nous illuminons et le soir nous nous illuminons encore

Ils disent qu'il n'y a pas d'avenir pour nous

Ils ont raison

Et ça nous va très bien.

Une grosse pensée à tous les amis, où que vous soyez, merci à vous.

Ce zine est plus particulièrement dédié à Bronwyn, à sa mémoire et son amitié. Tu me manques. Merci pour ton inspiration, ta magie, ta beauté, et pour tout ce qui a pu me toucher en toi quand j'avais encore la chance de te savoir vivante sur cette planète. Et vivante, tu l'es encore en moi.



Prenez soin de vous,
et prenez soin des gens que vous aimez.

Simon

(mars 2018, planète Terre)

(contact : siekeupon@hotmail.fr)

Play-list





Gas Chamber, *Hemorrhaging Light*
Rata Negra, *Oido Absoluto*
The Bug, *Humbug*
Urban Waste, *s/t ep*
Bronco Libre, *Demo*
86 Gemini, *Demo*
Grim, *Orgasm*
Sister Disaster, *Demo* et *Blackouts*
Pharmakon, *Bestial Burden*
Zone Infinie, *s/t lp* et *Rester et Fuir*
Anxiety, *s/t lp*
Lace, *My Mask is Off*
Plastic, *s/t lp*
Chain of Strength, *True Till Death*
No Trend, *Too Many Humans*
Absolut/Paranoid, *Jawbreaking Mangel Devastation*
Syndrome 81, *Désert Urbain*
Barcelona, *Pueden Ser Ellos*
Sangre de Muerdago, *O Camiño Das Mans Valeiras*
Green Beret, *Standing at the Mouth of Hell*
Greg Sage, *Straight Ahead*
Neon Piss, *s/t lp*
Nico, *Desertshore* et *The Marble Index*
The Body, *A Home on Earth*
From Ashes Rise, *s/t lp*
Traitre, *Dors Bien*
Philip Glass, *Metamorphosis* et *Glassworks*
Xylitol, *Demo*
Juanita y los Feos, *Nueva Numancia*
Minimal Man, *The Shroud of*
Reatards, *Grown Up, Fucked Up*
Iconaclass, *For the Ones* et *I Got It*
Abolitionist, *The Pinnacle*
Urchin, *Peace Sign*
Dark Thoughts, *s/t lp*
Warthog, *Prison* et *s/t ep*
Padkarosda, *Tetova Lelkek*
Bad Breeding, *Divide*
Hank Wood and the Hammerheads, *Go Home* et *Stay Home*
Riña, *Demo*
Brainbombs, *Inferno* et *Obey*



Reading-list



Gabor Maté, *Quand le corps dit non* et *Les dépendances, ces fantômes insatiables*

Russell Banks, *L'ange sur le toit, Continents à la dérive, Affliction, Sous le règne de Bone, Lointain souvenir de la peau, Un membre permanent de la famille*

Alain Damasio, *La horde du contrevent*

Joe R. Lansdale, *Les Marécages*

Fabcaro, *Zaï zaï zaï zaï*

Alice Miller, *C'est pour ton bien : racines de la violence dans l'éducation de l'enfant*

Comité Invisible, *A nos amis*

Erving Goffman, *Stigmate : les usages sociaux des handicaps,* et *La mise en scène de la vie quotidienne*

Iain Levison, *Trois hommes, deux chiens et une langouste*

Deleuze et Guattari, *Mille Plateaux*

Jim Thompson, *Une jolie poupée*

Patricia Highsmith, *Ce mal étrange, Le meurtrier, Monsieur Ripley, Le cri du hibou, L'empreinte du faux*

Anthony De Mello, *Quand la conscience s'éveille*

Henri Laborit, *Eloge de la Fuite*

(Antonin Artaud, yo!)

ZONE INFINIE

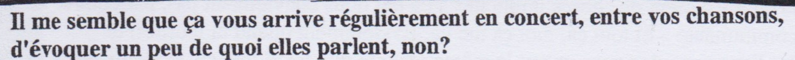
Ah, Zone Infinie... Je crois qu'il y a peu de groupes en France ces dernières années que j'ai autant apprécié, qui m'ont autant parlé et autant fait vibrer. Ils viennent de Lyon/Saint-Etienne (pour plus de précisions lisez l'interview), ont sorti un premier album - une première bombe - en 2015 puis viennent de remettre ça avec un nouvel lp, Rester et Fuir, *qui voit le groupe et son punk-rock évoluer sans du tout décevoir (pas moi en tout cas).*

Un peu avant leur concert à Bordeaux il y a peu de temps, on en a profité pour discuter autour d'un micro et enregistrer le tout pour avoir comme résultat cette longue, bien longue interview. On y parle de Dick Rivers, d'Emile Zola, de Blink 182, de Jean-Claude Van Damme, de ninjas, de Michel Polnareff, et surtout de pas mal d'autres trucs. Et on y apprend notamment que le groupe est là pour durer, c'est tout ce que je souhaite !

Même s'il y a des éléments de oi ! dans votre musique, Zone Infinie est franchement pas un groupe de oi ! à mes yeux, et pourtant j'entends régulièrement des gens dire ça. J'imagine que ça doit vous arriver souvent aussi d'entendre ce genre de choses, ça vous soûle ou vous vous en foutez ?
Arthur *(basse)* : Ça nous soûle.
Skub *(chant)* : Ça nous soûle. Moi ça me soûle gentiment, parce que tu vas pas empêcher les gens de catégoriser ce qu'ils veulent catégoriser.
A : On déteste pas la oi ! mais nous on est punk-rock.
S : Ouais punk-rock. Rock avant tout. Rockers. Comme disait Dick Rivers, dans « rocker » il y a « cœur » *(rires)*. Donc voilà quoi.

C'est beau.
S : La oi ! moi j'en écoutais un peu gamin, mais pas plus que ça je veux dire. Ça a jamais été ma grande passion, c'est ça le pire. Alors après les gens qui analysent tout ça en rapport avec la oi !, je pense que... J'en pense rien en fait, finalement.
Oli *(batterie, qui arrive à l'instant)* : C'est quoi ta question ? *(je lui répète donc la question, ndt)* Ça va changer ça. Ça change déjà, on le voit sur nos concerts. C'est vrai que quand on a commencé, il y avait beaucoup de rasés, skins ou pas, nous on a plein de potes sur Lyon qui sont skins, mais il y en a aucun de nous qui se revendique skin, nous on fait du punk. Moi la différence entre Blitz et les Buzzcocks, c'est pas... C'est vestimentaire, ça m'intéresse pas des masses, c'est la même chose. On écoute du punk-rock, on fait du punk-rock. Et surtout on se revendiquera jamais oi ! parce qu'on est pas skin, tout simplement.
S: D'ailleurs la tendance actuelle de ce truc-là, de mettre à la mode la oi !, c'est un peu chiant, je veux dire.
A: On a pas envie d'être assimilé à des trucs estampillés oi ! mais qui nous parlent pas des masses en fait.
S: On en a bien profité quand même, on va pas dire. Malheureusement la scène elle fait des tendances, elle se construit comme ça...
O: « On en a bien profité », c'est pas ça, c'est que Camera Silens on l'a autant assimilé que je sais pas qui, les Sheriff par exemple ou une connerie...
S: Pour moi Camera Silens c'est pas de la oi ! au sens strict du terme par exemple. Ça serait se gourer que de dire ça.

Votre nouvel album s'appelle « Rester et fuir ». Pourquoi avoir choisi ce titre ? Qu'est-ce que vous vouliez exprimer par là ? Est-ce qu'on peut y voir l'idée de devoir rester à la même place tout en y trouvant des manières de fuir le contexte imposé, en « cherchant les failles » *(en référence à leur chanson « Les failles », ndt)* pour les habiter ?
S: « Rester et fuir » c'est un titre ouvert, et puis ça va avec le concept de zone, « zone infinie » déjà ça voulait dire plusieurs trucs tu vois, peut-être un truc géographique là-dedans mais aussi de tenir son endroit. Après je sais pas, comment dire, c'est tout et son contraire, c'est très ouvert.
O: C'est les doutes qu'on peut avoir aussi.
S: Voilà, c'est les doutes, c'est prendre un peu de l'âge aussi.
O: C'est les doutes que tu peux avoir, tu peux grandir dans une ville et te dire que tu y as tes attaches, tes amis, tout ça, et puis tu peux aussi rêver d'autre chose. Et est-ce que c'est fuir ?
S: Ouais, c'est comme tu dis en fait. C'est défendre ce qu'on a mais aussi s'échapper dans autre chose. Voilà, c'est ça.
O: Faut se permettre de pouvoir évoluer aussi. C'est bien de tenir un lieu, mais bon...
S: Et justement dans ce délire-là, contre-oi ! et tout ça, « fuir », j'aime bien ce mot, tu vois ce que je veux dire ? Moi personnellement je pourrais me vanter aussi de fuir des fois, plutôt que de rester pour rien.



Il me semble que ça vous arrive régulièrement en concert, entre vos chansons, d'évoquer un peu de quoi elles parlent, non?

O: Bien sûr.

S: Ouais.

C'est important pour vous que les gens sachent un peu de quoi parlent vos chansons, que ça se limite pas juste à de la musique mais que ce soit aussi vecteur d'idées, de messages, de réflexions ? Ça vous inspire quoi l'idée que le punk devrait être «plus que de la musique » ?

A: Je pense que ça peut être une tribune aussi, à un certain moment. Et du coup faire de la musique pour faire de la musique, s'il y a pas un minimum de fond... Je trouve que le punk-rock c'est un truc important, où il faut qu'il y ait un minimum de fond, parce que c'est un truc qu'est censé parler de réalité un petit peu, et de concret. C'est important qu'on comprenne un peu ce que t'as envie de dire.

S: Moi c'est que j'ai beaucoup maté la télé aussi, donc le truc de présentation, et j'ai fait de la radio, des trucs comme ça, et du coup... Non pas que c'est une partie du show mais voilà, chacun meuble comme il peut, mais après il y a un truc profond derrière, certes. Mais après j'aime pas le prêchi-prêcha. J'ai jamais aimé par contre les groupes qui faisaient « Voilà, oui c'est très important, très important de nous écouter, parce que là ce qu'on a dit c'est vraiment très important ». Non, pour moi c'est dans le truc, dans le moment, tu prépares pas, ou alors des fois tu prépares, tu te dis « Tiens je vais faire ça, je vais dire ça », mais surtout ça fait partie de la spontanéité de la chose je pense.

O: Et puis dans Zone Infinie, je pense que les textes sont aussi importants que la musique. C'est chanté en français, je pense que Skub tu parlerais jamais autrement qu'en français, mais effectivement nous on voit plein de groupes qui vont tourner en Amérique, qui vont tourner je sais pas où, c'est très très bien, nous pour le coup on l'a pas encore fait parce qu'effectivement on a le souci que les gens comprennent ce qu'on raconte, ce qu'on vit, ce qu'on partage. J'aime pas le mot de « scène », et je crois que tous on aime pas trop le mot de

« scène » parce qu'il y a plein de choses implicites à ça qui nous conviennent pas, par contre le terme de « communauté » et tout ça, moi ça me va. Évidemment quand tu tournes, tu tournes dans des lieux avec des gens qu'ont la même éthique que toi et tout ça, évidemment on changerait ça pour rien au monde. Et donc chanter en français ça fait effectivement partie de ce trip-là. Qu'on soit bien compris par les gens. Et puis on fait pas du prêchi-prêcha, c'est bien que tu dises ça *(en parlant à Skub, ndt)*, par contre effectivement notre musique elle s'adresse pas non plus à tout le monde. Tu parlais de oi ! et je sais pas quoi, on a eu sur le premier album des réactions, des gens qui nous écrivaient, en mode « Wah votre musique elle encule... » je sais pas quoi, et tu regardes le profil du mec et c'est des fafs ! Bah ça non !
S: Et des gens de droite. Moi personnellement je serais plus dans la vision d'un punk-rock populaire, style rock alternatif finalement. Un truc où le message passait, traversait, voire même, et sans prétention, pouvait aller plus loin que ça. Moi personnellement le délire scène moderne m'emmerde un peu, on en est arrivé à un truc où tout le monde s'exporte super facilement, comme dans le libéralisme finalement. C'est les échanges, les trucs comme ça, et ça perd de son sens, et ça se catégorise toujours autant. Finalement, ce qu'il y a d'intéressant



dans des groupes internationaux, c'est d'y voir une particularité locale, de voir des gens qui parlent vraiment de quelque chose. Voilà, pour en revenir tout basiquement encore à Camera Silens, bien que j'écoute plus depuis longtemps, le titre « Réalité », voilà, la base c'est ça quoi. Dans le punk-rock, ne jamais oublier ce truc-là. Même si le délire arty ça me va aussi. Et la dance aussi, j'aime bien *(rires)*.

Tu parlais de particularités locales, justement j'ai l'impression que Zone Infinie, par rapport à l'ensemble paroles, musique, imagerie etc., pourrait qu'exister à Saint-Etienne, que si vous aviez fait un groupe ensemble dans une autre ville de France ça aurait sûrement eu un résultat un peu différent. Vous en pensez quoi ? Pour dire les choses différemment, en quoi vous pensez que votre contexte local de vie influence le groupe et sa musique ?
S: Alors en fait il se trouve qu'il y a toujours marqué Saint-Etienne sur les flyers. Moi je suis de Saint-Etienne à la base, j'y ai passé beaucoup de temps, enfin de banlieue stéphanoise, mais en vrai le groupe il s'est formé à Lyon, dans un squat, à l'époque où on vivait à Lyon.

Après on est retourné habiter à Saint-Etienne, puis Lyon puis Saint-Etienne. Aujourd'hui on est trois du groupe à vivre à Villeurbanne. Alors ça parle pas forcément de Saint-Etienne même, mais ça parle d'un certain environnement. C'est-à-dire qu'effectivement c'est pas un truc de centre-villeux. Mais à côté de ça ouais, faut pas y voir juste Saint-Etienne.

O: Mais ça nous tient à cœur. Moi je suis pas du tout de Saint-Etienne, je suis de Nancy. Mais ça nous tient à cœur, parce que tu vois finalement Nancy et Saint-Etienne c'est des villes abandonnées, oubliées, où il y a plus rien, il y a pas de thunes, et ça nous tient à cœur effectivement. Regarde la scène française aujourd'hui, regarde à Brest ce qu'il se passe, t'as des gens comme Litovsk, tu vas à Lille... Alors ça peut laisser penser que les groupes sont le fruit de leur environnement social, nous comme je te dis on est pas tous stéphanois mais oui, on connaît bien la zone à la Saint-Etienne, Dams le guitariste et moi on vient de Lorraine, et c'est la même misère. Bon on va pas faire du Zola non plus...

S: Moi personnellement je suis pas issu des catégories les plus miséreuses, loin de là, mais après ouais c'est quand même un attachement à ces villes populaires, et de pas être des centre-villes embourgeoisés ou gentrifiés. De toute façon j'aurais du mal à y vivre aujourd'hui. Pas de la campagne non plus. On vit où on peut, aujourd'hui on est à Villeurbanne, en banlieue proche lyonnaise, je crois qu'on s'y plaît bien. C'est pas Lyon. C'est difficile de se reconnaître de Lyon, parce que Lyon ça implique beaucoup de choses. Bourgeoisie et chrétienté.

O: Droite, argent...

S: Difficile de se reconnaître là-dedans. Même quand on habitait à Lyon en squat, moi je me suis jamais dit « On est de Lyon » ou je sais pas quoi, donc c'est pour ça les trucs de Saint-Etienne. Après il y a l'ex-bassiste qu'était de Saint-Etienne aussi, maintenant on a changé de line-up.

O: Mais les gens nous associent toujours à Saint-Etienne. C'est rigolo de voir que les gens...

S: Ça restera.

O: Mais nous on peut plus trop jouer cette carte-là, parce qu'effectivement on a abandonné Saint-Etienne, on y est plus.

A *(en parlant à Skub)*: Après il y a ton accent aussi qui dénote pas.

S: Ouais mais j'ai pas l'accent stéphanois mec.

O: Et c'est vrai que le fait que Lyon et Saint-Etienne sont des villes qu'on a toujours opposées, pour plein de raisons, ville populaire/ville bourgeoise, Lyon c'est une ville bourgeoise mais je peux te garantir que de vivre à Villeurbanne, en banlieue lyonnaise, ça va alimenter encore pas mal de morceaux de Zone Infinie. C'est une ville bien merdique...

S: Ouais, et puis ce qui est bien à Lyon c'est que tu t'y construis dans l'adversité. Saint-Etienne il y a ce côté communautaire qu'est sympa, où vraiment t'aimes bien la ville, tu peux t'y reconnaître vraiment, Lyon il y a ce côté où t'existes en contre de la ville. C'est pas des trucs où tu te sens bien.

O: Il y a des quartiers à Lyon où on fout pas les pieds, et on veut pas y foutres les pieds.

S: Ça me déprime moi.

Et donc sans parler de Saint-Etienne en particulier, il y a un côté très urbain dans Zone Infinie, que ce soit surtout au niveau des paroles et titres de chansons mais aussi des pochettes d'album, d'artwork, etc. Ça vous inspire quoi la campagne, la nature ? Certains aspects vous attirent ? Vous vous verriez vivre à la campagne, proche de la nature, ou pas du tout et c'est plutôt « Je reste en ville » ***(titre d'une chanson de leur deuxième album, ndt)*** **?**

A: Moi ça me rend claustro la campagne.

O: La réalité c'est que dans dix ans les gens comme nous, les chômeurs, les travailleurs pauvres, tout ça, on pourra même plus habiter en banlieue lyonnaise. Donc la réalité, moi ça me fait pas rêver, je suis allé en ville parce que j'avais envie de bouffer la ville et ce qu'elle avait à offrir, aujourd'hui je me pose la question, même si j'avais envie d'y rester, même en travaillant je suis pas sûr de pouvoir rester à Lyon.

S: Moi personnellement je suis un urbain accompli, mais à la base je l'étais pas. J'étais dans un coin mi-campagne mi-banlieue et ça me déprimait complètement, et depuis j'ai cette obsession de la ville, je cours après. Même Paris par exemple, j'adore y traînasser parce que pour moi c'est la ville. C'est des méga grosses villes et moi plus c'est urbain plus ça me plaît, au jour d'aujourd'hui. Après la campagne c'est que moi je suis asthmatique, donc je chope des allergies, pour choper de la ventoline c'est la merde, si j'ai faim j'ai pas envie... Enfin tu vois je trouve ça vachement glorieux de s'autogérer à la campagne, et les potes qui font ça c'est franchement la classe. Moi personnellement j'ai besoin, sans faire de poésie à la Renaud toute pourrie, j'ai besoin du béton, du bruit du métro, et plus c'est grand plus ça me plaît. Ce que j'aime à Villeurbanne par exemple c'est que c'est vertical. Pour moi Saint-Etienne par exemple c'était trop petit. Donc voilà pour moi Zone Infinie ça parle aussi de la conquête de la ville, de monter en ville, d'y avoir son espace et justement d'y rester. Après effectivement, comme il dit, c'est très réaliste quoi.

O: La réalité c'est que moi j'avais jamais envisagé d'habiter en campagne mais je pense que dans dix ou quinze ans on sera obligé de s'organiser, je sais pas, réinvestir des villages avec des gens cools. Ça fait un peu babos tout ça mais la ville moi elle me déprime, je la subie plus qu'autre chose aujourd'hui. Et si t'as pas de fric c'est compliqué.



En restant sur la même thématique, la pochette d'Ivan Brun de votre premier album, qui peut être perçue comme une illustration de ce qu'on peut entendre par l'idée de « zone infinie »...

O: Tout à fait.

...et la seule chose qui pourrait ressembler à un échappatoire de cette zone infinie est une petite route à l'horizon qui va se perdre vers la cime des montagnes, probablement vers la nature... Est-ce que vivre dans un contexte de proximité avec la nature, loin de la ville et en rupture relative avec elle peut être à certains niveaux une manière de sortir de la « zone infinie »...

S: Nan, mais pour certains.

A: Pour certaines personnes mais pas spécialement nous en fait, je pense.

O: Les campagnes aujourd'hui c'est des bonnes zones. J'ai grandi dans des campagnes, près des Vosges et tout ça, et tout le monde fume du crack et tout le monde est dans la came. La campagne elle est pas non plus...

Je parlais plus en fait de l'aspect politique du monde urbain, c'est-à-dire capitalistique, fliqué, aseptisé...

S: Ouais il y a un côté que bien sûr je déteste là-dedans, mais un côté où je pourrais... Moi tu sais par exemple pour moi la reine des villes c'est New York. Sauf qu'aujourd'hui c'est mort. Après ce que j'aime dans ce côté-là c'est qu'au moment où justement il y a eut la crise,



l'argent qui a déserté la ville, et les gens qui se réappropriaient les murs là-dedans, alors là ça en a fait le plus gros bouillonnement culturel qu'il y a jamais eu au niveau des contre-cultures et tout ça.
O: Et la gentrification c'est une vraie barrière à ça aussi.
S: Voilà c'est ça, alors après lutter contre la gentrification c'est aussi lutter contre le capitalisme. Et comment lutter contre la gentrification, jusqu'ici il y a pas de remède, mais moi c'est un sujet qui m'obsède, ouais. Après ça aussi c'est dans le délire situ, tu vois.
Ouais.
S: Les trucs comme ça, ça m'intéresse.
O: Mais on est pas dans l'opposition ville/campagne.
S: Après on a plein de potes qui vivent à la campagne et c'est cool, tant mieux. Moi je peux pas. Ça m'angoisse. Après je pense qu'effectivement...
O: Tu vas voir la pochette du deuxième, la pochette c'est encore Ivan qui nous l'a fait, donc Ivan Brun c'est un bon pote à nous, et qui nous fait des pochettes pour rien, on a quand même beaucoup de chance, il nous fait des pochettes pour rien du tout, et la pochette du second, bah écoute elle est assez désespéramment urbaine, tu verras, là il y a pas vraiment d'échappatoire.
S: Ouais. C'est Ivan Brun qu'a fait la pochette mais sur la première le côté qu'il y a un coin de nature c'est aussi qu'en fait, Ivan Brun il a tripé que moi et l'ex-bassiste on venait de la vallée du Gier, c'est entre Saint-Etienne et Lyon, c'est quand même tout ce qu'il y a un peu de plus pourri dans le coin, faut dire ce qui est, et du coup c'est quand même entouré de nature, donc il y a quand même un côté réaliste là-dedans, c'est pour ça.

Parmi les groupes punk français de ces dernières années il semblerait que Zone Infinie marche plutôt très bien, et pourtant j'ai l'impression que vous faites pas énormément de concerts, notamment en dehors de France, vous en parliez déjà un petit peu tout à l'heure. Donc si c'est effectivement le cas et que c'est pas juste moi qui suis à côté de la plaque, vous voyez des raisons à ça ? A quel point c'est important pour vous de faire des concerts ? Qu'est-ce que ça vous procure ?
O: Alors il y a d'autres raisons aussi, je pense qu'on pourrait jouer plus, mais moi j'ai une petite fille depuis peu, je pense que c'est une des raisons principales pour lesquelles on tourne pas autant.
S: Il y a ceux qui taffent, lui il a une gamine, voilà, c'est que c'est difficile. Après il y a toujours quand même le côté envieux de voir les gens faire des tournées internationales et tout ça, mais en même temps, justement, le fait de pas avoir... Bien sûr on a eu plein de propositions et tout, mais le fait de pas l'avoir fait ça te fait aussi analyser la chose de qu'est-ce que tu veux exactement. Est-ce que tu veux vraiment transmettre quelque chose, pas pour dire « Ouais nous t'as vu on est des vrais, on joue en France », ça craindrait d'ailleurs *(rires)*, mais voilà quoi, c'est juste que recentrer localement les choses, essayer de construire un réseau et de faire là-dessus... On tourne dans les grandes villes en France, on essaye d'éviter les campagnes quand même parce que ça nous a soûlé.
O: On sera jamais le groupe qui fait des tournées de quinze dates et tout, par contre on est quand même un groupe qu'est là pour durer, voilà, nous on fait les choses à notre rythme, comme on l'entend.
S: Et ça commence à être un groupe de vieux.
O: Ouais, on est un peu vieux... Mais je te dis, on est là pour durer quand même. On joue à notre rythme.



Ok, on va arriver un peu plus aux paroles. Je trouve que vous arrivez d'une très belle manière à parler de trucs politiques et sociaux assez profonds et pleins de sens en vous appuyant directement sur des éléments du quotidien vécu, loin de la politique slogan et militant de base (vous en parliez un peu tout à l'heure justement), ça dit plein de choses très politiques tout en restant pleinement ancré dans le réel. Par exemple la phrase dans la chanson « Agression », « Ils font des bancs monoplaces, à chacun dans son néant », et plein d'autres en fait.

O: Ouais, mais on le voit partout. L'aménagement urbain.

S: Les gens ont pas assez enregistré cette phrase.

Et donc j'imagine que c'est un parti pris, c'est voulu d'adopter ce genre d'approche politique dans vos textes ?

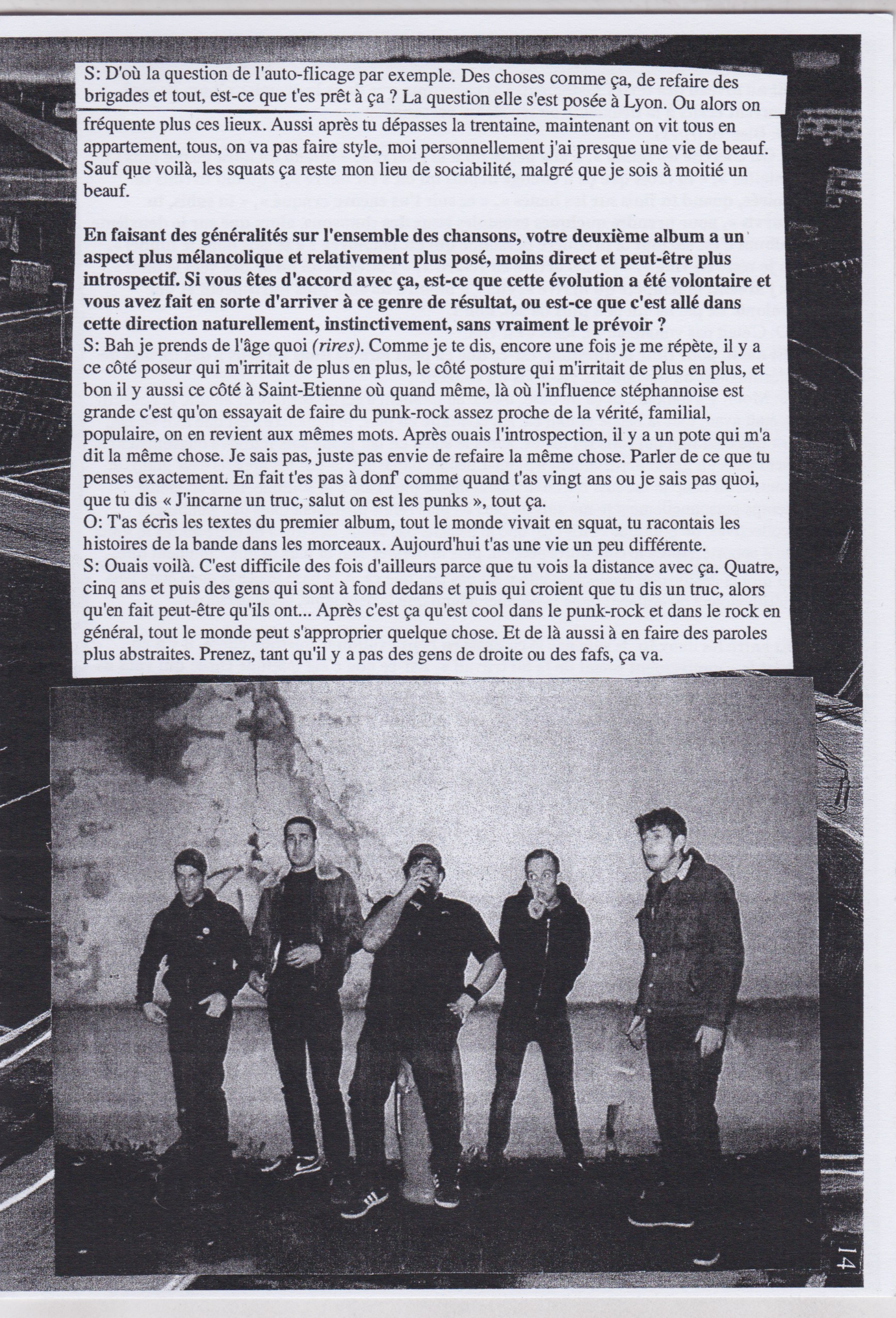
O: C'est des questions qui nous préoccupent aussi. Effectivement, moi je vais pas m'inventer une vie, j'ai 41 ans, j'ai une petite fille, je bosse à l'usine, je passe plus mes nuits dehors, mais effectivement tu vas dans une ville comme par exemple, je me rappelle être allé à Angoulême un jour, à partir de 21 heure le maire il mettait des cages autour des bancs, tu vois. C'est chacun chez soi, vous avez la télé comme divertissement, et voilà. Traînez pas dans la rue. Bon il s'est fait allumé pour ça, parce qu'il avait pas le droit. Ça peut paraître des détails pour pas mal de monde, mais l'aménagement urbain, comment on pense ça aujourd'hui, c'est des choses qui nous préoccupent, évidemment.

S: Moi c'est-à-dire aussi que j'ai passé, surtout au moment d'écrire cette chanson... Après la vie elle évolue en quatre ans, je suis pas exactement au même niveau qu'il y a quatre ans ou je sais pas quoi, mais je passais énormément de temps sur des bancs. A boire des canettes, assez calmement d'ailleurs.

O: A attendre l'aventure, sur les bancs.

S: Ouais voilà, comme je te disais ça m'a toujours emmerdé, comment dire, comment a tourné l'anarcho-punk, en général. Bon on va pas non plus se réclamer de l'anarcho-punk, mais après ouais moi j'enlèverai presque le mot punk et faire du rock réaliste, tu vois ce que je veux dire ? Voilà, moi ça me touche là-dessus. Je pense que la musique c'est... Bon, je vais citer Johnny Hallyday mais tu le mets pas *(rires) (désolé mais j'ai pas pu m'empêcher de le laisser haha..., ndt)*, mais là où il a raison c'est que ça vient du blues *(référence à sa chanson « Toute la musique que j'aime », ndt)*. Et du coup vraiment, authentiquement ça

vient d'un truc, d'une aversion de la vie, du bad trip. Donc voilà, la vraie bonne musique elle vient de là, même la dance, même la disco finalement ça vient d'un sentiment d'oppression. Donc forcément t'essayes d'y faire entrer de la politique, un peu. Bon tu vas pas faire des paroles comme les Sheriff, même si c'est vachement efficace.
O: Et on est dans aucun courant non plus mais voilà, on parle de choses simples, où les gens peuvent s'y retrouver, ou pas, c'est des choses toutes simples mais ouais on est quand même conscient de ce qui nous entoure et c'est de ça dont on a envie de parler. Il y a plein de choses qui évoluent, on est pas des gamins non plus. Nous il y a un truc qui nous préoccupe en ce moment sur Lyon c'est les squats. Les squats à Lyon c'est devenu, alors que c'était vraiment des lieux qu'évidemment on a défendu et tout ça, et aujourd'hui, je vais parler pour moi, moi je me retrouve plus là-dedans, dans le commerce effréné de drogues et tout ça, on voit des choses... Nous ce qu'on entendait par squat, alors des fois ça pouvait être un peu trop fliqué ou antifa ou je sais pas quoi mais au moins dans les squats qu'on tenait il y a dix ans il y avait pas de comportements aberrants. Aujourd'hui tu sors dans les squats, tu vois des meufs qui se prennent des mains au cul, ce genre de trucs, et ça ça se passe dans les squats, on voit des gens qu'essayent de tarifer de la drogue contre des prestations sexuelles à des meufs, ce genre de trucs, je te fais pas du Zola c'est la vérité, ça c'est des choses qui effectivement nous préoccupent. Alors évidemment on est proche de ce milieu-là, mais c'est impossible d'y adhérer à 100% quand tu vois comment ça se passe concrètement. Donc on a des opinions, mais je crois pas qu'on rentre dans un courant vraiment préétabli, mais je pense que ça parle à plein de monde.
S: Il y a des squatteurs qui nous suivent.
O : Bien sûr.
S: On est un groupe qui vient des squats, on s'est formé dans un squat. A l'époque on vivait dans les squats, pour la plupart des membres.
A: On s'est connus dans les squats.
S: Les squats à Lyon c'est quand même un truc, c'est-à-dire qu'il y a pas de bars pour traîner, donc de toute manière tu traînes dans les squats. Et le milieu squat je suis encore très attaché à lui, malgré ce côté ultra-commercial qu'il y a eu, et ça m'a ouvert à d'autres choses.
A: Et qui est en train de changer aussi, ça change très vite à Lyon en fait ce genre de trucs.
S: Il y a plein d'amis que je m'y suis fait personnellement, j'ai absorbé ce qu'ils avaient à me transmettre, et justement à déconstruire un peu cette chose, le punk, truc-machin, et aller plus loin que ça.
O: Tu pourrais croire qu'on digresse un peu là-dessus en parlant des squats et tout ça, mais je pense qu'au contraire, je vais y aller un peu franco mais nos valeurs elles sont les valeurs de ce que moi j'entends par le punk-rock, on est pas raciste, on est pas sexiste, c'est d'une telle évidence.
S: On est pas homophobe aussi par exemple, c'est un truc qui se pose.
O: On va pas faire des chansons que là-dessus mais c'est d'une telle évidence...
A: On peut pas brandir un étendard qu'est déjà vieux de des années, et qu'est surtout des trucs qui ont déjà été redits, donc ça je pense que c'est présent dans les textes, mais après dans les faits on a pas besoin de le redire.
O: Mais surtout on a ces valeurs-là, c'est des valeurs du punk, et moi je vois ces lieux-là qui évoluent pour devenir des choses...
S: Mais pas que, pas que ça...
A: Ouais, pas que.
O: Non, on peut pas généraliser...
S: Il y a pas que ça, parce qu'il y a eu des très bonnes expériences aussi à Lyon. Pour moi les plus gros squats de France de ces dernières années ont été faits à Lyon.
O: Un exemple, avec les communications modernes ou je sais pas quoi, tu vas faire une soirée, même un concert punk, à Lyon authentiquement tu te retrouves avec des soirées avec 2000 personnes dans un squat. Comment tu gères ça ? Tu te retrouves avec des gens qui ont rien à voir avec cette idéologie-là, et qui se comportent comme des porcs parfois. Donc ça, ça nous préoccupe.



S: D'où la question de l'auto-flicage par exemple. Des choses comme ça, de refaire des brigades et tout, est-ce que t'es prêt à ça ? La question elle s'est posée à Lyon. Ou alors on fréquente plus ces lieux. Aussi après tu dépasses la trentaine, maintenant on vit tous en appartement, tous, on va pas faire style, moi personnellement j'ai presque une vie de beauf. Sauf que voilà, les squats ça reste mon lieu de sociabilité, malgré que je sois à moitié un beauf.

En faisant des généralités sur l'ensemble des chansons, votre deuxième album a un aspect plus mélancolique et relativement plus posé, moins direct et peut-être plus introspectif. Si vous êtes d'accord avec ça, est-ce que cette évolution a été volontaire et vous avez fait en sorte d'arriver à ce genre de résultat, ou est-ce que c'est allé dans cette direction naturellement, instinctivement, sans vraiment le prévoir ?

S: Bah je prends de l'âge quoi *(rires)*. Comme je te dis, encore une fois je me répète, il y a ce côté poseur qui m'irritait de plus en plus, le côté posture qui m'irritait de plus en plus, et bon il y aussi ce côté à Saint-Etienne où quand même, là où l'influence stéphannoise est grande c'est qu'on essayait de faire du punk-rock assez proche de la vérité, familial, populaire, on en revient aux mêmes mots. Après ouais l'introspection, il y a un pote qui m'a dit la même chose. Je sais pas, juste pas envie de refaire la même chose. Parler de ce que tu penses exactement. En fait t'es pas à donf' comme quand t'as vingt ans ou je sais pas quoi, que tu dis « J'incarne un truc, salut on est les punks », tout ça.

O: T'as écris les textes du premier album, tout le monde vivait en squat, tu racontais les histoires de la bande dans les morceaux. Aujourd'hui t'as une vie un peu différente.

S: Ouais voilà. C'est difficile des fois d'ailleurs parce que tu vois la distance avec ça. Quatre, cinq ans et puis des gens qui sont à fond dedans et puis qui croient que tu dis un truc, alors qu'en fait peut-être qu'ils ont... Après c'est ça qu'est cool dans le punk-rock et dans le rock en général, tout le monde peut s'approprier quelque chose. Et de là aussi à en faire des paroles plus abstraites. Prenez, tant qu'il y a pas des gens de droite ou des fafs, ça va.

Et au niveau des textes justement, j'ai remarqué que dans le premier album ils sont souvent écrits à la deuxième ou troisième personne...
O: Bien vu *(rires)*.
« On cherche les failles », « elle pense qu'à la guerre », « quand on aura même plus les miettes », « tu crois que ça a changé depuis qu'on s'est barré », « quand tu finis ta soirée, quand tu finis sur les bancs », « ce soir t'as encore craqué », « tu subis, tu survis », pour prendre quelques exemples issus des chansons, alors que sur le deuxième album c'est surtout la première personne qui est employée : « je suis dans le tunnel », « je reste en ville », « je suis arrivé en retard », « j'attends qu'on se tire vers le haut », « j'ai senti la tempête qu'arrive », etc. Ça montre un côté plus introspectif et une volonté de parler un peu plus de soi, non ?
O: C'était pas volontaire ça, mais c'est vrai.
Et aussi, pour finir la question, est-ce que ça peut être lié dans un sens à des formes de désillusions ou déceptions vis-à-vis du collectif ?
S: Moi il y a toujours eu ça de base, même au moment d'écrire le premier album, le collectif c'était avant tout la bande et tout ça. Au contraire en plus, le paradoxe c'est que moi en fait, vu que c'est moi qui écris les textes, après le squat en fait je me suis retrouvé quasiment tout seul dans un grand appartement à Saint-Etienne, parce que là-bas les apparts c'est gratos et tout, et du coup je me suis retrouvé quand même plus face à la solitude, mais en même temps personnellement je me suis de plus en plus remis justement dans des gamberges collectives, de politique et tout ça, que je pensais pas avant, des trucs qu'entre autres le squat m'a apporté. Après le côté introspection, plus tu dérives seul et plus tu fais, comment dire... Et moi la désillusion finalement elle y est pas tant que ça. A la base je pense que j'étais plus désillusionné du collectif dans le premier album que le deuxième. C'est paradoxal.

Et entre les deux lp, je sais pas si ça aussi ça peut expliquer quelque chose, il y a eu tout le « mouvement social de la loi travail ». Est-ce que c'est quelque chose qui vous as touché et dont vous vous sentiez concerné ? Est-ce que c'était porteur d'espoir pour vous ? Est-ce que ça a pu avoir certaines influences sur vos idées politiques et vos manières d'agir politiques, votre rapport politique au monde, et donc aussi sur ce qui est ressorti du deuxième album?
S: Alors au moment où ça a surgit tout ça, j'étais devant la télé avec Dams, et on se disait « Putain, les lycéens ils auront pas leur... Nous au lycée on a toujours eu des mouvements bordéliques et tout ça, et là cette génération va rien avoir ». Et puis d'un coup ça commence à se barrer en couilles à la télé *(rires)*, moi j'étais à Sainté à ce moment-là et je dit « Putain, faut que je monte à Paname, parce que moi j'ai envie de le vivre ce coup-ci, d'y être ». Alors qu'on est pas trop habitué à ça, c'était le fait de se retrouver dans la masse et de se sentir ensemble avec quelqu'un. Autant lié à des beaufs de la cégette, et qui sont pas forcément des beaufs, que des totos, que tout ça, et c'était bien ce qu'il y avait, dans ce délire des blocs de tête, des trucs aussi un peu improvisés, qu'étaient vraiment cool. Et moi ça m'a mis la bonne vibration. 2016 était une très bonne année, il y avait un méga squat à Lyon, l'Oblik, qui mélangeait plein de gens, et à côté il y avait ce mouvement social. Tout en sachant que ça va pas très loin, mais moi personnellement je me suis senti replacé au centre de quelque chose. On a jamais été militant, ce genre de trucs, mais des choses comme ça ça fait quand même gamberger, c'est des bonnes choses.
O: Oui, et puis l'époque nous pousse à l'individualisme, les gens s'asservissent eux-mêmes à leur petit appartement, leur petit intérieur ikéa, ça fait du bien de voir qu'il y a des gens qui sont encore prêts quand même à descendre dans la rue pour défendre des idéaux. Même si c'est qu'une illusion ça donne quand même l'idée d'un collectif, et puis que tout le monde va pas gober non plus tout ce qu'on essaye de nous servir depuis des décennies, ça donne un peu d'espoir tout simplement. Après quand t'as un président comme Macron tu sais que tout ça ça va être mort dans l'œuf, mais...



S : C'est quand même des trucs pour lesquels, enfin moi j'ai du mal à être clair là-dessus, mais tout simplement ne serait-ce que garder les acquis sociaux, c'est des choses qui pour moi sont de plus en plus concrètes. Ça m'attire là-dedans. Alors que quand j'étais jeune c'était plus l'utopie de quelque chose vraiment anti-système et tout.
O: En plus c'est sain, c'est quand même sain de descendre dans la rue, de défier la police, c'est sain merde.
A: A titre personnel après, ça nous a permis de nous sentir un peu moins seuls sur des trucs. En fait t'es tout seul en tant qu'individu dans ta galère, et là tu te retrouves à plusieurs, c'est cool, ça nous a permis aussi de capter d'autres gens, qu'il y ait aussi du sang frais qu'arrive. Ne serait-ce que, pour parler du punk, c'est vrai qu'on tournait un peu en rond depuis un moment avec les même têtes, là ça a permis de ramener aussi des gens plus jeunes, parce qu'il y a toute une mouvance qui s'est crée. Et surtout cristallisée autour de ce squat-là comme disait Skub, et après on s'est retrouvé à beaucoup là-dedans, ça a crée des bonnes ambiances, avec des moments conviviaux.
S : C'est vrai. Bien que pour ce qui est des manifs de casseurs et tout ça, il y a ce côté truc adolescent, moi je rêvais de voir une rue dévastée et tout ça, comme les vidéos d'émeutes *(rires)*, et là d'un coup tout était cassé, la grosse manif à Paris, putain c'était n'importe quoi, il y avait plus de feux rouges et tout, ça c'était tripant. Après les gens ils cassaient un peu n'importe quoi, mais c'était bien. Ça faisait plaisir, l'espèce de truc à la Van Damme, tu vois.
O : Je trouve ça sain, que des gamins de vingt ans ils sortent dans la rue pour péter des banques, les vieux ils comprennent pas ça, ils pensent que c'est futile ou vain, moi au contraire, je pense que c'est bien.
A: Je trouve ça rassurant ouais.
S: N'oublions pas les vieux qui comprenaient tout ça justement. Ce qui m'a le plus ému là-dedans c'est justement les regards bienveillants de certains vieux qui regardaient les jeunes faire ça et qui disaient « C'est bien les jeunes ». Alors que c'est pas des, comment dire, des anarchistes quoi.
O: Non, c'est bien, ça montre que tout le monde veut pas gober tout ce qu'on nous sert à longueur d'années, tant mieux.

Dans la chanson « La guerre », et dans plusieurs autres, comme par exemple « Les miettes » où vous parlez de « quand ça sera la guerre », ou dans « Zéro » où vous parlez d' « une guerre qui t'appelle », vous abordez la question de la guerre, la guerre sociale. C'est un truc auquel vous pensez pas mal dans votre quotidien ? Vous pensez que ça va bientôt arriver ? Ou que c'est déjà la situation actuelle ?

S: Non, ça va pas arriver, mais la guerre sociale, je sais pas, c'est compliqué, moi quand je parle je parle pas que de moi-même en fait, c'est aussi les gens que j'ai rencontrés, des choses comme ça. Et c'est des interrogations.

O : On parle d'aujourd'hui, je vais être très sérieux tout d'un coup, mais aujourd'hui il faut se rendre compte, c'est réel, il y a une guerre qui est menée contre les pauvres. C'est réel. On parle de guerre sur des territoires lointains, mais aujourd'hui au quotidien il y a une guerre contre les pauvres. C'est clair. Comme je te disais tout à l'heure on repousse les pauvres des villes, je sais pas comment tu fais pour te loger quand t'es intérimaire, quand t'es pas en CDI, je sais pas. Et c'est vraiment « les pauvres, cassez-vous ! » Tu regardes la nouvelle loi où ils laissent les villes décider du montant des amendes quand tu mets pas de ticket. C'est des conneries, c'est un détail. Mais à Lyon tout d'un coup c'est passé à 60 euros. Ça c'est pareil, c'est un message très clair, « les pauvres, cassez-vous ! ». Parce que les riches, payer 60 balles ils s'en branlent. Et ça c'est une guerre, ça c'est réel, ça se vit tous les jours, et il y a des gens qu'en souffrent tous les jours. Ça peut paraître un peu planant comment je te le dis, mais cette guerre elle est réelle.

S: La guerre sociale, c'est pas un truc qui est concret, elle est dans plein de petits actes, comme on dit, je l'ai déjà dis une fois, faut pas chercher la gloire là-dedans, et chaque petit acte de résistance face à tout ça est important. Je sais pas, il y en a qui se sont mis là-dedans, dans ce délire-là, « Je me lève le matin et je suis dans la guerre sociale », les totos, les gens comme ça et tout, je pense que des fois ils sont un peu à côté du truc, voilà. Je pense que c'est pas comme ça que tu la fais forcément. Mais même si je trouve qu'il y a des gens géniaux dans ces milieux-là, aussi.



Cette photo et les deux suivantes par l'ami Tim

O: Une autre conséquence de cette guerre dont je te parle, tout à l'heure tu faisais l'opposition ville/campagne, bah on va arriver à un truc à l'américaine où effectivement les gens qui vivront dans les villes auront toutes les infrastructures, hôpitaux, éducation et tout ça, et puis les gens qui vivent dans les campagnes il y aura plus d'hôpitaux, t'auras une éducation sommaire, à l'arrache, et ça c'est réel aussi.
A : C'est déjà en train d'arriver.
O: Mais bien sûr c'est déjà en cours. Donc quand on parle de guerre, oui ça peut paraître... Ça peut être une métaphore ou je sais pas quoi, mais moi je vois une guerre qui est réelle, en France et en occident, tous les jours.
S: Ouais. Mais on veut l'invisibiliser. Comme si la notion de classe n'existait plus, déjà. Des choses comme ça. Comme si tout s'était dissout. Le sens. Ça parle de connaître l'histoire récente, comment tout est effacé.
O : Même une guerre contre les ouvriers, regarde à Lyon, dès que je fais une visite médicale du travail, je dis que je suis ouvrier, la meuf ça la fait rire, elle dit « Ah ! C'est bizarre, tout le monde bosses dans le tertiaire, tiens on devrait tous être serveur ou machin... » C'est quand même hallucinant, tu dis que t'es ouvrier et ça surprend les gens.

Dans la chanson « Les failles », vous dites « On a rien à apprendre au monde, et je suis sûr qu'il attend rien de nous, laisse nous nous démerder dans l'ombre ». Ici on assez éloigné de l'idée de « faire de nouveau du punk une menace », comme peuvent le prôner certaines personnes, c'est plutôt l'idée de creuser la rupture avec ce monde de merde en fait. Vous en pensez quoi vous de l'idée du punk comme menace sociale et politique pour l'ordre dominant ?
O: Malheureusement j'y crois pas du tout.
A: Ça serait bien mais... Après faut voir aussi le punk, comment on fait du punk, maintenant c'est un réseau de niches en fait. Dont on fait partie, on aime bien ça, mais...
S: Moi j'avais envie de m'imaginer comme un ninja quand j'ai écris ça. Les ninjas de l'ombre, tu vois. Un truc comme ça. On sortait du squat, on se disait que ouais on était content d'être dans notre squat, derrière le périphérique, et on était des ninjas. Mais on était pas vraiment des ninjas. En fait *(rires)*.
O: Le punk on l'a tous à cœur, c'est clair, moi même trop tu vois, mais non je pense que c'est plus une menace pour personne. Ça passe sur MTV, c'est marketé, c'est...
S: Mais être punk c'est comme être un ninja. A la base moi je voulais être ninja quand j'étais gamin et là pareil ça parle de ça, tu vois.
O: La chose que tu peux espérer c'est que le punk, un groupe comme les Clash ou je sais pas quoi, qu'il continue d'inspirer des gens individuellement, qu'il y ait des gens qui se disent « Tiens, ouais il y a quand même d'autres façons de penser », mais ça va pas sauver l'humanité. Ça peut sauver quelques personnes.
S: « Se démerder dans l'ombre », nous les cinq à l'époque on formait une petite bande, c'était sympathique d'ailleurs, mais assez refermée sur elle-même, de squatteurs, mais pas vraiment squatteurs en même temps. Et du coup voilà, « Laisse-nous nous démerder dans l'ombre » ça voulait dire ça. Alors la menace du punk bah non, c'est une blague quoi. Mais le punk-rock c'est... Moi je suis plus punk-rock que punk finalement aujourd'hui. D'incarner le punk pour moi ça veut plus rien dire. Incarner, être un punk, machin, j'en connais, des vieux, des vieilles archives, ce qu'on appelle nos vieilles archives, je suis bien content de les connaître, mais c'est un autre monde, c'est du post-loubard, c'est des choses comme ça. Ce truc-là, post-loubard, il s'est dissout, il existe plus vraiment. Après voilà, le punk ça signifiera toujours énormément de choses, mais je préfère parler en matière de blues. Le punk-rock, on est tous des bluesmen.

En restant là-dessus, à la fois dans la chanson « Réaction », vous dites « J'attends que tu tranches, que t'agites, tu déclenches, que t'aies l'audace qui permet la menace », donc on retrouve quand même aussi cette volonté-là, de représenter une menace pour l'ordre établi ?

S: C'était se mettre en risque. Tu vois ça c'est un peu des paroles de gamin finalement. Mais justement aussi, c'était le fait de dire qu'on a pas peur de se planter, de faire le con, faire ce qu'on appelle des « prestas », faire de la prestation. Parce que sinon on s'ennuie en fait, si tout est lisse. « Réaction » ça parle de la ville de Lyon, c'est vrai, énormément, de tout ce qui était lisse dans cette ville de Lyon. C'est bien quand il arrive des conneries, quand tu fais des frictions. Après, il y a des gens organisés, des gens non-organisés, je crois qu'on fait plutôt partie des gens non-organisés. Plutôt le couillon qui se retrouve tout seul en gardav' comme un con que l'armée de l'ombre.

O: Tu m'arrêtes si je me plante *(en parlant à Skub, ndt)*, mais c'est plus « Tiens, ce soir qu'est-ce que t'es prêt à faire, moi je suis prêt à... Ce soir on fait les cons, ce soir on va s'en rappeler », voilà c'est plus ça.

S: Voilà.

O: C'est pas un truc sur le long terme, c'est plus « Aller, qu'est-ce qu'on fait ce soir ? » Je pense.

S: Oui, voilà. C'est presque écrit à la va-vite je dirais. C'était un truc, voilà, « punk ».

Votre premier album se termine, à la fin de la chanson « Zone Infinie », avec la phrase « Je me souviens de ce qui m'a sauvé, quand les bruits et les crissements sont venus me chercher, et comme une évidence on s'est mis à gueuler ». Une des manières d'interpréter ça pourrait être que le punk vous a sauvé... Vous pensez que c'est le cas





d'une certaine manière?
A: Ouais.
S: Oui, ça c'est vrai par contre, je suis d'accord.
Et aussi, est-ce que des fois par certains aspects vous pensez qu'au contraire le punk a pu avoir des influences néfastes sur vous?
A: Ouais, forcément, à des moments, parce que c'est un folklore aussi, qui a ses limites. Mais je pense que globalement sur plein de trucs ça m'a sauvé.
S: Moi je pouvais pas être autrement je pense. Comment t'es quand t'es gamin, dans quoi tu vas rentrer, par rapport à ton milieu social, qu'est-ce que tu vas faire, tout ça. Ça m'a vachement aidé, mais c'est vrai qu'il y aussi pas mal de bad, vraiment. Aujourd'hui on en arrive même assez récemment, sans rentrer dans les histoires personnelles, à des choses vraiment tragiques aussi dans le punk, vraiment. Alors tu vois c'est pour ça que des fois, quand je vois des gens de la scène assez lisses et tout ça, je me dis « Tiens, lui il lui ai pas arrivé assez d'emmerdes » *(rires)*, des trucs comme ça. Mais c'est con. Ouais, ça sauve et ça détruit.
O: Le punk de 2018 et le punk de 77 c'est pas la même chose, mais effectivement comme je te disais tout à l'heure, moi ça me tient à cœur, mais c'est trop, ça prend même une importance démesurée dans ma vie. Je vais pas rentrer dans les détails mais l'influence des Johnny Thunders, des Dee Dee Ramone, tout ça, c'est un peu néfaste, parce que c'est quand même une idéologie « no future ». Alors après quand t'as 41 ans et que tu veux t'inscrire quand même dans une continuité, bah... Voilà, c'est un idéal de jeunesse, c'est bien si t'arrive à cultiver ça et à garder ça dans ta vie, après je te dis le punk aujourd'hui il est marketé, il se retrouve sur MTV, les Blink je sais pas combien...
S: Ça fait longtemps ! Ça a quinze ans Blink 182 *(rires)*.
O: Non mais je parle d'eux mais comme il y en a plein, le punk a été complètement vidé de son sens quoi... Je sais pas, comment bien vieillir quand t'es un punk c'est compliqué, parce que ouais ça vient du blues, et ça veut dire que t'as...
S: Ça te fait risquer quelque chose aussi. Moi ça m'a fait risquer des trucs. Je sais pas ce que je serais, si je serais un beauf, si je serais un bourge, moi ça m'a fait risquer des trucs, ça m'a appris à me défendre, des choses comme ça, ça a aiguisé mon esprit, après moi maintenant j'essaye de m'en éloigner quand même. Ça restera toujours, mais voilà, le punk provoque des accidents. C'était une bonne contre-culture qui pouvait vraiment faire de toi quelqu'un de réactif, pour moi. On trouve pas ça dans la contre-culture qui s'est transformée par exemple en techno chez les petits blancs. On peut trouver ça dans certaines formes de rap, je pense qu'on est plus proche de ça, avec le rap, malgré que j'en écoute pas tant, mais je pense que pour moi le truc aiguisé, tranchant, vient vraiment de là, et aujourd'hui la mutation de la contre-culture pour moi, dans la contre-culture il y a de la musique, et la techno en dit beaucoup sur l'hédonisme, l'individualisme et tout ça. Et moi je me suis toujours plus reconnu dans le punk-rock, donc voilà.
O: Évidemment qu'on est des punks, mais à Lyon il y a des lieux où ils passent du punk tous les soirs et tu verras jamais nos gueules là-bas.
S: C'est ça.
O: Parce que c'est un milieu... Moi je les appelle des Fonzy *(rires)*, c'est « happy days », et nous on a rien en commun avec ces gens-là.
S: Des Polnareff. Note bien ça, on a rien à voir avec les Polnareff. On se retrouve autour de la contre-culture plus que du punk en général aujourd'hui, je dirais. Ouais, la contre-culture.

Est-ce que vous vous dites anarchistes? *(tous les trois répondent « non », ndt.)* Ça vous inspire quoi l'idée de se revendiquer d'une étiquette politique comme ça ? Est-ce que c'est pas enfermant tout en faisant le jeu du pouvoir de se revendiquer d'une identité politique prédéfinie ?
S: Ouais. J'ai toujours trouvé ça un peu prétentieux de se réclamer anarchiste.
O: Ouais, pareil.
A: C'est sulfureux, donc après forcément quand t'es gamin il y a un truc un peu... Tu peux



trouver ça cool à un moment donné pour te démarquer, mais après tu grandis et puis tu vois surtout que les grandes gueules globalement c'est les premières qui ont plein de contradictions, les ayatollahs c'est pareil, donc après en soi je pense que nos choix de vie ils sont politiques, mais après dans l'absolu nous on est pas encarté, on est pas étiquetté.
S : Moi mes sympathies elles peuvent aller du vieux beauf à gauche comme des sympathies pour quelques totos, ou tout simplement quelqu'un de sympa qu'est pas de droite. Voilà on va dire, je sais pas trop où me caser mais certainement pas de droite. Ni libéral, ni de droite. Je sais pas mais il y a plein de choses en fait, faut vraiment faire un bloc de tout ça, et à un moment te sentir un peu mieux dans le monde aussi, justement. Moi à la base finalement j'étais en mode « Ouais, de toute façon on est des paumés, on est contre les autres », et puis finalement, je me dis que j'aime bien un peu les gens *(rires)*. Du coup voilà, faut trouver un peu sa marque là-dedans. « Gauche » c'est un mauvais mot maintenant, c'est très mal connoté, mais voilà. Ou libertaire. Ouais voilà, libertaire. Moi je me sens affilié à ça. Libertaire.
O: On a des opinions mais on est un groupe de rock avant tout.
S: Et dans « rockeur », il y a « cœur ».

Bon là on s'approche un peu de la fin, notamment on va arrêter de parler politique a priori, avec des trucs un peu plus basiques. Il me semble que vous avez pas de t-shirts Zone Infinie, c'est un choix réfléchi ? Est-ce que c'est surtout une histoire de flemme ou de relatif désintérêt, ou...
S: *(en interrompant, ndt)* On est des branleurs.
A: Comme on t'a dit, on est pas organisé.
S: Après je ferai jamais des brosses à chiottes Zone Infinie non plus.
Attends, je finis ma question quand même... Est-ce qu'il y a l'idée de volontairement refuser d'utiliser le groupe pour tomber dans la production de marchandises à consommer pour gens qui veulent avoir l'air cool socialement, ou un truc comme ça ?
S: Non, moi je trouverais ça cool, les t-shirts de groupes ça fait partie de mon habillage, depuis que j'ai quatorze ans.
A : J'aime bien les t-shirts de groupe, c'est toujours un truc pour soutenir un groupe, des fois ça te fait plaisir aussi, nous c'est juste qu'on est pas organisé.
S : Et puis faut des beaux dessins aussi.
O: Honnêtement, on préfère produire des disques, sincèrement, je vais parler pour moi, je préfère produire des disques que du textile, sérieux.
S: Moi je kifferais bien avoir ma photo sur un t-shirt *(rires)*.
O: On a plein de potes qui font de la sérigraphie, ça arrivera un jour, mais c'est vraiment pas notre priorité du tout, du tout. Moi les marchands de sapes c'est pas... On est pas des marchands de sapes.
S: Et puis c'est le marché américain, la prochaine étape. Le marché américain, éventuellement l'Asie.
O: Pour résumer, on est des branleurs et on veut que ça reste comme ça, et donc les fringues c'est pas notre truc, non.

Vous lisez beaucoup ? Il y a des livres qui vous ont marqués dans votre vie, ou que vous avez pris plaisir à lire dernièrement ?
S: Ouais moi je lis beaucoup. Une lecture en particulier, je sais pas trop...
O: On lit plein de trucs, évidemment. Toute la littérature américaine beat, à la Selby Junior, évidemment Burroughs, John Fante.
S: Moi j'essaye de bloquer sur les trucs situ. Situationnistes. Mais comme j'ai toujours dit, j'ai du mal à tout capter. Ouais par exemple, un putain de bouquin, je dirais *Lipstick Traces*, qui fait bien le lien par exemple entre la politique, le rock et tout ça, un truc un peu abstrait. Ça par exemple ouais, pour résumer je dirais que je trouve ça super bien niveau idéologie, très formateur.





O: Moi je conseillerais à tes lecteurs la lecture de Louis Calaferte, un écrivain lyonnais, du début du vingtième, *Requiem des Innocents*, lisez ça, vous allez voir la bonne zone qu'il y avait à Lyon début 1900. Louis Calaferte. Ou *Septentrion*.

Ferdi *(guitare, qui est là à ce moment de l'interview)*: Moi *Tribulations d'un Précaire* de Iain Levinson, ça ressemble pas mal au quotidien qu'on a pu avoir pour certains dans le groupe, niveau prolétariat et boulots à la con.

O: Dams est pas là pour l'interview mais à chaque fois qu'il vient en répète il a un bouquin.

S : Ouais, toujours un bouquin. Et la télé aussi, pour certains, voilà. Ça m'influence pas mais au moins ça m'a appris à présenter mes chansons.

A: Je trouve que c'est important aussi de réviser ses classiques, moi j'ai lu Albert Camus en ce moment, c'est pas original du tout mais ça fait du bien.

Ok, petite dernière question, c'est quoi les trucs pas punk que vous écoutez dernièrement ?

S: Moi j'essaye de faire du New Order depuis une semaine, on veut faire les New Order de Villeurbanne. Ces temps-ci j'étais très dance music années 80, pour ma part. En fait j'écoute quasiment plus de punk. J'écoute Miles Davis. Du post-punk, pas du punk-rock. Beaucoup de post-punk.

O: Television Personalities, à fond. Du reggae, roots, les Congos, plein de choses.

A: Moi je bloque pas mal sur des frangins de Brooklyn qui font du hip-hop, ça s'appelle Westside Gunn et Conway The Machine. Conway The Machine vient de sortir un album qui s'appelle G.O.A.T. C'est vachement bien.

O : Brian Eno, Alex Chilton, les Scientists, un peu de power-pop moi en ce moment. Les Jam.

S: Jesse Garon, marque bien ça, il a pas voulu reprendre « C'est lundi ».

O: Non, je voulais pas moi.

S: On devait reprendre « C'est Lundi », il a jamais voulu reprendre « C'est Lundi », pour moi c'est un titre ultime.

LA TACHE DE SANG

Aujourd'hui, en marchant sans but dans la forêt blanchie par l'hiver et ses flocons de neige cristallins, mon regard s'est soudain arrêté un très court instant avant que mes pas ne fassent de même, lorsqu'il rencontra juste devant moi un essaim de taches de sang qui recouvrait la neige au milieu du chemin etroit que j'empruntais. Une conjugaison toujours troublante, ces taches de sang sur la neige. Comme si le voile d'harmonie que l'on souhaitait voir se draper sur le monde avait du mal à résister à la vue d'un tel agencement. Comme si ce voile ne pouvait que se déchirer, au moins partiellement, à l'issue du duel mené entre lui et cette image: des taches de sang sur la neige.

Cette ultime sérénité d'esprit que l'on peut tous désirer au fond de nous, qui pourrait nous permettre d'être enfin convaincu qu'en dépit de tout le reste, ça va bien, que les choses sont simplement telles qu'elles devraient être, et que l'on peut avec soulagement se sentir apaisé au milieu de tout ca, cette sérénité et les respirations profondes qui devraient l'accompagner peuvent avoir du mal à survivre à la vue de ces taches de sang dans la neige, pour peu que l'on laisse notre esprit se gonfler de ces perceptions et des émotions qu'elles provoquent alors.

Cette neige vierge et cotonneuse qui nous évoque innocence, calme, légèreté et bienveillance, subie alors un contraste trop chargé lorsqu'elle se retrouve confrontée à la présence subie de ces taches de sang la recouvrant, ces taches qui, elles, evoquent en nous violence, hostilité, lourdeur et implacabilité. On pourrait même se baisser lentement avec un semblant de désinvolture et alors percevoir les détails qui composent ces taches, les reliefs presque imperceptibles à leur surface, les infinies lignes de démarcation et de jonction entre leurs zones de présence et celles de leur absence sur la neige, leurs différentes profondeurs d'imprégnation de ce sol auparavant immaculé, les divers déplacements internes qui les ont rendues mouvantes avant qu'elles ne deviennent statiques et gelées comme maintenant, les differents dégradés bruns et roses qui colorent leur rouge evident, et les minuscules brindilles et leurs perles de sève qui ont été prises par hasard dans ces taches, ces taches de sang. Mais on est pas d'humeur a ça. On l'est rarement, d'ailleurs.

On préfère concentrer notre regard sur le nuage de neige qui recouvre autant notre horizon que la parcelle de terre sur laquelle on essaye de rester debout comme dans la vie en général, concentrer notre regard sur les flocons qui composent par milliards ce tapis crémeux, sur leur manière de venir se poser sur ces innombrables branches autour de nous qui se tendent allègrement vers un

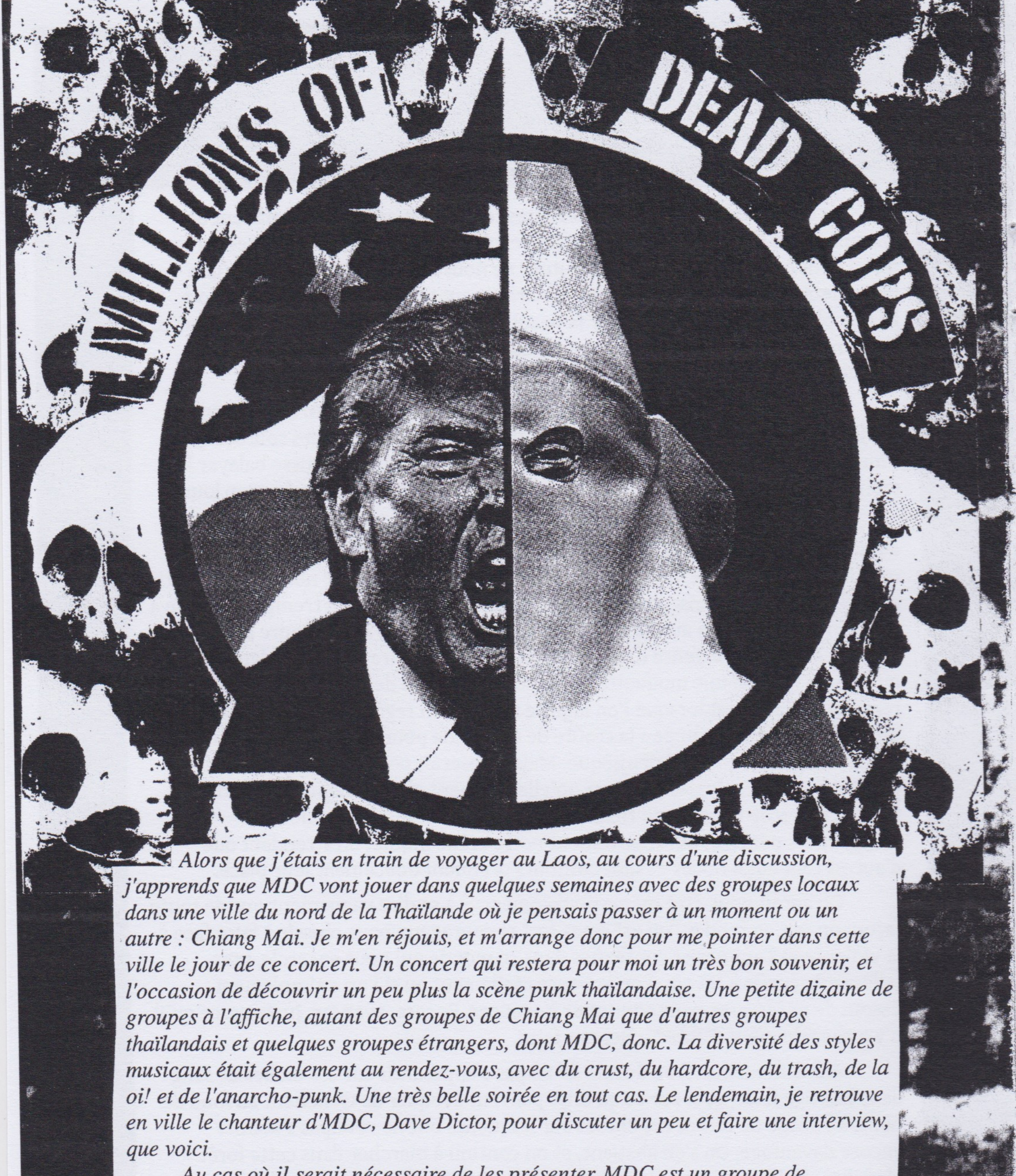
ciel bleu et sans nuages, sur les différentes teintes arc-en-ciel qui émanent de chacun de ces flocons lorsqu'ils sont traversés par les rayons du soleil, et sur la façon dont on peut les voir flotter autour de nous avec délicatesse lorsqu'une brise vient les soulever du sol. On a généralement tendance a préférer vouloir laisser plus de place en nous pour la beauté réconfortante des choses que pour ce qui la remet en question, voire ce qui la sape à sa base en un regard. Et aujourd'hui ne fait pas exception.

Ça peut déjà être assez dur comme ça de réussir à sauvegarder en nous quelques précieuses flammes d'espoir et de joie, avec ces menaces sourdes qui s'immiscent de manière diffuse dans notre regard lorsqu'on le laisse balayer le monde qui nous entoure. Nos yeux se retrouvent alors trop fatigués, trop lourds.

Si on s'était penché davantage vers ces taches de sang pour en scruter les details, si l'on avait essayé de s'imprégner totalement de leur image et de ce qu'elle évoque en nous, on aurait peut-être commencé à sentir notre esprit partir dans d'autres directions, comme si ces taches constituaient un tremplin sombre à notre imagination. On aurait même peut-être commencé à construire dans notre tête des analogies, le genre d'analogie qui nous ferait dire que la vie dans ce monde est comme une moquette de neige éclaboussée de taches de sang que l'on remarque seulement lorsque l'on aiguise un peu son regard, qui nous ferait dire qu'il suffit de gratter un peu la croûte de ce monde pour y voir toute sa violence, qu'elle en est une partie intrinsèque. Mais on oserait peut-être pas formuler pleinement ces analogies par peur qu'elles sonnent alors comme trop évidentes, trop faciles, trop banales, au final. Alors on laisserait juste ces emotions inexprimées pénétrer subrepticement notre crâne inquiet en attendant que d'autres tout aussi floues et sans contours prennent doucement leur place.

On aurait peut-être même pu commencer à se dire vaguement que de toute façon, on sait au fond qu'on est assez fort et courageux pour réussir à faire face à la violence et l'animosité contenues dans ce monde qui nous encercle, sans tellement réussir à savoir si on le pense réellement ou si l'on a simplement besoin de se rassurer pour continuer à avancer. Encore, avancer. Juste parce qu'il n'y a pas tellement d'autres choses a faire.

Alors, finalement, on décide de ne pas s'appesantir sur ces taches de sang dans la neige fraîche, et sur ce qu'elles peuvent évoquer de tranchant au fond de nous, à l'image de toutes ces choses sur lesquelles ont ne veut pas s'abîmer encore davantage. On s'en abstient, et on continu à marcher dans cette forêt blanchie par l'hiver et ses flocons de neige cristallins, d'un pas dont la légèreté s'est imperceptiblement évaporée.



Alors que j'étais en train de voyager au Laos, au cours d'une discussion, j'apprends que MDC vont jouer dans quelques semaines avec des groupes locaux dans une ville du nord de la Thaïlande où je pensais passer à un moment ou un autre : Chiang Mai. Je m'en réjouis, et m'arrange donc pour me pointer dans cette ville le jour de ce concert. Un concert qui restera pour moi un très bon souvenir, et l'occasion de découvrir un peu plus la scène punk thaïlandaise. Une petite dizaine de groupes à l'affiche, autant des groupes de Chiang Mai que d'autres groupes thaïlandais et quelques groupes étrangers, dont MDC, donc. La diversité des styles musicaux était également au rendez-vous, avec du crust, du hardcore, du trash, de la oi! et de l'anarcho-punk. Une très belle soirée en tout cas. Le lendemain, je retrouve en ville le chanteur d'MDC, Dave Dictor, pour discuter un peu et faire une interview, que voici.

Au cas où il serait nécessaire de les présenter, MDC est un groupe de hardcore-punk politisé états-unien qui a commencé au Texas (avant de se déplacer à San Francisco puis Portland) en 1979, après avoir abandonné le nom de Stains, et qui aura quand même pas mal marqué l'histoire du hardcore américain des années 80. Leur premier lp de 1982 reste un petit classique du genre pour moi ! Malgré quelques années d'arrêt dans les années 90 et pas mal de changements de line-up depuis le début, le groupe existe toujours, continue à sortir des disques et à tourner un peu partout, comme ce fut le cas en Asie en 2017 lors de cette rencontre.

Vous avez joué hier soir à Chiang Mai, comment c'était? Vous avez apprécié ce concert?

Dave : Oh ouais, c'était vraiment génial de voir tout le monde dehors *(c'était un concert en extérieur, ndt)*, des personnes venant d'Inde, de France, d'Allemagne, des Américains, plein de belles personnes de Thaïlande, c'était très confortable. Très tranquille, pas de mauvaises ondes. Depuis que je suis arrivé là il n'y a pas eu de baston, pas de hooligans ou de mauvaises énergies, ou des nazis qui nous cherchent la merde. Aux États-Unis c'est plutôt sans danger, mais des fois c'est pire qu'ici *(rires)*. Ça a été vraiment bien. Les gens tenaient beaucoup à nous rencontrer. Partout. En Chine ils étaient très reconnaissants, en Indonésie les gens ont adoré ça. Il y avait de la passion. Vraiment bien. En Malaisie c'était très similaire. Je pense que c'est là-bas que l'oppression est la pire, et MDC est vraiment un groupe anti-oppression. Donc ça marche très bien pour nous là où il y a de l'oppression.

Tu penses que c'est une des raisons pour lesquelles les gens aiment MDC, pour les paroles politisées?

Évidemment, on est Millions of Dead Cops *(« Des millions de flics morts », la signification la plus récurrente de MDC, ndt)*, ça veut tout dire, on est en colère vis-à-vis des pouvoirs en place et de la manière dont ils traitent les gens du peuple. La manière dont ils développent les ressources, ce qui concerne les droits des animaux, les droits des humains, les droits des homosexuels, pour l'égalité des distributions économiques, c'est-à-dire le "Multi-Death Corporation" *(titre de l'une de leurs chansons, ndt)*, et "Business is on Parade" *(titre d'une autre de leurs chansons, ndt)*. Mais le "Dead Cops" renforce ça. Et à des endroits comme en Indonésie, ils ont eut des lois de la charia imposées, et il y a cette chose que s'appelle l'APEC *(la Coopération Économique pour l'Asie-Pacifique, une organisation économique intergouvernementale, ndt)*. Ils arrêtent des gens, leur rasent le crâne, les mettent dans des genre de camps de concentration.



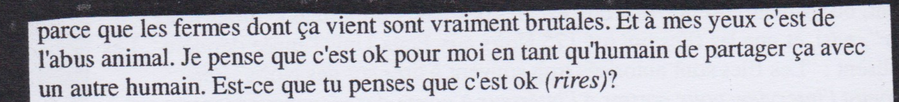
(back in the days...)

Vous avez joué dans cette région? Je crois que c'est la province d'Aceh?
C'est ça. On a pas joué dans cette région, mais on retrouve ce genre d'éléments dans le pays. Et il y a eu une descente de flics à la maison où habitaient les gens qui organisaient le concert quand on était là-bas. On était sortis, mais ils sont venus, "Qu'est-ce qu'il se passe avec ces occidentaux?", ils ont embarqué quelques personnes, les ont interrogées, puis les ont laisser partir. Les gens avaient les yeux bien ouverts sur elles. C'est des trucs plutôt effrayants. Moi je fais que passer, mais eux ils vivent là-bas.

Qu'est-ce qui vous a donné envie de tourner en Asie?
Toutes ces raisons. Les gens qui vivent sous oppression. Je pense que les vies de toutes ces personnes, en Malaisie, Indonésie, Singapour, c'est vraiment oppressif. Les guerres de la drogue, les mœurs sociales. Et la Chine a aussi son lot d'oppressions. Tu peux pas parler autant que tu le voudrais, la liberté d'expression a ses limites. La Thaïlande, je pense que c'est le meilleur de tous ces pays, je pense. J'ai pas une connaissance très approfondie, j'ai entendu dire que le roi était génial *(celui mort quelques mois auparavant, Rama IX, globalement très populaire dans le pays, et non pas le nouveau, son fils Rama X, beaucoup mois populaire d'une manière générale, ndt)*, je suis fier pour eux que leur pays ne soit pas un pays colonisé, c'est pas une colonie. Ils ont pas un passé colonial.(…) On a joué gratuitement hier soir, on a payé pour l'hôtel, pour le billet d'avion. On joue gratuitement *(sur leur tournée en Asie, ndt)* la moitié du temps. On voulait juste fournir une bonne situation aux gens. Trouve une bonne scène, une bonne sono, et dis aux gens de venir, on jouera gratuitement. C'est comme ça qu'on a décidé de le faire. A certains endroits on nous a donné cent ou deux-cent dollars, mais pas tant que ça. Au Japon on espère récupérer pas mal d'argent car c'est un endroit plus orienté "business" et commerce.

Est-ce qu'il y a des choses qui vous ont surpris en Asie? Des choses auxquelles vous vous attendiez pas? Étant donné que c'est la première fois que vous venez ici.
Qu'est-ce qui m'a surpris avec l'Asie? J'ai été surpris, enfin pas vraiment surpris, mais tu vois j'ai grandi comme pas mal de punks plus âgés, j'ai 61 ans maintenant... J'ai été éduqué de manière à haïr la Chine communiste. La propagande, quand t'avais douze ans, quatorze ans, les ennemis de ce monde c'était la Chine. Et après tu vas là-bas, et c'est plutôt génial. Je suis allé en Russie, et c'était quelque chose de très similaire.

En général les paroles de MDC sont politisées, et beaucoup d'entre-elles traite de sujets politiques états-uniens, ou du moins occidentaux. A quel point penses-tu que chanter ces paroles en Asie fait sens ou pas? Est-ce que vous vous êtes posés la question avant de venir ici? A quel point est-ce que tu penses que les gens ici peuvent se reconnaître dans ces paroles?
Je pense que d'une certaine manière... Je chante une chanson sur le fait de manger de la viande, qui s'appelle « Chicken Squawk », sur le fait d'être végétarien. Je pense que ça fait sens pour des personnes asiatiques d'entendre que t'as pas besoin de vivre en consommant du porc, du poulet. On a une autre chanson qui s'appelle "Corporate Deathburger", où si tu consommes ce genre de choses, au moins que ça ne vienne pas de ces grosses structures commerciales qui sont seulement intéressées par le profit,



parce que les fermes dont ça vient sont vraiment brutales. Et à mes yeux c'est de l'abus animal. Je pense que c'est ok pour moi en tant qu'humain de partager ça avec un autre humain. Est-ce que tu penses que c'est ok *(rires)*?

Ouais, je pense *(rires)*.

Bien, donc moi aussi. Je fais une chanson qui s'appelle "Shades of Brown" qui parle du racisme. Je pense que c'est important d'en parler, en Asie et dans n'importe quel pays où il y a des gens de couleur minoritaires. Et on joue une chanson qui s'appelle "No Trump, no KKK, no fascist USA", qui parle de Donald Trump, qui est devenu très populaire en jouant avec le racisme. Si t'es noir, asiatique, mexicain, il dit ces choses-là, "On va arrêter la Chine, on va blablabla". Il dit « On va construire un mur contre le Mexique ». Et il est vraiment... Il parle des gens qui ne sont pas blancs.

Depuis le début du groupe, au début des années 1980, vous avez beaucoup de chansons sur la brutalité policière.

Effectivement.

Comment est-ce que tu penses que la situation a évoluée jusqu'à maintenant, pendant ces trente-cinq ou quarante dernières années? Est-ce que t'es confronté toi-même à la brutalité policière dans ton quotidien?

La police est pas derrière moi en particulier, mais ils s'en prennent à des gens qui se battent pour leurs droits. On est juste un groupe qui joue de la musique dans des clubs de musique. Donc ils nous ciblent pas. Mais si des gens manifestent pour plus

d'argent, ou ils manifestent parce que les vies des Noirs importent *("Black lives matter", ndt)*, et que les flics ont tué 175 Noirs aux Etats-Unis l'année dernière... Les gens disent : "Les flics sont autorisés trop souvent à tirer sur des Noirs". *(on interrompt l'interview pour rentrer à l'intérieur à cause des moustiques locaux qui nous bouffent, ndt.)*

Beaucoup de chansons d'MDC parlent de tuer des flics, et le nom du groupe fait aussi référence à ça...
(en m'interrompant :) Il y en a trois ou quatre ! Il y a des groupes qu'en ont fait quatre-vingt seize. Quand tu dis « beaucoup de chansons », on a une chanson qui s'appelle « No More Cops », qui rêve d'un monde où on aurait plus besoin de flics, on en a une qui s'appelle « Millions of Dead Cops » qui parle de l'implication de la police dans le racisme aux Etats-Unis pendant la période de l'esclavage. Un esclave s'échappe et en tue. Il y avait ce truc aux Etats-Unis qui s'appelle le lynchage. Ils ont lynché des dizaines de milliers de personnes qui étaient simplement accusées, « Il a couché avec une Blanche, il.. », et ils ont tué des gens. Pour moi, c'est des chansons mais c'est pas « plein de chansons parlent de brutalité policière et de flics ». C'est des chansons qui parlent de véritables personnes qui ont souffert à cause de la police. Et on a l'impression d'un schéma répétitif. Je pense qu'il y a un schéma qui se répète à travers l'histoire, que ça ait été la police de l'empire Romain, ou la police de Franco, ou la police de la Gestapo, ou que ce soit la police thaïlandaise. Ou la police états-unienne.

Ok. Quoi qu'il en soit, la question était de savoir à quel point tu condamnerais, soutiendrais ou comprendrais des personnes qui voudraient attaquer physiquement des flics ? Et de manière générale par rapport à n'importe quelle personne que l'on pourrait considérer comme ennemie politique.
C'est une question compliquée. Des gens qui se battent pour lutter. Comme le Congrès National Africain *(parti politique d'Afrique du Sud appartenant à l'Internationale Socialiste et au pouvoir dans le pays pendant la période post-apartheid, ndt)*, les gens qui étaient derrière Nelson Mandela, je pense que c'était justifié pour eux de se battre pour leurs droits. Je n'encourage pas les gens aux Etats-Unis à butter des flics. J'ai de l'empathie pour le fait que pour certaines raisons des gens combattent la violence par la violence. Mais je ne suis pas une organisation ou un *songwriter* qui dit « Il est temps de tuer la police ». Je le comprends, et j'en raconte l'histoire, mais c'est pas comme si je soutenais le fait de tuer des flics. Ces des termes délicats.

Ouais. Est-ce difficile parfois de trouver l'énergie et la motivation de jouer en concert des chansons que vous avez déjà jouées des milliers de fois auparavant ou est-ce que vous avez toujours la passion et le désir de le faire ?
Je ne suis plus le jeune homme que j'ai pu être. Comme je te l'ai dis, j'ai 61 ans. Il y a des défis dans le fait de tourner à 61 ans qui sont durs. La santé physique, l'endurance. Cela dit, j'ai fait 97 concerts l'année dernière, j'adore toujours ça. Cette année, on est allé de Pékin, où il faisait -5 ou -10 degrés, à l'Indonésie où il faisait 50 degrés, et humide. Fallait un peu lutter. Et aussi par rapport à la manière de tourner, en van à la maison c'est plus simple, t'as ton propre van, tu peux te reposer quand t'en as envie. Quand t'es à la merci d'autres personnes, elles viennent te chercher aux aéroports, il faut courir, tu te fais bousculer, tu rencontres les gens, c'est le moment de jouer, tu joues tard, tu rentres tard dans ta chambre, puis faut aller à l'aéroport tôt le matin, prendre un vol pour la prochaine ville. Tu sais, c'est dur. Donc ça a été une





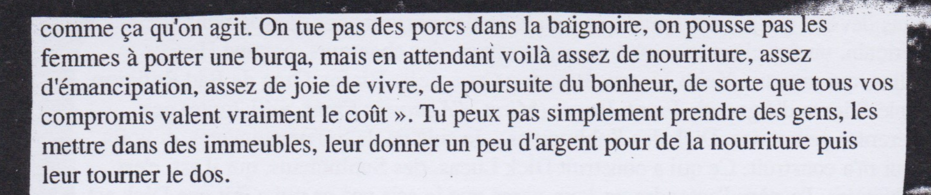
tournée plus difficile. Je suis pas dans mon propre État, dans mon pays natal, je sais pas où sont les magasins d'alimentation saine où je peux manger ici vu que je suis végétarien, et il y a pas tant d'aéroports, deux ou trois heures pour accéder à l'avion, ils fouillent tout, blablabla. Donc oui j'ai réalisé ça, en tournant en Asie pour la première fois, c'est plutôt dur. A tous les aéroports ils te contrôlent deux ou trois fois dans les pays musulmans, en Indonésie, en Chine ils te contrôlent dans le train, à la sortie du train, pour monter dans le train. Donc oui, tourner à l'étranger est exigeant, à notre niveau. Parce qu'on est pas Mick Jagger, on est pas si autosuffisants, et on joue pas quatre jours par semaine pour se reposer trois jours par semaine. Tous les jours où on est ici on a envie de jouer. On essaye de gagner de l'argent. Même quand on joue gratuitement. A Bangkok on a joué pour cent dollars *(80 euros, ndt)*, mais on a fait 400 dollars de merch. J'ai besoin de faire ça *(rires)*, cinq ou six jours par semaine, pas deux ou trois ou quatre. Six jours par semaine.

Par rapport aux paroles, celles datant des débuts de MDC, est-ce que tu te reconnais tout autant en elles, trente-cinq ans plus tard ? Est-ce que tu penses qu'elles sont toujours pertinentes ?
Elles sont presque plus... Elles sont aussi véridiques maintenant qu'elles l'étaient à l'époque. 95% des chansons. C'est pour ça que des fois j'écris une chanson et je veux pas mettre un nom dedans, comme dans « Bye Bye Ronnie », parce qu'après Ronnie *(Ronald Reagan, ndt)* il est partit *(rires)*, il part en 1988 et après il meurt, et donc c'est plus si pertinent. Mais t'écris une chanson comme « Multi-Death Corporation » ou « Corporate Deathburger », et c'est la même chose que toujours. On voit des façades Mc Donald's partout, en Chine, partout.

Tu penses que t'as changé ou évolué politiquement depuis le premier album de MDC ?

Je pense que quand on était jeune on était juste en colère et on avait juste envie de dire ce qu'on avait à dire, c'est-à-dire « Millions of Dead Cops », « Business is on Parade ». Maintenant, j'approche ça ainsi : j'ai dit ça il y a quarante ans, comment est-ce que je peux le dire d'une meilleure manière ? Je chante toujours les vieilles chansons, j'ai joué « Corporate Deathburger » la nuit dernière, j'ai joué « Multi-Death Corporation ». Mais des fois j'essaye de parler de quelque chose de manière fraîche. Peut-être que je suis devenu encore plus nihiliste, parce que j'ai chanté un message politique pendant trente ans... On a une chanson sur l'album qu'on a fait avec les Restarts il y a cinq ans qui s'appelle « Doomed » *(condamné, voué à l'échec, ndt)*. Sur le premier album je disais pas qu'on était condamné, mais trente-cinq ans plus tard, il y a le réchauffement climatique, tu regardes comment c'est passé politiquement de Jimmy Carter à Ronald Reagan, de Ronald Reagan au premier George Bush, puis Bill Clinton et ensuite le deuxième George Bush, et donc la guerre en Irak, jusqu'à l'État Islamique, à ce qui se passe politiquement aux États-Unis, ce qui se passe politiquement de manière générale, les gens ont peur du changement, les gens veulent que les Turques nettoient leurs toilettes mais ils veulent pas qu'ils ramènent leur famille. Et ils font ça d'une certaine manière qui fait qu'ils n'essayent pas de rendre possible la répartition et le mélange de bonnes cultures. Tu vas en France et tu vois ces quartiers arabes, ils ont l'air très isolés. Et c'est partout comme ça. J'aimerais simplement qu'on ait plus de garderies pour enfants, qu'on ait plus de... Et qu'on puisse dire : « Super, si vous voulez vivre dans un pays comme celui-ci, c'est





comme ça qu'on agit. On tue pas des porcs dans la baignoire, on pousse pas les femmes à porter une burqa, mais en attendant voilà assez de nourriture, assez d'émancipation, assez de joie de vivre, de poursuite du bonheur, de sorte que tous vos compromis valent vraiment le coût ». Tu peux pas simplement prendre des gens, les mettre dans des immeubles, leur donner un peu d'argent pour de la nourriture puis leur tourner le dos.

T'as publié un livre récemment.
Oui, j'ai publié un livre récemment. J'ai écris un livre.

Tu veux en parler ? De quoi ça parle, pourquoi t'as voulu faire ça...
Je suis presque mort dans un lit d'hôpital il y a trois ans, j'ai eu une infection bactérienne d'hôpital. J'ai contracté ça en m'occupant de mon frère à l'hôpital, j'ai vécu à Hawaï, je suis pas à 100% sûr de quoi que ce soit, mais je me suis effondré. C'était dans mes reins, dans mes poumons, et j'ai dû prendre des antibiotiques très puissants pour tuer ça. Ça a pris environ un mois à l'hôpital, puis encore un mois et demi après l'hôpital à prendre des antibiotiques qui arrivent à fonctionner, j'étais en très mauvaise santé. Et quand t'es en train de mourir... « Qu'est-ce que j'ai vraiment envie de faire ? Est-ce que j'ai envie de rester assis et regarder « New York, police judiciaire » *(série télé, ndt)*? » *(rires)*
Al *(batteur du groupe, dans la pièce à ce moment-là, ndt)* : On pensait qu'on allait le perdre, mon ami de trente-cinq années.
Dave : « Qu'est-ce que tu veux faire avec tes deux dernières semaines sur Terre, ou tes deux derniers mois sur Terre? » Je veux écrire un livre. Je vais raconter l'histoire de Dave. Pourquoi j'ai fait ce que j'ai fait. Pourquoi j'ai commencé un groupe punk. Qu'est ce qui m'a fait. Comment était mon père. Comment était ma mère. Comment était mon père biologique, qui est parti tôt. Je voulais donner un aperçu de comment

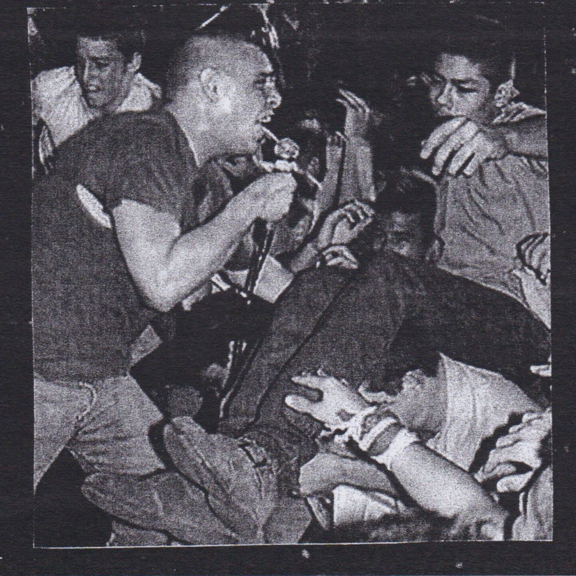
je suis devenu qui je suis. Parce que je suis un des personnages dans le punk américain, un des cinquante ou cent personnages, des chanteurs, comme Henry Rollins, qui tu veux, Keith Morris, Brandon Cruz, Jello Biafra, Greg de Bad Religion, Vinnie Stigma d'Agnostic Front, Roger *(Miret, d'Agnostic Front, ndt)*, toutes ces différentes personnes. Dick des Subhumans... Je suis un de ces personnages, et voilà ce qui m'a construit. Ce qui a construit Dick Lucas, des Subhumans, qui il est, c'est son histoire. J'espère l'entendre un jour, parce que je sais pas ce qui a fait que Dick est Dick. C'est un mec génial, je l'ai connu par intermittence pendant vingt-cinq ans, la plupart du temps il est là-bas *(en Angleterre, ndt)* et moi je suis ici *(aux États-Unis, ndt)*, mais disons qu'on a réalisé qu'on pointait dans la même direction politiquement, il y a eu de l'amitié, on a été proche l'un de l'autre, il vit là-bas et je vis ici, on a tourné ensemble pendant de courtes périodes, ça fonctionne, on peut faire ça ensemble, on le fait pendant une période de temps limitée car c'est judicieux de garder de la fraîcheur. Et donc je suis un des personnages du punk que j'aimerais que les gens connaissent. J'étais un gamin en colère, qui détestait le système, qui a grandi comme Oliver Twist dans la rue. J'ai eu une bonne mère, et un bon beau-père. Ils ont été de bons modèles pour moi, et ils m'ont tiré vers le haut. Leurs parents ont travaillé dans des mines de charbon, d'autres personnes travaillaient dans un dépôt ferroviaire. Les gens faisaient ce qu'ils faisaient pour que leurs enfants puissent monter leur affaire. Mes parents ont tous les deux monté leur affaire, ils livraient des voitures, etc., mon père vendait des voitures, de manière à ce que je puisse être un poète *(rires)*, que je puisse être un musicien. Et même s'ils voulaient que je sois médecin, avocat, ou chef indien *(sorte d'expression américaine, faisant référence à une vieille chanson populaire, ndt)*, ils m'ont quand même toujours soutenu, et avec l'idée que : « De toute façon, on t'aime ».

C'est génial.

« On pense que tu devrais étudier le droit *(rires)*, et avoir une belle voiture, et une belle maison », mais ils m'aimaient assez pour dire « Ok, ça c'est ce que moi je voudrais, mais toi c'est plutôt ça que tu veux, et je t'aime. Et je te soutiens. Et je te donne mon amour, viens pour Noël avec ton enfant, toi et ta femme vous vous êtes séparés et tu devrais revenir à la maison avec ton enfant, alors viens à la maison avec ton enfant. ». C'est quelque chose de beau. Ce n'est pas tout le monde qui peut revenir habiter avec leurs parents, et ramener leur enfant *(rires)*. Donc peu importe, j'ai ré-



emménagé. Et j'ai été empêtré dans la drogue, etc., et ils disaient « Il a été dans la drogue, il a joué du rock n'roll, comme un dément, etc. », mais après ils me disaient « Viens à la maison. On t'aime ». Et ça m'a vraiment touché du fond du cœur. Donc mon livre parle de mon amour pour eux. Et pas juste « Oh le système est pourri ! », « Oh ils tuent des animaux ! », « Oh ce truc politique ! », « Oh les flics sont méchants ! » Une grosse part de mon livre parle de mon amour, et une partie de mon amour est celui que j'ai pour mes parents. Et c'est la raison pour laquelle j'ai de l'amour dans ma musique, dans mes textes, ça parle pas juste de détester les flics, il y a un certain amour, un amour de la vie, de l'humanité. Et je pense que c'est plus important que de seulement parler de foutus policiers. Avec « Shades of Brown » *(chanson de MDC, ndt)*, est-ce qu'on veut vivre dans un monde sans racisme ? A quel point est-ce important pour nous ? Pas seulement « Tous les flics sont des bâtards, blablabla ». Je veux dire, ils le sont *(rires)* ! Tu vois ce que je veux dire. A une manif 90% des flics sont des bâtards, ils te tabasseront à coups de matraque, ils vont te courser, ils frapperont ta copine, etc. C'est leur boulot, c'est ce qu'ils ont choisi de faire, ils sont là pour protéger l'État, et ils feront ce qu'ils ont à faire pour ça. Ok. Et pour moi ça peut être moche et violent, parce qu'au final tu blesses des gens biens. Mais au lieu de seulement chanter sur ça, je veux aussi chanter sur les joies de la vie, sur mon rêve de « plus de flics », sur mon rêve que tout le monde aime les animaux autant que moi et arrête de manger de la viande et devienne végétarien, et qu'on puisse tous se libérer. Donc c'est un mélange, c'est pas que des chansons sur la brutalité policière, parce que ça me met dans une boîte. Et c'est ce que je déteste, même avec des gens politisés, quand des gens politisés veulent me mettre dans une boîte. Parce que c'est pas ce qui m'intéresse d'être mis dans une boîte. C'est pour ça qu'on est des punk-rockers. Et on écrit des chansons comme ça, parce qu'on voit comment le gouvernement et le pouvoir utilisent les gens. Et on veut pas être utilisé. On veut une planète en bonne santé, qui prend soin des gens. Et c'est pour ça qu'on est des punks qui chantent des chansons radicales, qui je pense parlent de beauté et d'amour. Et des fois cette beauté et cet amour touchent au fait que la police est brutale et blesse quelqu'un. Car j'aime cette personne qu'ils blessent. Pas parce que je haï les flics. J'aime pas ce qu'ils font, mais c'est pas une question de haine. C'est une question d'amour pour les laissés-pour-compte.



Dans la vie on peut faire plein de choses différentes. Comme écrire sur une feuille de papier qui traîne là devant nous comme un appel à la trépanation, à l'ouverture de son crâne pour en libérer ce qui veut s'en échapper. Et quand je fais ce genre de trucs, je me retrouve par exemple avec ce qui suit.

Et dans la cour d'immeuble, je vois des enfants qui font une ronde, se tenant par la main et par la main et par la main.
Je cligne des yeux. Les années passent.
Et déjà je ne vois plus que des hommes en costard-cravate qui font la queue. En rang ! En rang vers rien, mais en rang avec fierté.

Les nuages sont roses comme des petits bonbons qui fondent sur la langue en laissant échapper de la fumée pleine de glucides.

Cette dictature a la main mise sur la mise à pied. On marche sur la tête.

J'aime entendre mon micro-onde ronronner et mon système d'alarme me souhaiter bonne nuit. Une odeur de confort comme des bulles de savon qui saignent.

Un oiseau sur le toit essaye de faire rhizome avec une antenne télé. Bienvenue en 2018, et même avant. C'est pour dire.

Comme disait l'autre, « Pourquoi jamais personne se rappelle de mon nom ? »

Dialogue entendu pour de vrai dans une des rues de mon imagination :

- Hey, il pleut !
- Ouais, c'est des pluies acides.
- Comment tu le sais ?
- Bah, je l'ai vu.
- Ah, ok.

Si je te croise dans la rue et que tu as le visage terne, je te jetterais des couleurs sur ton front et tes lèvres et ton nez et tes yeux, et sur tous les trucs qui constituent ton corps sans que tu ne l'aies jamais décidé et sans que tu te sois dit que ça pourrait simplement être autrement. Des couleurs ! Plein de couleurs! Par poignées entières ! Elles envahiront tes poumons jusqu'à ce que ce soit la seule chose que tu puisses respirer.

C'est l'histoire d'une encre verte qui est coincée sur la mine d'un stylo, et donc elle se retrouve forcée par des méchant-gentils êtres humains à écrire plein de trucs, et même des trucs qu'elle aime pas ou avec lesquels elle est pas du tout d'accord, mais vraiment pas. Et même, les mots, à la base, elle s'en fout totalement ! Alors elle fait une fugue.
Rapport de causalité directe : « Quelqu'un a un stylo à me prêter ? Le mien marche plus ». Le voisin de table lui prête un stylo à encre violette. Et le cycle de l'oppression des encres continue inexorablement...

– Salut, je suis un mur jaune.
– Ah mais ce matin je croyais que t'étais blanc...
– Ouais, j'ai changé d'avis.

CLAP CLAP CLAP CLAP CLAP
FOULE EN DELIRE !
HA HA HA HA HA !
COMME A LA TELE !
COMME DANS LA VIE !

J'aperçois sur le toit deux pigeons qui s'embrassent ! C'est beau. Ils jettent des pensées allègres dans ma tête sans même le vouloir, c'est agréable, et je les en remercie.
Au même moment, deux étages juste en-dessous, dans une grosse boîte en forme de magasin parce que c'est un magasin, un humain-consommateur signe un contrat de téléphonie mobile avec période d'engagement infinie et insérée dans les pores de la peau à coups de marteau en inox. L'employé est content d'avoir réussi à faire signer ce contrat, bravo bravo, il glisse le bout de papier magique à l'intérieur de son pantalon contre sa bite en érection, se dit que c'est un bon petit garçon, un bon toutou, et court chercher son os bien mérité.

J'ai remplacé tous mes miroirs par des écrans de télé et des écrans d'ordinateur et des écrans de tout ce que je pouvais trouver. Et je me suis senti bien. J'ai dit au revoir à mon existence qui se faisait happer par l'Aspirateur Géant et j'étais soulagé.

Les murs gonflent, le toit respire, tout va bien.

Un corbeau me regardait d'un air menaçant. Alors je lui ai jeté dessus à pleines mains des mots en cascade, des mots longs et des mots courts, des mots tristes et des mots secs, des mots en vapeur et des mots liquides, et même des mots difficiles à prononcer. Mais le corbeau a réussi à tous les éviter, il était souple et agile comme une idée perçante, puis il s'est transformé en flaque noire qui a dégouliné jusqu'à mes pieds. Le salaud.
Puis la flaque a éclaboussé l'intérieur de mon système nerveux central !

Sister Disaster

Dès la première écoute je suis tombé amoureux des chansons de Sister Disaster et de leur punk sombre et mélancolique, une musique tout aussi belle que rageuse, provocant en moi une addiction très agréable et qui ne s'est toujours pas tarie. Sister Disaster est un groupe punk de Finlande qui existe depuis quelques années, elles ont sorti une démo puis un ep, et leur premier album devrait sortir dans quelques mois au moment où j'écris ces lignes. J'avais envie d'en connaître plus sur le groupe et de leur poser un certain nombre de questions, d'où l'interview qui suit, réalisée par e-mail.

Salut, comment ça va? Qu'est-ce que vous avez fait aujourd'hui?

Hanna (basse): Un peu énervée à cause de tout le stress dû à la couverture de notre lp, mais j'essaye de garder à l'esprit la finalité de la chose et j'espère que tout ça sera bientôt terminé. Je suis sortie dehors apprécier le soleil et je suis allée à la gym prendre plaisir à faire de la muscu.

Sanna (guitare): Fatiguée mais heureuse. J'ai aidé ma sœur à poser de la tapisserie dans la chambre de ma filleule.

Kaa (chant, guitare) : Je suis très fatiguée, et heureuse. J'ai passé une bonne journée à la maison. J'ai regardé quelques films et mangé de la bonne nourriture.

Riikka (batterie) : Je viens de manger de la pizza et j'ai prévu de passer un agréable jour de congé à la maison, donc tout va bien !

Commençons avec le début du groupe. Comment est-ce que vous vous êtes rencontrées ? Comment est-ce que le groupe a commencé ? Qu'est-ce qui vous a donné envie de commencer ce groupe ?

Toutes : Hanna and Kaa vivaient ensemble en coloc il y a environ dix ans. Hanna et Riikka se connaissaient de la fac et Riikka connaissait Sanna par des amis en commun. Hanna et Riikka sont arrivées avec l'idée dans un bar. Hanna a demandé si Kaa était intéressée et au final Sanna nous a rejoint quelques mois plus tard.

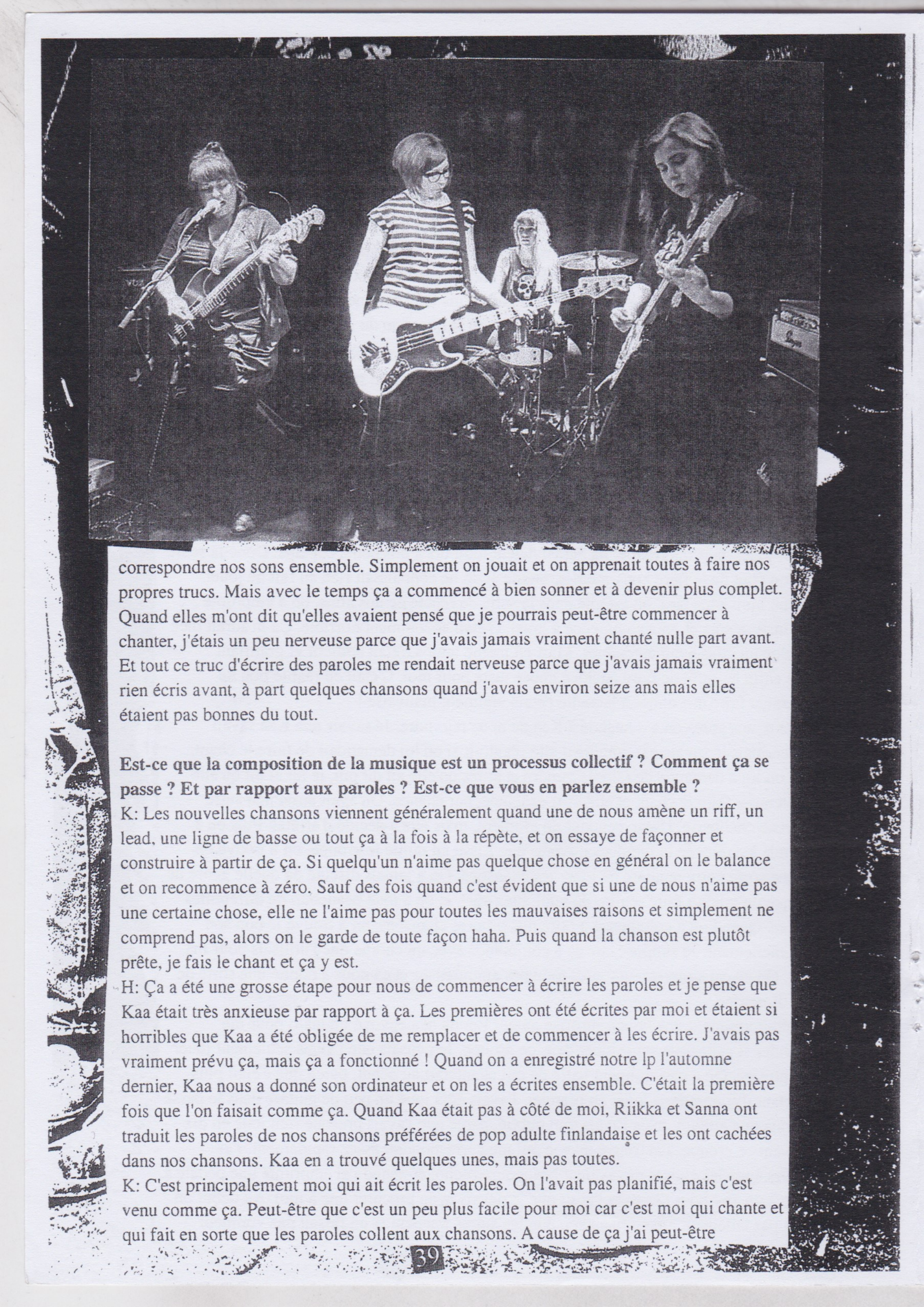
H : On avait jamais parlé de commencer un groupe, mais on était toutes autant frustrées par le fait que tous nos amis mecs avaient eu des groupes depuis des années et on étaient seulement restées debout dans le public ou on avaient été leurs conductrices à leur concerts. J'ai toujours voulu être dans un groupe, mais ce rêve a simplement disparu parce que j'ai jamais eu le courage de le faire devenir réalité : je ne savais jouer d'aucun instrument et je pensais que j'étais d'une certaine manière incapable d'apprendre parce que je l'avais pas fait avant. Donc j'avais jamais essayé. Mais ensuite, un soir, je suis allée voir un concert avec Riikka. J'étais restée à la maison pendant dix mois avec mon premier bébé, donc ouais – le cidre avait plutôt bon goût. Puis on a commencé à discuter de quelles choses on voulait accomplir dans la vie, et la question du groupe a été la première à faire surface dans la discussion. Riikka a dit qu'elle aimerait bien jouer de la batterie et j'ai dit que j'avais toujours voulu jouer de la basse, mais que je serais probablement nulle car j'ai un horrible sens du rythme. Je me rappelle que Riikka était presque en colère quand elle a dit ce « Ferme-là, je veux pas entendre ça, on va le faire ».

R : Haha, je me rappelle pas avoir dit ça, mais peut-être que ça me ressemble !

H : Ensuite on a eu une discussion très amère sur le fait qu'on avait été laissée de côté et qu'on s'était laissées mettre de côté par rapport à quelque chose qu'on voulait vraiment faire. Jamais dans nos vies quelqu'un était venu vers nous pour nous demander si on voulait jouer dans un groupe. Ils demandaient toujours à nos petits copains. Donc la seule solution était de le faire nous-mêmes, même si on ne connaissait rien au fait de jouer. Puis, un mois plus tard, on est allé dans la salle de répète de nos amis, on a emprunté leurs instruments et on a commencé à jouer. C'était absolument horrible. Ça m'aurait tuée si quelqu'un nous avait entendues. Mais en même temps c'était addictif et gratifiant : j'étais enfin en train de faire quelque chose juste pour moi. C'était en réalité bon de finalement faire une chose à laquelle j'étais vraiment mauvaise !

Peu de temps après on a demandé à Kaa de nous rejoindre. Je savais que Kaa savait chanter, mais je savais pas comment elle réagirait si on lui demandait de faire le chant. Donc on lui a demandé de faire la guitare et après qu'elle ait dit oui, je lui ai dit qu'elle devrait aussi faire le chant et elle s'est exécutée, par chance. On avait aussi une autre guitariste/chanteuse, Lissu, pendant un moment, mais elle a décidé d'arrêter. Puis on a demandé à Sanna de la remplacer. Après que Lissu ait quitté le groupe, on a trouvé en quelque sorte notre manière de jouer les chansons. On a jamais discuté de quelle genre de musique on voulait faire (enfin, du punk bien sûr), et on a joué beaucoup de différentes reprises. Quand on a commencé à faire nos propres chansons, on a trouvé le bon son assez facilement. Je suppose que ça a commencé avec un chorus que j'utilisais pour ma basse. On en est simplement toutes tombées amoureuses et ça nous a donné une sorte de ligne directrice.

K: C'était vraiment une bonne surprise quand Hanna m'a envoyé un texto pour me demander si j'aimerais venir jouer dans ce groupe. Je pensais que j'allais seulement jouer de la guitare. On a pas vraiment parlé de qui chanterait au début, parce que c'était plus important d'apprendre à jouer en premier. J'avais déjà joué un peu de guitare dans le passé et j'avais une guitare, mais j'avais tout oublié, parce que j'avais presque rien joué en dix ans avant ce groupe. J'ai trouvé un son qui me correspondait assez rapidement. J'ai toujours aimé les choses qui avaient beaucoup d'écho, et quand j'ai emprunté une pédale à reverb à un ami pour l'essayer j'ai su que je devais m'en procurer une à moi. Au début on faisait pas tellement attention au son que les autres jouaient et on faisait pas vraiment



correspondre nos sons ensemble. Simplement on jouait et on apprenait toutes à faire nos propres trucs. Mais avec le temps ça a commencé à bien sonner et à devenir plus complet. Quand elles m'ont dit qu'elles avaient pensé que je pourrais peut-être commencer à chanter, j'étais un peu nerveuse parce que j'avais jamais vraiment chanté nulle part avant. Et tout ce truc d'écrire des paroles me rendait nerveuse parce que j'avais jamais vraiment rien écris avant, à part quelques chansons quand j'avais environ seize ans mais elles étaient pas bonnes du tout.

Est-ce que la composition de la musique est un processus collectif ? Comment ça se passe ? Et par rapport aux paroles ? Est-ce que vous en parlez ensemble ?

K: Les nouvelles chansons viennent généralement quand une de nous amène un riff, un lead, une ligne de basse ou tout ça à la fois à la répète, et on essaye de façonner et construire à partir de ça. Si quelqu'un n'aime pas quelque chose en général on le balance et on recommence à zéro. Sauf des fois quand c'est évident que si une de nous n'aime pas une certaine chose, elle ne l'aime pas pour toutes les mauvaises raisons et simplement ne comprend pas, alors on le garde de toute façon haha. Puis quand la chanson est plutôt prête, je fais le chant et ça y est.

H: Ça a été une grosse étape pour nous de commencer à écrire les paroles et je pense que Kaa était très anxieuse par rapport à ça. Les premières ont été écrites par moi et étaient si horribles que Kaa a été obligée de me remplacer et de commencer à les écrire. J'avais pas vraiment prévu ça, mais ça a fonctionné ! Quand on a enregistré notre lp l'automne dernier, Kaa nous a donné son ordinateur et on les a écrites ensemble. C'était la première fois que l'on faisait comme ça. Quand Kaa était pas à côté de moi, Riikka et Sanna ont traduit les paroles de nos chansons préférées de pop adulte finlandaise et les ont cachées dans nos chansons. Kaa en a trouvé quelques unes, mais pas toutes.

K: C'est principalement moi qui ait écrit les paroles. On l'avait pas planifié, mais c'est venu comme ça. Peut-être que c'est un peu plus facile pour moi car c'est moi qui chante et qui fait en sorte que les paroles collent aux chansons. A cause de ça j'ai peut-être

davantage une idée de ce que va être la chanson quand elle sera finie, et ça peut bien sûr donner des idées concernant ce dont ça parlera. Des fois j'écris des paroles avant et ensuite je les utilise lorsque la bonne chanson vient, mais généralement je commence à écrire après que la chanson soit plutôt finie. Mais j'aimerais bien que les autres puissent écrire également. Ça serait marrant d'utiliser les paroles de quelqu'un d'autre pour changer. C'est si différent. On a pas tant discuté des paroles ensemble. Mais je n'écrirais pas quelque chose avec lequel elles ne sont pas en accord. Et bien sûr je leur demande si elles ont des idées ou des sujets en tête. D'habitude je commence simplement par écrire mes pensées et ce que j'ai eu à l'esprit dernièrement et je regarde ce qui en ressort. Ensuite je le simplifie beaucoup et j'essaye de donner du sens à l'ensemble et de le rendre fluide. Quand on est allé en studio pour enregistrer notre nouvel album, qui sort cet été, j'avais pas vraiment fini toutes les paroles. La plupart d'entre elles étaient là, mais j'avais quelques trous, donc j'ai demandé aux autres de m'aider. Ça a pas tellement fonctionné au final, mais j'ai effectivement laissé une de ces lignes traduites que Hanna pense que j'avais pas remarqué, haha. Mais les paroles ont été prêtes juste à temps et elles ont beaucoup aidé avec les parties sur lesquelles je bloquais.

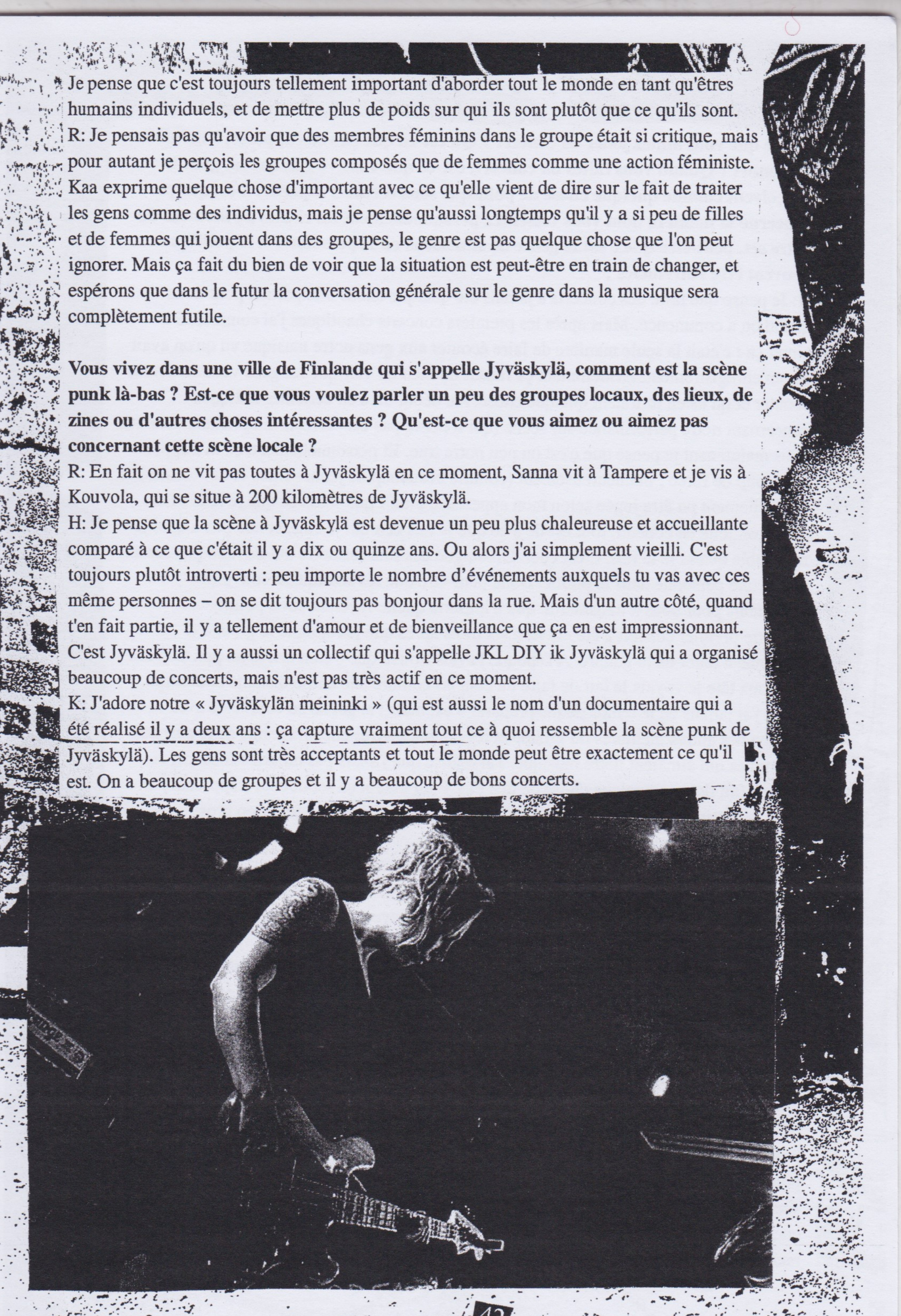
Votre musique est plutôt sombre, désespérée et en colère. Pourquoi aviez-vous envie de jouer ce genre de musique ? Est-ce que vous pensez que ça sert d'exutoire pour ces émotions que vous avez en vous ? Est-ce que ça joue pour vous un rôle cathartique dans vos vies quotidiennes ? Est-ce que vous pensez que ces sentiments seraient plus envahissants si vous ne jouiez pas dans ce groupe ? Ou est-ce que ça peut vous forcer davantage d'une certaine manière à vous plonger dans ce genre d'émotions et rend plus difficile parfois la possibilité de vous en distancer ?
H: Pour moi, notre musique représente la manière dont on voit le monde. Ça sonne simplet, mais on vit dans un monde sombre et désespérant et j'ai tendance à souffrir d'énorme anxiété concernant le futur. Ça s'est même empiré après avoir eu des enfants. Lorsque l'on transforme ça en une musique que je trouve belle ou qui donne un sentiment de puissance, ça m'aide à faire face à ces sentiments. (D'un autre côté, il y a quelques chansons qui ont été faites à un moment où je passais par une phase très difficile dans ma vie, et ces chansons me ramènent toujours à des sentiments et des souvenirs terribles. J'ai toujours ensuite besoin d'un moment pour m'en débarrasser de nouveau. Heureusement j'ai les meilleures membres de groupe qu'il soit et ça me prend généralement trois secondes puis je continue à pleurer de rire.)
K: On avait pas vraiment prévu de jouer ce genre de musique mais c'est ce qui en est ressorti. J'ai toujours adoré la musique sombre et plutôt triste. Je peux d'une certaine manière me retrouver là-dedans. Je sais que certaines de nos chansons sont plutôt énervées et je suppose que les jouer est une bonne manière de libérer une certaine forme d'énergie. Je suis vraiment pas une personne énervée mais ça m'arrive de devenir très frustrée. J'ai l'impression qu'on fait constamment de mauvais choix en tant que société et que le pouvoir que l'on a donné à nos chefs choisis n'est pas utilisé correctement. J'ai l'impression que les gens ne comprennent pas ou ne perçoivent pas leur propre pouvoir et ne font pas confiance au pouvoir des masses ou des uns et des autres. On a un système mondial qui fonctionne seulement pour une minorité et c'est plutôt dégueulasse le fait que tellement de personnes continuent à penser que c'est correct pour nous de continuer à vivre de cette manière.

Toutes vos paroles sont en anglais, pourquoi est-ce que vous avez décidé ça ? Est-ce que vous avez déjà pensé à chanter certaines chansons en finnois ?
H: On a essayé, mais Kaa peut vraiment pas chanter en finnois. Quelque chose de vraiment bizarre se passe dans sa bouche quand elle essaye.
K: Comme Hanna a dit, j'ai chanté en finnois au début mais ça marchait simplement pas. En tout cas pas à l'époque, ma voix devenait juste bizarre. Je sais même pas vraiment ce qui se passait. On a aussi pensé que peut-être ça serait bien de chanter en anglais pour que des personnes non-finlandaises puissent également comprendre. Mais dans le futur j'aimerais vraiment bien chanter en finnois. Mais peut-être dans un autre projet, qui sait.

Est-ce que vous avez joué dans d'autres groupes avant ? Est-ce que vous jouez dans d'autres groupes actuellement ? Qu'est-ce qu'il en est de Särkynytsydämiset ?
Toutes : Sister Disaster a été notre premier groupe pour chacune d'entre nous. Hanna, Kaa and Riikka jouent également dans le groupe que tu as mentionné - Tuomas Tapio & Särkynytsydämiset, et en ce moment Riikka a aussi un groupe qui s'appelle Musta Koira.
H: Särkynytsydämiset est un groupe très agréable dans lequel jouer. Mais c'est juste un groupe – Sisater Disaster correspond à notre maison ou à une autre famille. Särkynytsydämiset c'est juste pour le fun, ce qui est en fait plutôt libérateur. Tuomas écrit les chansons et on rajoute juste de petites choses ici et là. Et les chansons sont si légères et joyeuses que c'est un opposé agréable à Sister Disaster. La seule chose qui me manque dans ce groupe est Sanna.

Quand vous avez commencé Sister Disaster, est-ce que vous vouliez volontairement n'avoir que des femmes dans le groupe ? Si c'était le cas, est-ce que vous considérez ça comme une sorte de prise de position politique, féministe ?
H: Pour moi c'était la seule option à ce moment-là. J'avais passé plus de dix ans à regarder mes potes mecs commencer de nouveaux groupes presque tous les jours. Il y avait aucun groupe constitué seulement de filles à Jyväskylä *(ville de Finlande d'où le groupe vient, ndt)* et pas tant en Finlande non plus. Et on avait mis de côté en nous notre rêve depuis loooongtemps. Pour ça je blâme la structure autant que moi-même. Il n'y avait pas le besoin de demander à un autre gars de jouer dans un groupe : ils avaient évidemment beaucoup de chances de le faire. Donc je le vois comme une prise de position féministe. Et ça a été merveilleux de voir que lorsque l'on fait un concert, il y a davantage de filles dans le public. J'espère qu'on peut leur donner le sentiment qu'elles peuvent elles aussi le faire : Jyväskylä a vraiment besoin de plus de groupes avec des femmes dedans.

K: On a discuté de ça au moment où on était à la recherche d'une personne pour remplacer Lissu. Pour moi ça aurait été totalement ok de demander à un gars de jouer avec nous mais c'était vraiment important pour Hanna que la nouvelle personne soit aussi une fille, puis Riikka a trouvé Sanna et ça a été l'amour dès le premier regard haha ou dès la première répète, et on était toutes vraiment contentes.
Je comprends que tous les groupes de femmes puissent être perçus comme un acte féministe et ils peuvent l'être. Mais selon moi je pense que, par exemple, si un mec sympa avait voulu jouer avec nous et qu'on l'avait jeté simplement parce qu'il s'avérait que c'était un mec, selon mes idées ça aurait été une mauvaise chose et plutôt insolent vis-à-vis de cet individu. Je me sens pas à l'aise avec l'idée que le sexe soit une caractéristique qui différencie quand il s'agit de choisir des gens pour différentes tâches ou différents rôles.



Je pense que c'est toujours tellement important d'aborder tout le monde en tant qu'êtres humains individuels, et de mettre plus de poids sur qui ils sont plutôt que ce qu'ils sont.
R: Je pensais pas qu'avoir que des membres féminins dans le groupe était si critique, mais pour autant je perçois les groupes composés que de femmes comme une action féministe. Kaa exprime quelque chose d'important avec ce qu'elle vient de dire sur le fait de traiter les gens comme des individus, mais je pense qu'aussi longtemps qu'il y a si peu de filles et de femmes qui jouent dans des groupes, le genre est pas quelque chose que l'on peut ignorer. Mais ça fait du bien de voir que la situation est peut-être en train de changer, et espérons que dans le futur la conversation générale sur le genre dans la musique sera complètement futile.

Vous vivez dans une ville de Finlande qui s'appelle Jyväskylä, comment est la scène punk là-bas ? Est-ce que vous voulez parler un peu des groupes locaux, des lieux, de zines ou d'autres choses intéressantes ? Qu'est-ce que vous aimez ou aimez pas concernant cette scène locale ?
R: En fait on ne vit pas toutes à Jyväskylä en ce moment, Sanna vit à Tampere et je vis à Kouvola, qui se situe à 200 kilomètres de Jyväskylä.
H: Je pense que la scène à Jyväskylä est devenue un peu plus chaleureuse et accueillante comparé à ce que c'était il y a dix ou quinze ans. Ou alors j'ai simplement vieilli. C'est toujours plutôt introverti : peu importe le nombre d'événements auxquels tu vas avec ces même personnes – on se dit toujours pas bonjour dans la rue. Mais d'un autre côté, quand t'en fait partie, il y a tellement d'amour et de bienveillance que ça en est impressionnant. C'est Jyväskylä. Il y a aussi un collectif qui s'appelle JKL DIY ik Jyväskylä qui a organisé beaucoup de concerts, mais n'est pas très actif en ce moment.
K: J'adore notre « Jyväskylän meininki » (qui est aussi le nom d'un documentaire qui a été réalisé il y a deux ans : ça capture vraiment tout ce à quoi ressemble la scène punk de Jyväskylä). Les gens sont très acceptants et tout le monde peut être exactement ce qu'il est. On a beaucoup de groupes et il y a beaucoup de bons concerts.

Est-ce que vous aimez jouer en concert ? Qu'est-ce que ça vous apporte, à un niveau personnel ? Quand vous faites un concert, est-ce que vous voulez que les gens le perçoivent comme quelque chose de politique sous certains aspects ? Lorsque ça concerne la manière dont vous ressentez personnellement les choses au moment de votre set, peut-être que c'est le genre de situations où le personnel et le politique peuvent être entremêlés ?

H: Je pense que faire des concerts a jamais été quelque chose d'important pour nous quand on a commencé. Mais après les premiers concerts chaotiques j'ai commencé à aimer ça : c'était la seule manière de faire écouter aux gens notre musique vu qu'on avait aucun enregistrement. Évidemment ça faisait du bien de voir que les gens voulaient nous écouter et qu'ils en retiraient quelque chose. Au début on a eu certaines critiques concernant notre performance sur scène (qui n'existe pas car on reste simplement debout), mais maintenant je pense que c'est un peu notre truc. Et personnellement, ça m'a apporté beaucoup de force : malheureusement (comme beaucoup de jeunes filles et de femmes) j'ai facilement pu être jugée selon mon apparence plutôt que selon ce que je fais. Mais quand on joue en concert, tout est lié à ce que je fais et à qui je suis, et non pas à quoi je ressemble quand je le fais. C'est cool. On blague des fois sur notre but de faire pleurer au moins une personne dans le public. Donc peut-être que les sentiments sont plus importants pour nous à transmettre que n'importe quelle revendication politique.

S: Notre premier concert a été environ six mois après que je rejoigne le groupe et apprenne à jouer de la guitare. A l'époque j'avais trouvé que c'était arrivé un peu trop tôt. Dans ma tête je voyais le fait de faire un concert comme une chose distante et absurde. Donc j'ai jamais eu le temps de me préparer à ça, mais j'ai gagné en confiance avec le soutien des autres membres du groupe et les commentaires encourageants de la part des personnes qui aimaient notre musique. J'ai réalisé que j'allais pas mourir sur scène, et c'est en fait devenu quelque chose de très fun. Pour autant ça serait cool d'apprendre à gérer le sentiment d'excitation sur scène parce que des fois ça devient trop gros.

R: Je jouais du piano quand j'étais enfant et adolescente et je détestais vraiment jouer en public. Quand j'ai commencé à jouer dans le groupe, j'avais d'abord peur que ce soit comme ça. Cependant, j'ai assez rapidement réalisé que c'est complètement différent, quand t'es derrière la batterie et pas toute seule mais avec tes meilleures amies. Plus tard, j'ai appris à aimer jouer en face du public, même si c'est encore très effrayant des fois.

K: J'avais pas vraiment envie du tout de faire des concerts au début et d'autres ont dû un peu me forcer pour ça. Pour moi la meilleure partie de tout ça reste le fait de jouer en soi-même et l'aspect créatif, mais les soirées de concerts peuvent être très marrantes aussi. J'aime pas tant jouer en public en soi-même, je suis plus une observatrice en tant que personne, mais c'est évidemment agréable de voir que des personnes retirent effectivement quelque chose de notre musique et c'est agréable de les voir en personne.

S: On fait pas de discours ou tente d'être politique quand on fait un concert. Pour autant je pense pas que ça puisse être séparé de ça, car à quels concerts on va jouer ou avec qui est politique en soi-même. Je veux dire qu'on trouve ça important de jouer à des concerts qui soutiennent des choses comme le féminisme, le véganisme et l'anti-militarisme, et au contraire ou ne jouerait certainement pas pour soutenir quoi que ce soit concernant le racisme etc.





BLACKOUTS

Quelles sont vos influences musicales pour le groupe ? D'habitude je pose pas cette question quand j'interview un groupe, mais pour certaines raisons dans votre cas je suis curieux de savoir ça.

H: On a jamais vraiment parlé d'aucune influence.

R: Quand on a commencé à jouer, on jouait seulement des reprises de punk pendant les premiers mois (par exemple les Ramones, Dead Moon et des groupes finlandais comme Kollaa Kestää) parce qu'on avait aucune chanson à nous. Je pense que d'avoir joué les reprises a peut-être laissé des influences sur notre musique ? Mais on a jamais intentionnellement pris quelque influence que ce soit.

S: Peut-être que l'on a une fixation commune sur les trucs synth/disco/post-punk des années 80 ? Et, personnellement, j'aime le son de guitare rock instrumental classique que j'essaye de planter ici et là.

K: J'ai pas eu de groupes spéciaux en influence, mais j'ai toujours aimé les choses sombres et avec de l'écho en musique, ce qui a guidé ce que je faisais moi-même depuis le début du groupe. Et j'ai toujours adoré la musique schlager finlandaise sombre et mélancolique.

R: Et je pense que c'est commun a nous toutes, on veut garder ça sombre.

Vous lisez beaucoup ? Est-ce que la littérature peut être une influence sur le groupe et ses paroles ? Quels sont certains de vos livres préférés ?

H: Je lis plutôt beaucoup, mais ça ne veut rien dire parce que j'oublie tout ce que je lis et Kaa écrit les paroles. J'arrive pas à nommer des livres préférés mais j'adore les classiques et tout ce qu'Agatha Christie a pu écrire.

S: Je suis un vrai embarras quand il s'agit de lecture de livres. J'arrive même pas à me rappeler de la dernière fois où j'ai lu un livre en entier.

K: Avant je lisais davantage juste pour le plaisir, mais ces temps-ci j'ai pas vraiment le temps de lire autre chose que des trucs pour l'école. En ce moment je lis un livre sur les enfants et comment les aider lors de crises. J'adore Agatha aussi.

R: J'aime vraiment lire, mais je lis beaucoup moins que ce que j'aimerais, je pense que c'est un problème assez commun de nos jours.

Qu'est-ce que vous faites en dehors du groupe ? Est-ce que vous êtes impliquées dans la scène punk autrement que par le fait de jouer dans un groupe ? Est-ce que vous avez un boulot ? Est-ce que vous le détestez ? Est-ce que vous avez d'autres passions dans votre vie en dehors de la musique ?

H: Je ne fais que travailler (en tant que professeure d'éducation spécialisée en lycée), jouer dans ces groupes et manger beaucoup. Je pourrais même dire que j'adore mon boulot même si c'est dur : en faisant ça je peux vraiment faire un changement dans la vie de quelqu'un. D'un autre côté je peux aussi foirer. Mais j'essaye de ne pas le faire.

R: Je travaille moi aussi comme professeure d'éducation spécialisée, et je pourrais également dire qu'il y a des jours où j'adore mon travail. Et il y a ces jours et je l'aime certainement pas.

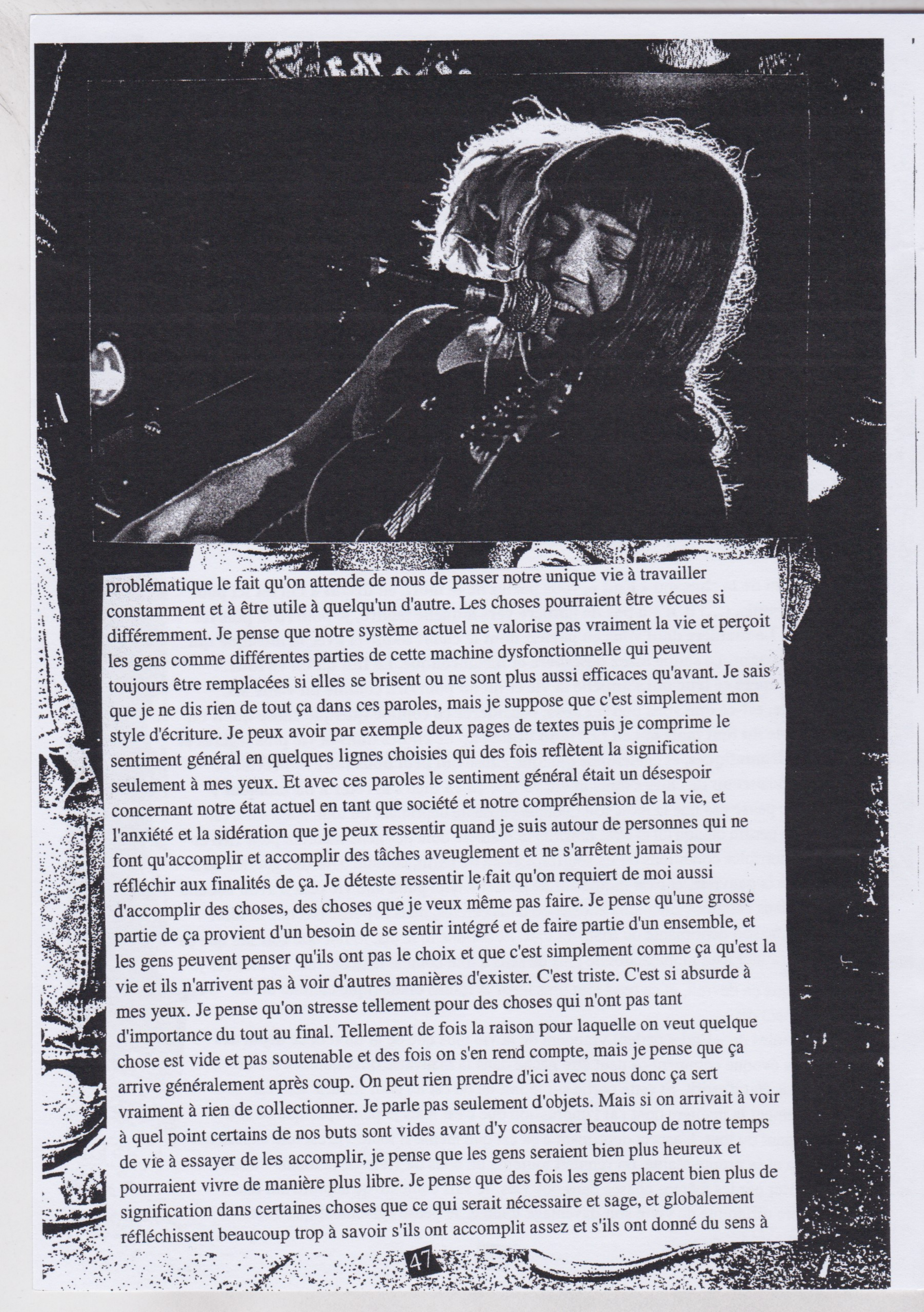
S: Je travaille dans une cafétéria en tant que coach pour des sans-emplois et je les guide dans ce genre de boulot. C'est plutôt gratifiant. Il y a une petite nerd d'artisanat en moi. Si j'ai une idée cool que je veux accomplir je peux finir par être prise dedans pendant cinq heures. Les chiens et la bonne nourriture me rendent également heureuse.

K: J'étudie en ce moment et j'aime vraiment bien ça. J'espère qu'un jour j'aurai mon diplôme et deviendrai psychologue. Pendant mon temps libre je passe beaucoup de temps dans ce chalet que ma famille possède mais n'utilise pas vraiment. C'est pas dans les meilleures conditions qui soient car c'est vieux et personne y a habité depuis plusieurs années donc j'ai essayé de le remettre un peu en état avec mon copain. L'été dernier on a construit une serre et on a aussi un potager donc l'été je passe beaucoup de temps à m'occuper de mes plantes. J'adore cuisiner et manger de la bonne nourriture et passer du temps chez moi. Je vais voir des concerts assez souvent mais pas autant qu'avant. On a aussi une petite mais plutôt belle collection de vieux jeux NES *(des jeux videos nintendo je sais pas trop quoi, ndt)* et une de mes activités préférées est de chiller et jouer à ça avec des amis. Je suis pas vraiment une activiste dans la scène punk mais bien sûr j'aide de temps en temps quand il y a besoin. Quasiment tous mes amis viennent de cette scène donc c'est très important pour moi et c'est une grosse partie de ma vie.

Je voulais choisir au hasard une de vos chansons et vous parleriez de ses paroles et de quoi ça parle, c'est cool ? Pour que ce soit vraiment fait au hasard et de manière

impartiale, je vais simplement demander à ma coloc, qui est dans la pièce à côté en ce moment, de choisir un nombre entre 1 et 8 sans lui expliquer pourquoi (car vous avez 8 chansons sorties pour l'instant, si on compte pas ces deux chansons qui étaient sur votre démo mais dont vous m'avez dit ne pas être vraiment satisfaites et donc vous avez choisi de pas les mettre sur votre bandcamp). Donc attendez, je reviens.
Ok, j'ai dû gueuler plusieurs fois à travers l'appart pour qu'elle arrive à comprendre cette question bizarre, et au final elle a dit 6. Ce qui veut dire, si l'on considère vos chansons de manière chronologique et selon leur ordre d'apparition sur les disques, la chanson « Cage ». Donc, est-ce que vous pouvez me parler un peu de cette chanson et ses paroles ?
K: On a écrit « Cage » assez tôt quand on a commencé. Hanna a fait la ligne de basse puis on l'a construite à partir de ça.
H: J'ai fait aucune bonne ligne de basse depuis, donc je pense que c'est la seule chose que j'avais à donner à ce groupe.
K: Les paroles de « Cage » parlent de la manière dont on traite les animaux et des horreurs qui ont été cachées du regard des gens dans ces grosses structures de production. Les paroles sont très simplettes mais c'est un peu mon style. Un peu d'humour m'aide à gérer des choses difficiles. Les droits des animaux est quelque chose qui m'importe beaucoup. C'est le cas pour nous toutes.

Au début de la chanson « End », vous parlez de la mort, en disant « On est ici pour mourir seuls, (...) il n'y a pas de lumière vers laquelle tendre, je pourrirai puis toi aussi ». La manière dont vous en parlez, dont le chant sonne et avec la musique qui l'accompagne, ça sonne assez désespéré et mélancolique. Le fait qu'on va tous mourir après ce truc qui s'appelle la vie et qu'on pourrira comme un vieux sac poubelle, est-ce que vous pouvez aussi considérer ça comme quelque chose qui n'est pas triste du tout mais qui en fait rend beaucoup de choses dans la vie plus légères et moins dramatiques, et également quelque chose qui peut nous faire apprécier et chérir beaucoup de choses dans la vie vu que ça va bien s'arrêter à un moment ?
K: Je ne pense pas que la mort soit quelque chose de déprimant du tout. Bien sûr c'est triste de perdre quelqu'un et c'est horrible la manière dont des gens meurent pour rien et dans d'horribles conditions où ils souffrent avant de partir, comme dans des guerres ou à cause de la pauvreté, et c'est inquiétant de penser à quel point une vie peut n'avoir aucune valeur dans certaines situations et dans certains cercles, mais je pense pas que la mort elle-même soit déprimante ou triste du tout. Et comme tu le dis, le fait que l'on sait que ça va se terminer à un moment donne plus de sens à tout comme il se devrait, en tout cas je pense que ça devrait, et ça rend tout plus léger et moins dramatique comme tu l'as également dit.
Les paroles de « End » parlent vraiment de la vie plus que de la mort et ce début des paroles évoque comment ça peut être gâché dans la mauvaise direction et avec un mauvais état d'esprit. Et cette partie sur le fait qu'on est ici pour mourir seul est simplement la manière dont j'ai l'impression que c'est mais je pense pas que ce soit déprimant du tout. L'aspect déprimant à ça est que même si toute vie est une expérience unique et sa propre réalité, on requiert toujours de nous de vivre de la même manière et de passer par les mêmes phases dans nos vies. Je suis contente qu'aujourd'hui une manière différente de vivre soit davantage tolérée. Je pense également que c'est



problématique le fait qu'on attende de nous de passer notre unique vie à travailler constamment et à être utile à quelqu'un d'autre. Les choses pourraient être vécues si différemment. Je pense que notre système actuel ne valorise pas vraiment la vie et perçoit les gens comme différentes parties de cette machine dysfonctionnelle qui peuvent toujours être remplacées si elles se brisent ou ne sont plus aussi efficaces qu'avant. Je sais que je ne dis rien de tout ça dans ces paroles, mais je suppose que c'est simplement mon style d'écriture. Je peux avoir par exemple deux pages de textes puis je comprime le sentiment général en quelques lignes choisies qui des fois reflètent la signification seulement à mes yeux. Et avec ces paroles le sentiment général était un désespoir concernant notre état actuel en tant que société et notre compréhension de la vie, et l'anxiété et la sidération que je peux ressentir quand je suis autour de personnes qui ne font qu'accomplir et accomplir des tâches aveuglement et ne s'arrêtent jamais pour réfléchir aux finalités de ça. Je déteste ressentir le fait qu'on requiert de moi aussi d'accomplir des choses, des choses que je veux même pas faire. Je pense qu'une grosse partie de ça provient d'un besoin de se sentir intégré et de faire partie d'un ensemble, et les gens peuvent penser qu'ils ont pas le choix et que c'est simplement comme ça qu'est la vie et ils n'arrivent pas à voir d'autres manières d'exister. C'est triste. C'est si absurde à mes yeux. Je pense qu'on stresse tellement pour des choses qui n'ont pas tant d'importance du tout au final. Tellement de fois la raison pour laquelle on veut quelque chose est vide et pas soutenable et des fois on s'en rend compte, mais je pense que ça arrive généralement après coup. On peut rien prendre d'ici avec nous donc ça sert vraiment à rien de collectionner. Je parle pas seulement d'objets. Mais si on arrivait à voir à quel point certains de nos buts sont vides avant d'y consacrer beaucoup de notre temps de vie à essayer de les accomplir, je pense que les gens seraient bien plus heureux et pourraient vivre de manière plus libre. Je pense que des fois les gens placent bien plus de signification dans certaines choses que ce qui serait nécessaire et sage, et globalement réfléchissent beaucoup trop à savoir s'ils ont accomplit assez et s'ils ont donné du sens à

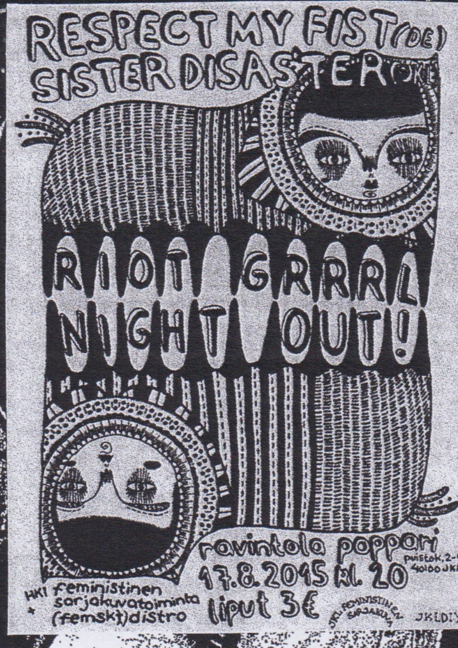
leur vie en ayant été assez dans la réussite. Moi personnellement je trouve tout le sens de ma vie dans le fait qu'il n'y en a aucun. J'ai remarqué que pour certaines personnes ça sonne extrême et déprimant, mais pour moi c'est une idée extrêmement réconfortante. Ça me fait me sentir libre. Je pense que le simple fait que l'on existe est assez hallucinant et difficile à comprendre et je pense que l'on devrait valoriser ça davantage et essayer de vivre dans le moment et apprécier toute la beauté qui s'y trouve et remarquer ce qui nous entoure, être conscient et essayer de trouver un lien avec tout ce qui existe. On devrait réfléchir davantage à ce qui nous rend vraiment heureux et ce dont on a vraiment besoin et comment on pourrait l'obtenir sans se faire du mal ensemble ou faire du mal à d'autres animaux ou la nature. J'aimerais que les gens gardent leur esprit ouvert et ne soient pas si apeurés de ce qui est nouveau et bizarre et surtout des uns et des autres. Ok, maintenant je vais arrêter parce que j'ai l'impression que je pourrais continuer sur le sujet à l'infini, c'est la plus longue réponse qui soit et je suis pas sûre de dire des choses qui ont encore du sens haha.

J'ai trouvé ça intéressant de remarquer que les mots que vous utilisez dans vos paroles pour exprimer directement un sentiment (quand les mots en eux-mêmes font référence à un sentiment en particulier et non quand vous construisez une atmosphère émotionnelle ou créez une image en utilisant des mots, si vous voyez ce que je veux dire), sont généralement des mots de rage, de colère et de haine, mais l'unique fois où vous exprimez directement la tristesse en utilisant le mot en propre et non pas en construisant par les paroles une atmosphère ou d'autres moyens d'évocation, vous chuchotez ces quelques mots (« Ça me rend si triste », dans la chanson « Greed »), et c'est le seul moment où vous utilisez le chuchotement sur tous vos disques. Est-ce que c'était intentionnel ? Est-ce parce qu'exprimer d'une manière franche et directe le fait que l'on soit triste implique de montrer davantage de vulnérabilité et de mise à nu que lorsqu'il est question de rage et de colère, et que ça peut être socialement plus difficile ? Est-ce que vous trouvez ça difficile ? Est-ce que ça pourrait être pourquoi ces quelques mots se retrouvent chuchotés ?

K: J'avais même pas réalisé que c'était la seule fois où je chuchote ou que j'exprime directement de la tristesse. Donc non ce n'était pas intentionnel. Bien sûr c'est intentionnel que le chant s'évanouit vers la fin du refrain et je pense que c'est parce que je voulais que ça sonne paresseux. Ça marchait pas mal au début mais quand j'ai commencé à crier plus fort cet effet a un peu disparu. Les paroles sont globalement un peu bordéliques de toute manière. Je crois que c'est peut-être les premières paroles que j'ai écrites. Dans le couplet je chante selon ma propre perspective mais dans ce refrain c'est pas le cas. C'est une sorte de réponse à moi-même. Je crois que l'idée à l'origine était qu'une personne était en colère parce qu'elle ne voulait pas penser à certains problèmes car ça la rend triste mais ensuite elle arrive même pas à continuer à contenir cette émotion et perd intérêt parce que ça requiert trop d'efforts.

Je pense pas trouver ça dur d'exprimer de la tristesse d'une manière directe comme cela, ou du moins plus maintenant, c'était plus dur avant pour certaines raisons, mais dans ces moments je montrais aucun sentiment négatif en fait. Mais je peux imaginer que de parler de ce genre d'émotions peut être vraiment difficile pour certaines personnes et je pense que c'est parce que les gens ont peur de montrer leur vulnérabilité. Certaines personnes peuvent peut-être voir ça comme une faiblesse, et ont peut-être peur que les gens utilisent ça contre eux ou se moquent d'eux. Mais j'ai bien l'impression que l'atmosphère générale est doucement en train de changer en mieux et les gens ont plus le courage de montrer leurs émotions sans que les gens disent : quelle mauviette.





En lisant les paroles de votre chanson « Blackouts », ça me fait penser que ça parle de problèmes de santé mentale et plus spécifiquement d'hôpitaux psychiatriques, j'ai raison ? Si oui, alors est-ce que c'est basé, totalement ou en partie, sur des expériences personnelles ? Qu'est-ce que vous vouliez exprimer par ces textes ?
K: Tu as raison, ça parle d'hôpitaux psychiatriques. C'est pas basé sur des expériences personnelles et c'est plus comme une petite histoire. Ou peut-être que ça l'est un peu. Ces sentiments sont en partie les miens mais cette histoire ne l'est pas. J'ai été dépressive à certains moments de ma vie, mais jamais au point où j'aurais eu besoin de ce genre de traitement. Et jamais au point où j'aurais été incapable de le cacher aux gens autour de moi. C'était plus comme une souffrance silencieuse dont j'ai jamais parlé à personne. Ces moments étaient une période vraiment solitaire dans ma vie même si j'avais beaucoup de monde autour de moi. Aujourd'hui bien sûr je ferais face à tout ça différemment, j'en parlerais ouvertement et je demanderais de l'aide. Cette chanson d'une certaine manière me faisait penser à la solitude et m'a rappelé certaines de ces émotions. Ça m'a mis à l'esprit l'image d'une personne qui est extrêmement seule et qui regarde dehors à travers des barreaux.

Dans votre chanson « End » (« Ces connards vivent la même journée encore et encore comme s'ils étaient déjà morts ») et surtout « Gallows » (« Rien ne provoque de résistance chez ces clowns, ils prennent juste les choses telles qu'elles viennent, (…) ces gros connards autour de moi ont l'air d'apprécier la douleur, ils veulent tous obéir et être contraints, céder leur volonté, se mettre à genoux et avoir des chaînes, (…) je vois des marionnettes endoctrinées qui sont résignées »), vous exprimez une certaine haine et un certain mépris vis-à-vis des « gens normaux » qui ne font que

vivre les vies qu'ils sont censés vivre dans ce monde politique sans le refuser ou y résister, et qui restent soumis à des pouvoirs dominants. Je peux aussi ressentir ça des fois bien sûr, mais en réalité à quel point pensez-vous (donc ouais je fais une distinction entre ressentir et penser) que l'on est peut-être tous au moins partiellement conditionnés et soumis à différentes influences (sociales, politiques, psychologiques, culturelles, familiales, ainsi que toutes les personnes que l'on rencontre et avec qui on peut parler, les choses que l'on voit et dont on est témoin) de tellement de manières différentes depuis notre naissance et tout au long de notre vie, des influences auxquelles on choisit pas d'être soumis, et que nous sommes tous (vous, moi, les punks et les pas punks et tous les autres) à la fois les bénéficiaires et les victimes (j'utilise ce terme sans aucun jugement moral) de toutes ces différentes influences en fonction de tous les détails de nos vies personnelles et uniques, même quand on réagit en épousant des attitudes de rébellion et de révolte ? Et à quel point pensez-vous que cette question est bien trop longue et contient beaucoup trop de parenthèses haha... ?

K: J'ai pas vraiment l'impression que j'exprime de la haine, et je pense que parce que je crie ces paroles ça sonne plus énervé que je le suis. Je comprends que ça puisse sonner comme ça mais je suis plutôt déçue et frustrée parce que j'ai l'impression que des gens sont trop paresseux pour réfléchir. Cependant, bien que « Gallows » par exemple aborde un sujet sérieux, en tout cas je pense que c'est un sujet sérieux, ces paroles sont aussi un peu une blague. Notre musique est assez sombre en soi-même pour que j'ai l'impression que ça laisse un peu de place pour faire un peu l'idiote et j'ai écrit ces paroles qui sont très bébêtes et presque clichés. Je sais que ça peut donner cette impression à personne d'autre qu'à nous. Mais un bon cliché peut bien fonctionner si tu vises bien haha. Maintenant je dois réfléchir un moment à quelle partie de la question répondre après. C'est une sacrée question que t'as là. Plutôt longue en effet haha.

Ok. Parce que c'est vraiment impossible de vivre sans être influencé par les environnements au sein desquels on vit je pense effectivement que l'on est tous soumis à certaines choses sans même le réaliser. Les influences culturelles et certaines normes qui sont caractéristiques de n'importe quel moment actuel où les gens vivent guident leur vie et leurs pensées, leurs croyances et actions, très lourdement. C'est toujours intéressant d'essayer d'imaginer à quel point une personne pourrait être différente si elle avait vécu à un différent moment, dans un environnement différent ou avec des gens différents. Je dirais qu'elle serait très différente. On évolue et grandit dans une interaction si forte avec nos environnements que ça devient une partie de qui l'on est. Je pense pas que les gens pensent qu'ils choisissent d'être soumis mais je pense que dans un sens ils le font un peu car au moins certaines de ces choses peuvent être vues et comprises si l'on a la volonté de prendre le temps et de faire l'effort de penser à ça depuis le début et objectivement. Évidemment il se peut que certaines personnes comprennent et voient plutôt bien l'absurdité de certaines règles, habitudes ou traditions par exemple, mais n'aient pas pour autant de besoin intense de les changer et se soumettent simplement à l'état actuel des choses. Et je pense que des fois ces personnes peuvent être bien plus heureuses que celles qui se sentent obligées ou ont le désir de changer les choses qu'elles ne peuvent accepter ou qu'elles considèrent comme datées. Des fois ça peut être vraiment éreintant de constamment faire des choix différents que ceux qui sont exigés de toi ou d'aller contre la norme et contre ce que la majorité fait. C'est une grosse partie de la raison pour laquelle les changements se font toujours aussi lentement. Parfois quand les choses paraissent si

étouffantes et absurdes, je souhaiterais (enfin pas vraiment) pouvoir être une de ces personnes heureuses qui ne comprennent pas ou s'en foutent mais, si je réalise à quel point certaines choses sont fucked up, je peux pas continuer à m'empêcher de le voir. Et c'est frustrant si quelqu'un d'autre le voit pas, ou le voit mais s'en fiche pas mal. Et c'est de là que viennent ce genre de paroles. Pas de la haine mais de la déception par rapport au fait que des gens ne questionnent pas davantage nos procédures actuelles et les significations et raisons derrière elles.

Vous avez mis une nouvelle chanson disponible sur internet, « Dancing Alone », et Riikka m'a dit que ça venait de votre prochain album, votre premier. Cette nouvelle chanson sonne un peu différente je trouve comparée aux précédentes, plus post-punk et moins « deathrock/dark punk » ou quelque chose comme ça, est-ce que c'est une nouvelle direction que vous vouliez prendre ? Est-ce que vous voulez parler un peu de ce prochain album ? On devrait s'attendre à quoi ?

H: ATTENTION, CA VA ETRE GENIAL.

K: Je pense que notre nouvel album va sonner un peu différemment des précédents disques mais ça sonne toujours comme nous. Il est peut-être un peu plus léger à certains endroits mais il y a toujours aussi l'aspect sombre. On avait pas prévu de prendre une nouvelle direction mais évidemment notre musique vit et change en même temps qu'on change. Ce disque a pris pas mal de temps à finir, certaines des chansons dessus existaient déjà quand on a sorti notre ep *(en 2016, ndt)*.

S: Il y a plusieurs nouvelles chansons dont on est particulièrement fières et dont on a hâte de voir les réactions dans le public.

R: Tout comme on avait prévu aucune direction quand on a commencé le groupe, on avait pas prévu non plus d'amener notre musique dans une direction particulière. Ça vient juste naturellement et sans planification.



Les paroles de cette chanson « Dance alone » font référence à l'idée de danser seule la nuit (même si ça parle pas littéralement de ça). Êtes-vous des personnes solitaires ? Est-ce que la solitude est quelque chose que vous appréciez, quelque chose dont vous avez besoin ? Êtes vous plutôt des personnes de la nuit ou du matin ? Est-ce que vous aimez danser ?

H: J'adore danser, surtout sur le siège arrière de la voiture quand on conduit vers une autre ville pour faire un concert. Et j'aime ressentir la musique : je danse seule chez moi presque tous les jours avec des pas absolument géniaux. Je suis complètement une personne du matin : je veux aller au lit tôt et me réveiller tôt. Je suis l'opposé de Kaa. Très souvent Kaa va se coucher au même moment où je suis déjà en train de manger mon petit-déjeuner.

Kaa : Je danse pas si souvent, mais je danse à de rares occasions quand je le sens. Et je danse chez moi. J'ai aussi de très bons pas à mon avis. Je suis complètement une personne de la nuit mais je peux aussi beaucoup aimer de bons matins et de bons petit-déjeuners.

S: Je suis plutôt une personne de la nuit. La solitude et le silence sont des choses dont j'ai besoin de temps en temps. Mon copain peut pas s'empêcher de se demander comment je peux passer du temps à la maison sans aucun bruit de fond (télé, musique, etc.). Il pense que c'est bizarre. Mais ça veut pas dire que je suis comme ça tous les jours à la maison ! Je danse quand j'en ai l'envie.

R: J'ai pas tant un besoin de solitude, d'habitude je préfère la compagnie des autres. J'adore danser quand c'est le bon moment.

H: Et c'est très souvent le bon moment quand on est ensemble. Et je pense qu'on est toutes de magnifiques danseuses.

K: Je suis totalement d'accord.

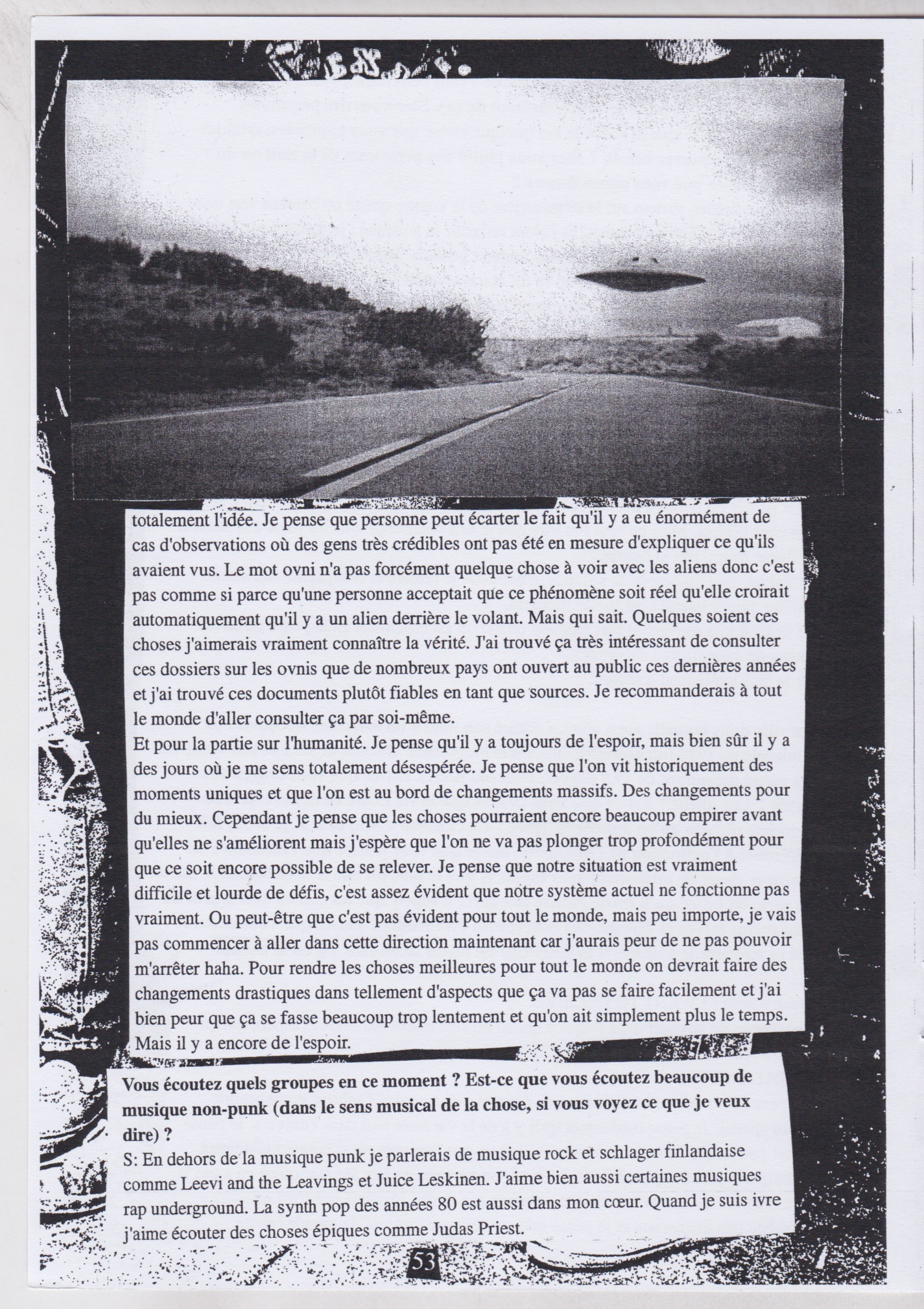
La ville dans laquelle vous vivez a donné son nom à un astéroïde découvert en Finlande en 1938 (un astéroïde qui a une magnitude absolue de 13,1 et une longitude du nœud ascendant de 19,9 degrés, c'est fou non?). Est-ce que vous croyez aux ovnis ? Aux aliens ? Est-ce que vous pensez que la vie existe en dehors de cette fameuse planète qu'on appelle la Terre ? La chanson « Mayhem », je crois, fait référence à l'extinction de l'humanité, est-ce que vous pensez que l'humanité est quelque chose de totalement sans espoir et que le plus tôt elle se sera éteinte le mieux ce sera, ou est-ce qu'il existe encore une sorte d'espoir que les choses deviennent un peu moins tarées et désespérées concernant l'humanité ? Est-ce que vous savez ce qu'est la magnitude absolue et la longitude du nœud ascendant ? J'en ai aucune idée...

H: Quatre mots : I WANT TO BELIEVE.

S: On a prévu de voyager dans l'espace quand on sera toutes retraitées. J'espère que ça deviendra réalité !

H: TOTALEMENT !

K: J'espère qu'on va vendre tellement de disques qu'on pourra s'acheter notre propre vaisseau spatial. Je pense totalement qu'il y a de la vie autre part dans l'univers. Je pense que c'est peu risqué de faire cette supposition vu que l'univers est si inimaginablement gigantesque et plein de possibilités. Bien sûr on peut pas en être sûr tant qu'on en a pas la preuve. Tu posais aussi la question par rapport aux ovnis. Je pense que c'est un phénomène très intéressant et je pense que c'est bizarre que tant de monde rejette

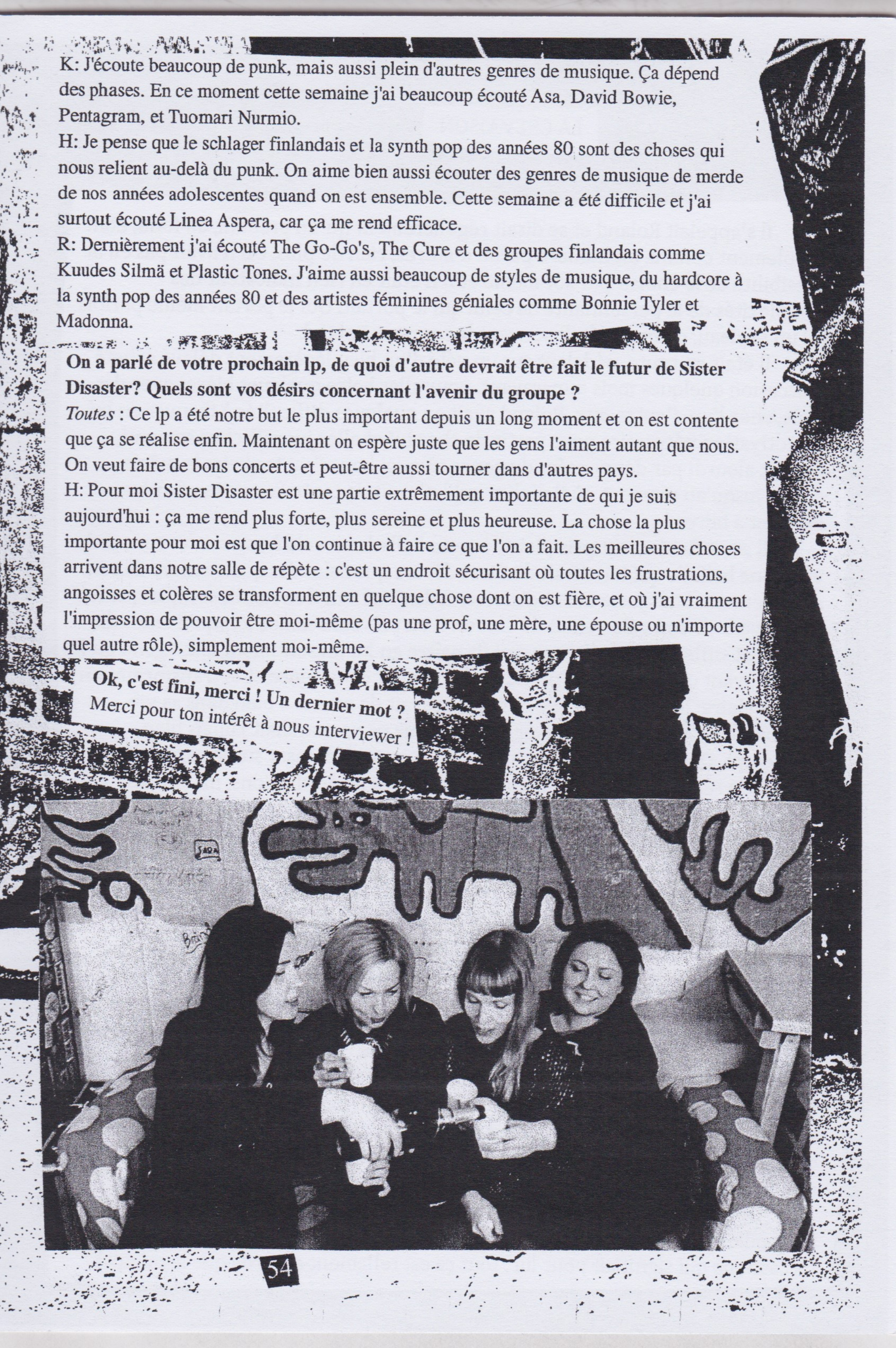


totalement l'idée. Je pense que personne peut écarter le fait qu'il y a eu énormément de cas d'observations où des gens très crédibles ont pas été en mesure d'expliquer ce qu'ils avaient vus. Le mot ovni n'a pas forcément quelque chose à voir avec les aliens donc c'est pas comme si parce qu'une personne acceptait que ce phénomène soit réel qu'elle croirait automatiquement qu'il y a un alien derrière le volant. Mais qui sait. Quelques soient ces choses j'aimerais vraiment connaître la vérité. J'ai trouvé ça très intéressant de consulter ces dossiers sur les ovnis que de nombreux pays ont ouvert au public ces dernières années et j'ai trouvé ces documents plutôt fiables en tant que sources. Je recommanderais à tout le monde d'aller consulter ça par soi-même.

Et pour la partie sur l'humanité. Je pense qu'il y a toujours de l'espoir, mais bien sûr il y a des jours où je me sens totalement désespérée. Je pense que l'on vit historiquement des moments uniques et que l'on est au bord de changements massifs. Des changements pour du mieux. Cependant je pense que les choses pourraient encore beaucoup empirer avant qu'elles ne s'améliorent mais j'espère que l'on ne va pas plonger trop profondément pour que ce soit encore possible de se relever. Je pense que notre situation est vraiment difficile et lourde de défis, c'est assez évident que notre système actuel ne fonctionne pas vraiment. Ou peut-être que c'est pas évident pour tout le monde, mais peu importe, je vais pas commencer à aller dans cette direction maintenant car j'aurais peur de ne pas pouvoir m'arrêter haha. Pour rendre les choses meilleures pour tout le monde on devrait faire des changements drastiques dans tellement d'aspects que ça va pas se faire facilement et j'ai bien peur que ça se fasse beaucoup trop lentement et qu'on ait simplement plus le temps. Mais il y a encore de l'espoir.

Vous écoutez quels groupes en ce moment ? Est-ce que vous écoutez beaucoup de musique non-punk (dans le sens musical de la chose, si vous voyez ce que je veux dire) ?

S: En dehors de la musique punk je parlerais de musique rock et schlager finlandaise comme Leevi and the Leavings et Juice Leskinen. J'aime bien aussi certaines musiques rap underground. La synth pop des années 80 est aussi dans mon cœur. Quand je suis ivre j'aime écouter des choses épiques comme Judas Priest.



K: J'écoute beaucoup de punk, mais aussi plein d'autres genres de musique. Ça dépend des phases. En ce moment cette semaine j'ai beaucoup écouté Asa, David Bowie, Pentagram, et Tuomari Nurmio.

H: Je pense que le schlager finlandais et la synth pop des années 80 sont des choses qui nous relient au-delà du punk. On aime bien aussi écouter des genres de musique de merde de nos années adolescentes quand on est ensemble. Cette semaine a été difficile et j'ai surtout écouté Linea Aspera, car ça me rend efficace.

R: Dernièrement j'ai écouté The Go-Go's, The Cure et des groupes finlandais comme Kuudes Silmä et Plastic Tones. J'aime aussi beaucoup de styles de musique, du hardcore à la synth pop des années 80 et des artistes féminines géniales comme Bonnie Tyler et Madonna.

On a parlé de votre prochain lp, de quoi d'autre devrait être fait le futur de Sister Disaster? Quels sont vos désirs concernant l'avenir du groupe ?

Toutes : Ce lp a été notre but le plus important depuis un long moment et on est contente que ça se réalise enfin. Maintenant on espère juste que les gens l'aiment autant que nous. On veut faire de bons concerts et peut-être aussi tourner dans d'autres pays.

H: Pour moi Sister Disaster est une partie extrêmement importante de qui je suis aujourd'hui : ça me rend plus forte, plus sereine et plus heureuse. La chose la plus importante pour moi est que l'on continue à faire ce que l'on a fait. Les meilleures choses arrivent dans notre salle de répète : c'est un endroit sécurisant où toutes les frustrations, angoisses et colères se transforment en quelque chose dont on est fière, et où j'ai vraiment l'impression de pouvoir être moi-même (pas une prof, une mère, une épouse ou n'importe quel autre rôle), simplement moi-même.

Ok, c'est fini, merci ! Un dernier mot ?

Merci pour ton intérêt à nous interviewer !

LA CREVAISON

Il s'appelait Roland et se disait régulièrement qu'un prénom, au fond, était simplement comme un numéro parmi d'autres, rien de plus. On n'avait pas eu la possibilité de le choisir par soi-même et il n'était en rien indicateur des complexités de la personnalité de celui qui le portait. Qui le portait même parfois tel un fardeau, comme c'était souvent le cas pour Roland.

Il était en route, pédalant sur un vélo d'un bleu légèrement délavé acheté d'occasion quelques mois auparavant, pour aller boire quelques bières avec des amis, chez l'un d'entre-eux. Roland avait eu quelques difficultés à trouver en lui la motivation nécessaire pour partir de chez lui et aller jusqu'à chez son ami, l'esprit alourdi par des pensées du genre : à quoi bon, c'est toujours la même chose. Jusqu'au moment où il réalisa qu'il n'avait de toute façon rien de plus excitant à faire.

Il avait finalement pris plaisir à cette ballade en vélo à travers les rues de la ville, une ballade qui lui offrait d'autres décors que celui des quatre murs de son appartement. Mais juste avant d'arriver à destination, il se rendit compte que le pneu avant de son vélo venait de crever. Il en pris conscience lorsqu'il entendit ce discret sifflement révélateur, qui fit naître en lui un sentiment anxiogène qu'il bloqua avant qu'il puisse en prendre pleinement conscience et le transformer en pensée claire: le sentiment que ce qu'il essayait de mener à bien dans sa vie échouait toujours avant d'arriver à terme. Que ça ne marchait jamais bien longtemps. Que ses espoirs finissaient toujours par s'écraser sur le carrelage froid de la réalité. Un perpétuel cycle d'échecs et de désillusions, malgré les efforts et les luttes. Comme si l'air tiède qu'il entendait en ce moment-même s'échapper du pneu avant de son vélo dans un sifflement léger mais perçant reflétait la fuite soudaine de sa propre énergie et de ses propres espoirs découragés face à l'existence qu'il devait mener. Cette existence que l'on devait tous mener, d'une manière ou d'une autre.

Alors que cette pensée avortée assez tôt pour rester à l'état d'émotion laissait simplement une vague sensation amère et légèrement angoissante naviguer en lui, Roland descendit de son vélo pour continuer à pied à parcourir la petite centaine de mètres qui le séparait de l'appartement de son ami.

Cinq minutes plus tard, ils étaient là tous les quatre ensemble à boire des bières fraîches sur la terrasse de l'appartement, baignés par la lumière de cette fin de journée du mois de juin. Il aimait la manière particulière dont l'éclat du soleil, caractéristique de ce moment du jour, venait peindre en couleurs d'or tout ce qu'il effleurait, avant de laisser progressivement l'obscurité de la nuit le remplacer.

Ils discutaient tranquillement de choses et d'autres tout en riant à intervalles réguliers, ni trop ni pas assez, Roland employant souvent cet humour sarcastique qui signifiait pour lui : tout ça est tellement absurde que le mieux à

faire est d'en rire. Il sentait aussi, au fond de lui, que ce genre d'humour pouvait être un mécanisme de défense lui permettant partiellement de se distancer d'une réalité un peu trop douloureuse et sombre, même s'il essayait le plus possible de ne pas y penser lorsqu'il l'employait.

Il se sentait plutôt bien, là, se contentant de passer un moment simple et détendu avec des amis, des personnes chez qui il pouvait régulièrement percevoir des choses pour lesquelles il éprouvait du désir et de l'attirance. Une brise d'insouciance et d'apaisement soufflait doucement en lui de douces mélodies. Et il se laissait bercer par elles.

Puis, au bout d'un certain temps, alors que commençait à se ternir la lumière du soleil qui se reflétait sur les visages, les mains, les bouteilles de bières, les cigarettes presque terminées et la table en bois vernis de la terrasse de l'appartement, la lassitude se fit progressivement sentir chez Roland. Elle faisait son entrée d'une manière bien trop familière et reconnaissable sur la scène de son petit théâtre émotionnel intérieur. Il aurait aimé que leurs interactions autour de cette table et ce qu'elles pouvaient potentiellement provoquer aillent plus loin. Qu'elles gagnent en densité. En profondeur. Que l'horizon de la situation ne se cantonne pas à effleurer différents sujets anodins de conversation, comme l'on peut zapper sans entrain devant une télévision ne proposant rien de plus qu'un divertissement confortablement ennuyant et porteur d'à peu près rien du tout.

Ayant l'esprit de moins en moins absorbé par la dimension sociale qui l'entourait, il se rappela qu'il avait eu une crevaison sur son pneu en venant ici. Il se dit qu'il devrait peut-être réparer ça dans la soirée s'il voulait pouvoir rentrer chez lui en vélo et ainsi s'éviter une longue marche à pieds à travers la ville, bien qu'au même moment une autre voix au fond de sa tête commença à lui chuchoter que de toute manière rien de spécial ne l'attendait ensuite, et qu'une longue marche n'aurait en réalité pas pu être trop longue. Qu'est-ce que la vie avait prévu pour lui de si important et urgent qui rendrait problématique le fait de passer une heure à parcourir la ville? Probablement rien.

La lassitude continuant lentement à raffermir son étreinte froide sur lui, il se dit qu'il pourrait justement s'atteler maintenant à une réparation rapide de son vélo, puis revenir pour s'immiscer dans la situation sociale avec une once salutaire de nouvel enthousiasme et de fraîcheur. Et comme ça, ça sera fait, se dit-il sans vraiment savoir ce que ça pouvait signifier.

Il sortir alors devant l'immeuble, où il avait attaché son vélo à un pylône électrique, avec à la main quelques outils nécessaires à cette simple remise en état. Il se pencha, genoux à terre, devant son vélo, dégagea la roue avant de sa fourche, retira le pneu, puis la chambre à air, repéra sur celle-ci où avait eu lieu la crevaison, puis se rendit compte, alors qu'il se préparait à poser la rustine, qu'il avait oublié le petit tube de colle nécessaire à sa pose. Il retourna alors vers l'appartement pour le récupérer.

De retour brièvement à l’intérieur, il eu juste le temps de saisir dans

l'espace sonore qui s'offrait à lui quelques bribes de phrases échangées, avec un soupçon de gravité dans la voix, par ses amis toujours assis autour de la table de la terrasse. « Avec elle, c'est trop souvent que ça se passe comme ça, depuis que je la connais j'ai eu ce genre de problème avec elle, c'est dans sa personnalité. Ça m'a souvent soûlé avec elle cette manière de communiquer, ça créer des malaises ». Roland était déjà reparti dehors, le tube de colle à la main, avant de pouvoir entendre le reste de la conversation et donc cerner précisément de quoi ils parlaient. Mais il savait que la personne qui venait de prononcer ces paroles avait vécu, seulement quelques semaines auparavant, et après plusieurs années de relation amoureuse, une séparation douloureuse et compliquée avec une fille.

Il en conclut alors que son ami était probablement en train de parler d'elle et plus précisément de leur relation et de leur rupture. Et donc de lui aussi, indirectement. Une discussion que l'on aurait pu alors considérer comme intime et personnelle. Dans laquelle on s'investit émotionnellement, et où l'on se permet certaines mises à nu. Ce genre de discussion que Roland aimait avoir avec les gens et notamment ses amis, car il faisait partie de ces personnes qui considèrent que c'est principalement grâce à elles que l'on peut mieux comprendre et mieux connaître ces gens et ces amis. Et mieux les aimer. Il pensait que ce type d'échanges, même s'il éprouvait souvent lui-même des difficultés à les établir, créaient une proximité désirable et désirée entre lui et d'autres humains, une proximité porteuse de richesses et de possibles, une proximité relativement authentique et moins feinte que dans la plupart des autres interactions de la « vie de tous les jours », comme on disait souvent sans qu'il sache vraiment à quoi correspondait cette vie de tous les jours et quel pouvait alors être la vie qui n'était pas de tous les jours.

Roland commençait également à se dire, une fois encore, que la seule chose peut-être qui avait réellement de l'importance et de la valeur, au fond, dans cette vie qu'on vivait tous, c'était justement ces moments de proximité sensible avec d'autres personnes, ces moments d'échanges, qui liaient et donnaient une intensité particulière à la vie, loin des rapports humains soldés de supermarché, loin des stratégies d'auto-promotion d'identités en vigueur, loin des déguisements élimés dont on se revêt si souvent, loin des mots en papier-mâché et des regards en plastique.

Il prit plaisir à sentir de nouveau en lui le désir d'aller retrouver ses amis et participer à ces échanges qui semblaient se dérouler en ce moment-même, alors que l'ennui l'avait poussé à se retirer dehors quelques instants auparavant pour réparer sa crevaison (ou, pour dire les choses autrement, alors que la réparation de sa crevaison lui avait fourni un alibi pour échapper à cet ennui qui le gagnait).

De retour devant son vélo, Roland se hâta presque à finir de réparer cette crevaison à l'aide du petit tube de colle qu'il venait de récupérer, puis à remonter les pièces du vélo qu'il venait de démonter, jusqu'à ce que la réparation soit bien terminée et que son vélo soit de nouveau en état de

fonctionner. Cette crevaison lui paraissait maintenant d'une importance dérisoire et presque risible, en même temps qu'il avait le sentiment d'une vitalité renouvelée. Il pouvait maintenant retourner à l'intérieur de l'appartement, retrouver ses amis et prendre part à la conversation qui se tenait en ce moment-même autour de la table de la terrasse.

Ayant repris place autour de cette table sur la chaise en plastique blanc qu'il avait quittée peu de temps auparavant, il commença à s'intéresser aux propos échangés d'un air légèrement soucieux par ses amis, afin de pouvoir rentrer dans cette conversation qui suivait toujours son cours. Mais il n'eut pas besoin de beaucoup de temps pour comprendre qu'en fait, ils ne parlaient pas depuis tout à l'heure, comme il l'avait imaginé, de cette relation amoureuse, de cette rupture récente et de ses différentes incidences, mais plutôt de la collègue de travail de l'un d'entre eux et plus précisément des soucis de communication qu'il avait eu avec elle la veille concernant de simples questions d'emploi du temps et de tâches ménagères à effectuer dans les locaux de l'entreprise.

Roland éprouva alors une tristesse et une déception qui trouvaient leur source à un niveau bien plus profond et opaque que celui d'un simple choix de discussion entre amis, qui étaient ancrées dans des strates de son esprit bien plus enfouies que celles qu'il avait commencé à activer pour participer à cette conversation. Et il se sentit seul.

Seul. Était-il en fait le seul à autant détester ce monde tel qu'il leur était imposé, ce monde qu'il percevait comme neutralisation de vitalité, ce monde du néant qui avait autant pour dessein que pour condition à sa survie le renversement de détails insignifiants en questions pseudo-importantes? Était-il le seul à vouloir voir ce monde brûler? Ou est-ce que les autres personnes autour de cette table en bois vernis détestaient tout autant ce monde-là mais ne savaient pas bien, comme lui et comme tant d'autres, de quelle manière l'exprimer, et de quelle manière réussir à dépasser tous les obstacles qui les empêchaient d'employer les bons mots et les bons gestes et de ne pas avoir peur de le faire? Est-ce que sa réaction émotionnelle portait surtout en elle les traces d'une arrogance et d'un égocentrisme difficiles à justifier? Pouvait-t-on appréhender et comprendre tout cela par le simple fait que l'on essaye tous de faire du mieux qu'on peut mais que c'est loin d'être toujours facile?

Roland senti un nuage noir et massif l'envahir par tous les pores de sa peau, et décida soudainement de partir d'ici, de se soustraire. Il dit au revoir à ses amis d'une voix dont l'accablement était perceptible à ses propres oreilles mais pas tellement à celles de ses amis, contrairement à ce qu'il pensait et espérait. Il se retira rapidement de l'appartement, récupéra devant la façade maussade de l'immeuble son vélo d'un même bleu délavé, en se disant qu'il s'en foutait totalement à présent si celui-ci était crevé ou réparé, et alla se perdre dans l'obscurité pesante et sans fond des rues de cette ville, une ville parmi tant d'autres.

Pour ce numéro du zine j'ai proposé à un certain nombre de groupes punks français actuels que j'aime bien ou beaucoup, de choisir une de leurs chansons qui leur tenait particulièrement à cœur par rapport aux paroles et ce qu'ils avaient voulu exprimer à travers elles, puis d'écrire un p'tit texte sur cette chanson et ces paroles, expliquer un peu de quoi ça parle, pourquoi ils ont choisi cette chanson en particulier, ce genre de choses. Le résultat est imprimé sur ces quelques pages qui suivent. Bien sûr (mais est-ce vraiment nécessaire de le préciser?) les groupes présents ici constituent en rien un panorama exhaustif des groupes de qualité en France aujourd'hui, il y en a plein d'autres, ce qui est d'ailleurs bien réjouissant. En tout cas voilà ce que certains d'entre eux ont pu dire sur la chanson qu'ils avaient choisie. Une des idées qui m'a motivé à faire ça était de mettre en lumière encore une fois que le punk c'est pas forcément que de la musique, ce qui peut le rendre encore plus excitant et intéressant.

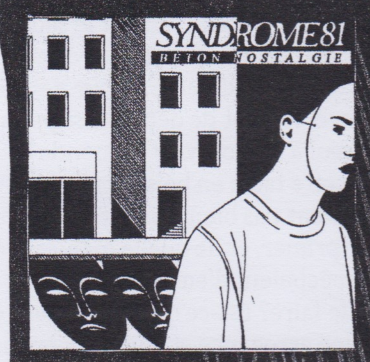
Merci à tous les groupes qui ont participé !

SYNDROME 81, « Désert Urbain »

Du béton nostalgie, des façades fatiguées
Les ombres du passé alimentent les regrets
Rive Droite, Rive Gauche – Ô nuits de débauches
Remonter ces artères me ramène en arrière
Des bâtiments rouillés triste modernité
Des murs restés muets témoins de nos secrets
Rive Gauche, Rive Droite – Rien ne s'efface
Des bravades, des lâchetés restées inavouées

Hier comme aujourd'hui ces quartiers hantent nos vies
Aujourd'hui comme demain dans ce désert urbain
Hier comme aujourd'hui à errer jour et nuit
Aujourd'hui comme demain dans ce désert urbain
Ce désert urbain
Ce désert urbain (est le tien)

Des navires désarmés comme des remparts d'acier
Des entrepôts rasés sur des quais délabrés
Rive Droite, Rive Gauche – Ô nuits de débauches
Tout est abîmé, terrible et désolé
Toutes ces rues désertées, tous ces rideaux fermés
Les vestiges du passé le long des voies ferrées
Rive Gauche, Rive Droite – Rien ne s'efface
Condamné à traîner dans cette cité brisée



C'est toujours un exercice difficile d'effectuer un retour réflexif sur ses propres paroles, toujours peur de paraître pompeux. Et puis déjà, au départ, il faut en choisir une. J'ai finalement porté mon choix sur « Désert Urbain », pour différentes raisons :

Premièrement, on y retrouve plusieurs thèmes abordés dans Syndrome 81, tout d'abord mon rapport à la ville et aux déambulations urbaines, et en allant plus loin mon rapport intime à Brest.

Je parle de Brest, une ville que j'ai quittée pour des raisons professionnelles, une ville à

laquelle je suis profondément attaché. J'y ai laissé beaucoup de moi-même dans ces rues, et je pose parfois un regard nostalgique sur ce décor. « Si les murs pouvaient parler ils vous raconteraient ma jeunesse », voilà ce que certains passages évoquent. J'ai voulu également dépeindre le décor (la rouille, le gris des navires militaires). Cette chanson parle aussi de voir sa ville mourir un peu et de la solitude urbaine également, quand on peut se sentir étranger dans la ville où on a grandi. Après, ce morceau est sorti sur un split avec Litovsk, eux-aussi de Brest, que j'adore, et avec qui on partage un membre en commun. Et puis sans se concerter, ils ont aussi pondu un excellent morceau sur notre ville, et en français, une première pour eux. Donc ça revêt une saveur particulière, j'étais tellement enthousiaste de faire ce disque!

Mais au final j'ai l'impression que, même si à la base c'est un morceau sur Brest, les gens peuvent se l'approprier car c'est avant tout un morceau sur le monde urbain.

ZONE INFINIE, « Le tunnel »

ZONE INFINIE

Partout où je vais il fait noir
La même embrouille, la même histoire
Une transition dans la ville abandon
Des peurs fondées, des tunnels sans fond
Je sais pas comment je suis arrivé
Je sais pas si je veux me tirer
Une impression d'être à ma place,
Que personne me suis à la trace

Je suis dans le tunnel
Rester coincé dans le tunnel
Bientôt la fin !

J'ai vu des morts à n'importe quelle heure
Des éclats de verre qui volent au vent
Et les vitrines des agresseurs, et devant devant des accidents
Je cherche un endroit où exploser, une stratégie, un truc guerrier
Cherchez moi dans une ruelle vous me trouverez pas je suis dans le tunnel

Je suis dans le tunnel
Rester coincé dans le tunnel
Bientôt la fin !

J'ai vu des images à la télé qui disent que je me suis perdu, que je me suis trompé
Je suis une partie du spectacle, je suis cerné par milles attaques
Je tends la main pour m'en échapper, mais qui m'a planté là, qui m'a abandonné
Je cherche le rebord d'un trottoir, un oreiller pour mon cauchemar

Difficile de choisir un texte pour moi sur ce deuxième disque… Je me suis dit que j'allais prendre celui-là parce que c'est celui dont je suis le plus satisfait au niveau de l'écriture. A première vue le texte parait assez glauque et pourtant il est lié à une anecdote, un moment de ma vie pas vraiment glorieux mais tout de même assez drôle. La vérité c'est que j'ai pensé à ce texte dans une cellule de garde à vue du commissariat de la Guillotière à

Lyon en redescente de LSD…Quelques heures auparavant j'étais embarqué en pleine montée dans une manif sauvage, c'était pour la mort de Rémi Fraisse, et au moment où je voulais me casser vu que ça paraissait bien foireux et que je commençais à divaguer, quelqu'un avait eu l'idée approximative de me passer l'unique mégaphone de l'assemblée. J'ai alors commencé à hurler tout ce qui me passait par la tête en déambulant au milieu de l'avenue de Saxe, bloquant la circulation, une cohorte s'agitait autour de moi, je sais pas si c'était sur le coup de la défonce mais j'avais l'impression que les gens dans la manif qui se mettait subitement à partir un peu en couille réagissaient comme si mes paroles prenaient forme dans une sorte de mini émeute qui n'alla ma foi pas bien loin, si on regarde le nombre d'interpellations par rapport aux dégâts ce fut un fiasco mais le moment fut pour moi vachement agréable, le genre de « piste aux étoiles » qu'on ne foule qu'après avoir bouffé des cartons. Après je me suis fait chopé d'une manière bien débile, je rentrerai pas dans les détails tellement c'est con. Au début de la gardav' j'étais assez à l'aise, blagueur et offensif, puis quand j'ai compris qu'ils me garderaient plus de 24 heures j'ai commencé à bader sévère, alors j'ai pensé à écrire dans ma tête, j'avais que ça à foutre, c'était un peu intuitif comme on dit, j'avais un peu de mal à comprendre ce que je foutais là. Ce texte est aussi intimement lié à la rue Pierre Dupont à Saint-Etienne, une rue bien dégâts que nous avions surnommée « la rue du crime impunis ». Je la prenais plusieurs fois par semaine, longeant la voie ferrée en rentrant de Lyon et dans le parcours il y avait des ponts, des tunnels… Le dernier couplet de la chanson fait étrangement écho à un autre moment de ma vie deux ans plus tard (ça faisait donc déjà deux ans qu'on jouait « Le tunnel ») où je me retrouvais une nouvelle fois en garde à vue dans un sacré coup de lose, cette fois-ci pour « provocation au terrorisme » suite à une blague agrémentée de 7.2 sur l'antenne de radio Canut, une histoire foireuse relayée par les médias jusqu'à obtenir un bandeau bleu sur bfm tv où j'étais plus ou moins traité de terroriste… «J'ai vu des images à la télé qui disent que je me suis perdu, que je me suis trompé ». Il y avait des gens en commentaires d'articles sur internet qui demandaient également à ce qu'on me renvoi dans mon pays ou en Russie… Mon pays si on y regarde de plus prêt c'est Sainté, et ça me fait plaisir aujourd'hui d'avoir réussi à le quitter même si je suis pas allé bien loin…

KOENIGSTEIN YOUTH, « 1892 »



Crépuscule, silence de mort
Quartier bouclé par les condés
Populasse flippée
Retranchée derrière ses volets
Lame aiguisée, résonne les tambours
La sentence est ordonnée
A genoux sur le priez-dieu
La sentence est ordonnée
Guillotine
La justice va être rendue

« 1892 » est le dernier morceau composé par Koenigstein Youth. 1892 est l'année de la date d'exécution de François Claudius Koenigstein, plus connu sous le nom de Ravachol. C'était un anarchiste français né de famille d'origine hollandaise, né à Saint-Chamond dans la Loire (bled à coté de Saint-Etienne), qui a eu un parcours un peu chaotique et qui fut connu pour les attentats qu'il a commis. Il fut condamné et guillotiné le 11 juillet 1892 dans

la commune de Montbrison (Loire), ville dont sont originaires trois membres du groupe Koenigstein Youth. Le texte explique un peu le contexte de l'exécution (d'après ce que j'ai pu lire). L'ambiance de terreur qui y régnait ce jour-là. Notre nom de groupe est donc le nom de famille de Ravachol. On y a rajouté « youth » parce qu'on vient de la ville où il a été guillotiné (c'est un clin d'œil à des groupes comme Reagan Youth et à la scène punk hxc en général). Dans le contexte politique et répressif actuel, dans la société dans laquelle nous vivons, il commence un peu à être dangereux de diffuser des idées libertaires ou anarchistes. Juste des exemples récents: à Tarnac en France, ou les vagues d'arrestations d'anarchistes en Biélorussie, Pologne, Tchéquie, Italie, Espagne (opérations pandora, pinata et ice) sous prétexte de terrorisme. Ça tend à revenir en France depuis les manifs contre les lois El-Komri ou des attaques illégales de squats, marqués extrême gauche, par des keufs à Lyon ou à Paris. Récemment sur scène, dans un rade, j'en suis arrivé à me poser la question si j'allais pas avoir des emmerdes avec le patron ou un pilier de bar qui se trouverait là par hasard, si je balançais certaines idées un peu piquantes. Sur le 1er et 3ème ep de Koenig, on a des dessins représentant son arrestation. Ainsi qu'une photo de 1979 du tribunal de Montbrison (photo prise par une personne qu'on connaît très bien) avec un graffiti disant: "Ici fut assassiné Ravachol, anarchiste, comme Baader dans la prison. Passant, souviens-toi". Ce texte parle d'une justice, celle que je refuse, que je conchie, d'un système que je ne considère pas le mien. Justice aveugle, destructrice et coupable. De nos jours on ne guillotine plus, et nos moyens de répression paraissent plus humains pour la majorité, mais est en réalité autant destructeur, humiliant pour chaque individu qui aura malheureusement à faire au système judiciaire, pénitentiaire ou carcéral de ce pays. Je me pose aussi des questions sur les traces de l'histoire, si c'est une volonté de censure ou pas? Sans rentrer dans un délire complotiste ou de parano! Pourquoi au niveau local aucune rue, fresque, plaque, peu de livres d'histoire ne mentionnent ces événements?

LITIGE, « Nowhere to Hide »

One day, two hours before the show,
bad feeling that it's gonna blow,
for days I avoided to write,
but now there is nowhere to hide

Tell me it's alright
to grab the pen and try
to get rid of the doubts
on how it's gonna go

Freezing my ass in an ice cold cave,
my ears are fucked but that's okay
can't hear anything but a drone
and all the sounds bounce on the walls

Nothing will fall apart
if you get rid of the doubts
take the pen and shout
nothing will fall apart



maybe a sort of wall inside
if you get rid of the doubts
just don't get stuck in your...

In a desperate search for a perfect song
I realize there was nothing wrong
now the drums are set and the guitar plays
and then I know it will be okay
I know it's all right
to grab the mic and shout
to get rid of the doubts
now I can hang around
I just hang around
I just hang around
like I do everyday

J'aime bien « Nowhere to Hide », à la fois pour ce qu'elle dit - peut-être un peu naïvement - et la façon dont je l'ai écrite, 2 heures avant notre tout premier concert et après des mois de procrastination carabinée.

Écrire (ou en tout cas, se mettre à écrire) ne me vient jamais très facilement alors j'ai parlé de... la difficulté à se dévoiler, chanter devant des gens, se mettre en avant d'une certaine façon. Et là, c'est allé tout seul, en deux minutes c'était plié.

C'est un petit cri de guerre pour se donner de la force, un encouragement à tous ceux qui veulent se lancer dans n'importe quel projet créatif et reculent ou s'empêchent de faire parce qu'ils craignent que ça ne soit pas assez bien. Si, ça va bien se passer. Faire les choses pour soi et pour la satisfaction qu'elles procurent, pas pour ce que les autres en diront, tu penses pas ?

MAREE NOIRE, « Marée Noire »

Toujours la même rengaine
Encore et toujours les mêmes discours,
Contaminant les esprits
Les "élites" corrompues propagent encore leurs idées
Le poison se répand à travers ce triste monde
Les esprits infestés, souillés par cette marée noire

Marée noire, marée noire
Marée noire, marée noire

Infestés

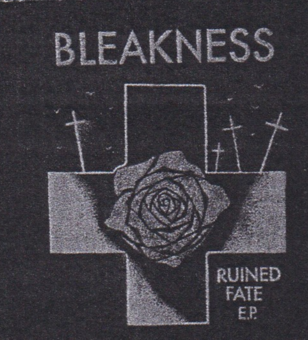
L'histoire se répète encore et toujours, l'histoire se répète
L'histoire se répète encore et toujours, l'histoire se répète



C'est la première fois que j'écris un morceau éponyme, du coup c'est peut-être pour ça que ce titre revêt une saveur particulière et que je l'ai retenu. Et puis faut croire que j'aime bien les métaphores maritimes, c'est pas la première fois dans mes groupes! Plus

sérieusement je trouve que ça pose le décor, faire des groupes en 2018 sous l'ère Macron ça ne changera pas le monde, mais ça permet d'expier une part de la merde qui nous entoure, tous ces discours nauséabonds qu'on nous sert. Donc oui je pense que c'est le postulat de départ de Marée Noire cette chanson, tenter de résister face aux attaques perpétuelles des classes dirigeantes, et en le disant ça va mieux pendant deux minutes trente, après c'est au quotidien que ça se joue.

BLEAKNESS, « The Longest Night »



Living like silhouettes held captive by hope of an elusive goal
Terror has removed any hint of coherence
Reckless brown puppets have almost taken control
They are shooting on sight and focusing on easy targets
Humanity and its ideals are butchered
By anger and tomorrow looks wrecked
But even the longest night should come to an end
Their words have a distinctive smell and taste of greed
Their words have a distinctive sound of insanity
But even the longest night will come to an end.

J'aime pas expliquer les textes que j'écris parce qu'ils font référence à plein de choses et j'ai l'impression que si je donne des pistes pour les comprendre, c'est prendre le risque de focaliser sur une seule partie de ce qui m'a donné envie d'écrire. J'aime l'idée qu'il y ait plusieurs lectures différentes et que chacun puisse essayer de trouver son compte dans les paroles avec une phrase qui va déclencher un truc... J'ai écrit ce texte au printemps dernier, pleine période de campagne électorale... « Longest Night » s'inscrit dans la lignée d'autres textes de Bleakness ; ça parle des choix et prises de décisions que les gens font en étant frustrés et apeurés à cause de l'oppression qu'ils subissent continuellement par leur environnement.

EPAIS, « La Tombe »



C'est pas moi qui creuserais ta tombe
C'est pas moi qui creuserais ta tombe
Personne creusera ta tombe
C'est pas moi qui creuserais ta tombe

T'as vécu tout seul
Tu crèveras tout seul

C'est pas moi qui creuserais ta tombe
Personne creusera ta tombe

Petit magicien occidental
Petit magicien occidental
Petit magicien occidental
Petit magicien oxydé.

Le jour de la fête des morts, on a joué chez des amis, et c'est en plein tourbillon LSD que M. ouvrait le concert, en spasmes, tanguant sur la batterie et les synthés, hurlant dans le micro ce que tous les morts revenus là devaient savoir: qu'ils ne pouvaient manger le caldo de pollo, les oranges, fumer les clopes, boire les bières laissées sur l'autel, que si on les avait invités. Qu'il y avait un bon paquet de morts qui pouvaient rester dans leurs trous. "Que se mueran bien muertos!" hurlait-il, faisant directement écho à la chanson en question. Le panthéon est plein de morts de merde, on ne creusera pas les tombes de ceux qu'on veut oublier, de ceux qu'on déteste. Ça fait gavé de bien de chanter ça, ça parait dur comme ça mais c'est un vrai plaisir. La "magie occidentale" ça veut pas dire grand-chose, à part que c'est une magie qu'on connaît bien, c'est celle d'ici, banale, petite et pourrie.

BOMBARDEMENT, « Women of the Night »

The city is dark,
Has appetite for destruction
Footsteps and chains
Resonate in hell

They reach for their goal, they run for their lives,
Women women warriors of the night

They spread the blood,
Kicking rival mobs
They spread their name
Like a spray paint on the wall

The sun is rising
They tread upon sand
They survived the night
With sisterhood and knives

On est assez fans du film The Warriors *(1979), on a fait notre remake et comme c'était nous à la caméra on a décidé de suivre un gang de nanas. Parce qu'elles aussi ont des buts, elles aussi savent se battre, agresser et répondre aux agressions, elles ont toujours su, le sauront encore.*

Nos voix dans Bombardement ne comptent peut-être que peu, mais le dire fait du bien et c'est déjà beaucoup.

WOODWORK, « Unlearn »

Fuck your double standard
Frailty and strength, rooted definitions of discrimination
Defined by what's between our legs, reduced to body and flesh

Gender is power, controlled and belittled
Shift is progress. Your traditions need to be put to rest

Why was I taught that I was the one?

When one is not born a woman, but becomes one
One is not born a chauvinist pig; I'd rather be dead than be one of them

I wouldn't dare to walk in those shoes
If these are your standards.
I am not a man and I'm nothing like you.

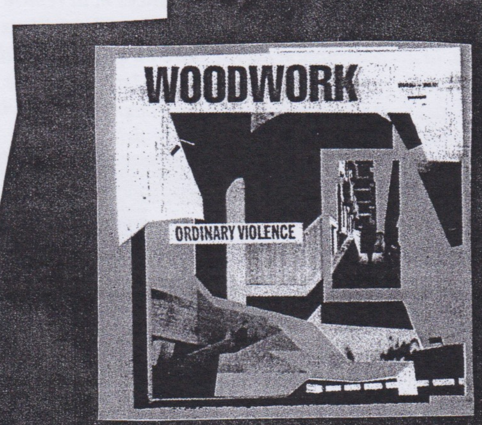
We've been fed this narrative for far too long
And I'm sick of playing this game.

Let's try to change the world for those who refuse to
We're going to change this world no matter what they want

Blinded by crosses and dollar signs
If I despise what they're selling
Then why the fuck am I buying it?

Pre-defined gender for a pre-defined life
We need to deprogram ourselves

Unlearn / For Equality
Unlearn / For Justice
Learn / To take a step back



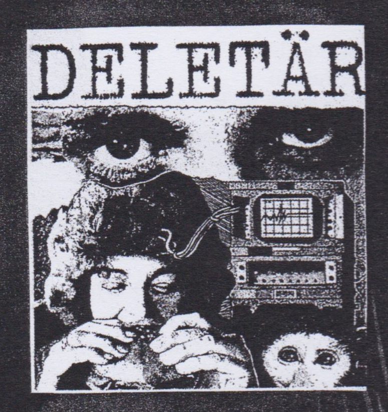
"Quoi que l'on puisse dire sur le fait d'être des hommes blancs hétéros qui parlent de sexisme dans une scène à dominance masculine, il paraît impératif, en tant qu'hommes, que nous prenions conscience et tenions compte de la manière dont se manifeste le privilège que nous confère notre genre, ainsi que son rôle en tant que vecteur d'inégalité entre les sexes et de perpétuation du statu quo. Nous entendons depuis notre naissance que nous sommes importants et que nos désirs doivent être comblés, alors que les femmes doivent quotidiennement prouver leur valeur et on leur dit qu'elles sont ici pour combler les désirs des hommes. Bien que des stéréotypes injustes affectent tous les genres, il existe aujourd'hui encore un fossé indéniable entre les sexes qui n'est toujours pas reconnu par la majorité. Que l'on se considère ou non comme étant « un allié », « un féministe », ou « un mec bien », nous faisons tout de même partie d'un système qui marginalise et opprime. Nous ne pouvons pas complètement nous défaire des privilèges que nous confère notre genre, mais comprendre et être conscient de ce privilège et de la façon dont notre comportement fait pencher la balance est essentiel pour se rapprocher d'une égalité entre les genres. Il est nécessaire de prendre du recul et que les hommes ne dominent pas les discussions sur ce thème comme c'est bien souvent le cas. Il est temps de déconstruire les relations sexistes de pouvoir institutionnalisées qui sont exercées sur les femmes dans notre société et avancer vers une société plus égale et juste." (Extrait de notre lp Ordinary Violence*)*

Pour recontextualiser un peu, on avait écrit ce texte pour accompagner les paroles d'un de nos morceaux qui s'appelle « Unlearn ». Nabil (à la guitare) s'est beaucoup impliqué dans l'écriture de ce morceau et sur son explication. Donc pour éviter un simple copier/coller et pour aller plus loin dans le propos, il semble important, au-delà de la question d'injustice qui est clairement identifiée, d'aborder la question de la déconstruction

des rapports de domination. Si cette domination s'est construite et renforcée au fil des siècles, vouloir détruire le patriarcat du jour au lendemain, en mode Grand Soir, est inefficace et voué à l'échec. La fin et les moyens ne sont pas séparés. C'est par la pratique ici et maintenant que la destruction du patriarcat prend tout son sens, par la remise en cause systématique des comportements sexistes, machistes, etc., que ce soit au travers de nos relations sociales « physiques » (entre ami.es, dans nos familles, au travail, etc.) ou virtuelles. Même s'il s'agit de petites actions, elles s'intègrent à une dynamique de lutte globale et font évoluer la vision, le comportement des individus et par extension de la société.

A l'échelle de la scène punk, j'ai l'impression que la tâche est tout aussi compliquée car on s'imagine que tout est acquis. On serait - par défaut - tou.tes opposé.es à toutes formes de discriminations et d'injustices et la remise en cause n'aurait pas lieu d'être, aussi bien dans les milieux standards que dans des milieux plus radicaux. Comme je l'ai dit plus haut, la déconstruction doit se faire au quotidien et devrait être systématique dans la scène punk et les milieux dits "alternatifs". La question ne devrait plus se poser mais elle le sera toujours tant qu'on retrouvera des comportements virilistes, homophobes, sexistes, transphobes dans les concerts (et au-delà).

DELETÄR, « Toujours par terre »



J'ai plus d'envie
Plus goût à rien
Je me laisse aller
Je me laisse glisser
Plus rien me retient

Toujours par terre
Toujours par terre...

Salut Simon, pas simple l'exercice que tu proposes... Officiant en tant que chanteur et étant la seule personne à écrire des trucs pour le groupe, mes acolytes m'ont donc tout naturellement laissé seul face à cette tâche, se moquant même légèrement à l'idée de me voir en peine devant mon ordinateur : Pourquoi j'ai choisi cette chanson ? Pourquoi elle me tient particulièrement à cœur ? De quoi parle-t-elle ?... Déjà que je suis du genre à pas mal procrastiner pour ce qui est d'écrire trois phrases de paroles pour Deletär, en parler ajoute indéniablement, pour ma part, une difficulté supplémentaire !

Bref, rentrons dans le vif du sujet : « Toujours par terre ». Comme précisé dans cette chanson, une période de merde ou t'as envie de rien, plus le goût à rien... Tu sais, ces moments où tu repousses le plus possible l'instant où tu dois te lever, ou t'es incapable d'aller bosser, de sortir, ou tout te demande un effort maximum. Une peur de suffoquer dans des crises d'angoisse à répétitions, d'être incapable de sortir la tête de l'eau, d'une manière générale, de toujours rester par terre ! Tu l'auras compris, quand j'ai écrit cette chanson je n'étais pas au top de la forme, un gros coup de mou, une déprime, un laisser-aller, et pourtant, et bizarrement, je crois que ce sont ces paroles qui me tiennent le plus à cœur, aussi simples soient elles, trois phrases à gueuler qui racontent juste et simplement un passage de vie on ne peut plus classique. Voilà, j'espère avoir répondu à ta « commande », j'en profite d'ailleurs pour te remercier pour cette invitation à paraître dans ton zine, bonne continuation à Divergence !

LITOVSK, « We are the dispossessed »

Our lives and dreams have been taken away,
By the rich bastards writing a fool's play,
Open your history books, it's just piss in our eyes,
Erasing our oppression, just a bunch of lies,
If we listen to them they ain't no social class,
It's just a dream of the feral mass

We are the dispossessed, us brothers and sisters,
We are the dispossessed and they try to erase us.

We are the dispossessed and we're too blind to see it,
Stuck in our mold, afraid to break it,
They put us into comfy boxes,
And we all run like dogs at the races,
It would take a second to see our condition,
Us, divided underdogs of this nation.



J'ai choisi cette chanson qui sera sur notre prochain album parce qu'elle est devenue une de mes préférées à chanter en concert. Son texte parle du fait de se faire déposséder de son histoire en tant que gens des classes laborieuses. Le message est simple, les riches nous mènent une guerre de classe sans merci, illes la gagne et en plus écrivent notre histoire dans des livres plus abominables les uns que les autres. Je me suis mis à penser à tout ça en ayant fini le très bon bouquin de Michelle Zancarini Fournelle sur l'histoire de france Les luttes et les rêves, une histoire populaire de la france de 1685 à nos jours, *j'ai pas mal cogité sur le fait qu'il était crucial que nos mouvements ne se laissent pas déposséder de leur histoire, que ce soit le punk diy ou les squats, ou les luttes qu'on a pu mener ces dernières années. Notre histoire il ne faut pas la laisser aux « spécialistes » ou aux universitaires en mode vautours, même si certain-es font du bon taff, il y a quand même une fâcheuse tendance à la falsification de l'histoire ou du moins à l'écrire du point de vue des gagnants ou à muséifier les révoltes en vantant les mérites de notre « démocratie » actuelle par rapport à une époque révolue faite d'oppression et de dictature.*

Cette chanson dit aussi que l'histoire écrite par les oppresseurs est très simpliste, leur version de l'histoire éradique les questions de classes, de racisme (en gros l'histoire dit qu'il n'existe plus à peu de choses près), de sexisme, d'homophobie, de génocide culturel... Et que dans le fond il n'appartient qu'à nous de renverser la balance, d'écrire notre histoire et de faire mentir les riches. Le deuxième couplet peut paraître très pessimiste ou fataliste, mais c'est juste un sentiment que partage, je pense, beaucoup de gens :

« Nous sommes les dépossédé-es et nous sommes trop aveugles pour le voir,
enfermé-es dans nos carcans, ayant peur de les briser,
ils nous ont mis dans des petites boîtes confortables,
et nous courons tous-tes comme des chiens de courses,
il nous faudrait une seconde, pour prendre conscience de notre condition,
nous, les damné-es de cette nation... »

Quand on voit l'époque que nous traversons il apparaît assez évident que oui nous sommes trop imbéciles pour nous rendre compte que nous partageons des oppressions communes en tant que classe et que des alliances sont possibles. Je ne dis pas là que tout le monde est opprimé de la même manière, je ne subis ni racisme, ni sexisme ni homophobie par exemple, je constate juste que la classe ouvrière est divisée et que pour l'instant l'histoire n'est pas prête de changer.

Pour finir je dirais qu'il y a pleins d'historiens et d'historiennes à lire, Zancarini Fournelle, Howard Zinn, Eric Hosbawn et des tas d'autres, et que la vague de sortie de livres ces dernières années semble aller dans le bon sens mais qu'il y a encore beaucoup à faire. Et puis pour l'anecdote le titre de la chanson je l'ai un peu chourave à Robert Mc Liam Wilson qui a écrit un super livre, The Dispossessed, sur la classe ouvrière en Écosse et en Angleterre.

BRONCO LIBRE, « Écoles De La Mort »

Arrachés à l'école de la vie, envoyés à l'école de la mort
Retirés de force à leurs parents tel un tribut de sang au dominant
Comme une génération sacrifiée sur l'autel de la cupidité
Comme une humanité massacrée au nom de la modernité

Parqué dans une salle froide et sordide un amas d'enfants tristes et grelottants
Ils écoutent attentivement les règles effrayantes de l'établissement

« Oublie ton passé, oublie qui tu es
Renie ta culture, renie tout ce que tu sais
Fais ce qu'on te dit, ne dis pas ce qu'on te fait
Obéis, rappelle-toi de ce qu'on t'a fait
Fais ce qu'on te dit, ne dis pas ce qu'on te fait
Obéis, ne dis pas ce qu'on t'a fait »

« Ton ancienne langue est un juron qu'on nettoiera à coup de savon
Tu dois haïr ta famille, tes proches, car ils ne valent rien, ils ne valent pas mieux que toi
Tuer le sauvage pour sauver l'humain, tuer le sauvage et tout ira bien »
C'est donc sur ces tristes mots que se dévoile les vrais visages des bourreaux

Plusieurs années enfermés, battus, haïs, dégradés
Plusieurs années maltraités, soumis, punis, torturés

Toutes ces années ont passées, les cicatrices en témoignent
Tout ce temps s'est écoulé, des séquelles pour seul souvenir
Toutes ces années ont passées, des coquards dans ta mémoire
Tout ce temps qui est gâché, perdu, volé à jamais

« Coup de ceinture, renie ta culture
Punition, perds-en la raison
Fais ce qu'on te dit, ne dis pas ce qu'on te fait
Obéis, rappelle-toi de ce qu'on t'a fait
Fais ce qu'on te dit, ne dis pas ce qu'on te fait
Obéis, ne dis pas ce qu'on t'a fait »



« Enfermés (Écoles De La Mort II) »

Entassés par centaines et parqués dans des salles bondées
Pourtant la solitude reste ta seule compagnie ici
Plus personne à qui faire confiance, paranoïa dévorante, prédateurs partout
Plus personnes sur qui compter, ils nous ont privé de notre humanité

La seule chose à partager ce sont les maladies
Rongeant les chairs, éclaircissant les rangs d'enfants, d'amis, de zombies
Cinquante pour cent de mortalité, c'est un charnier à peine déguisé
Le budget santé a pourtant explosé, tortures médicales, expériences obscures

Travail forcé ou esclaves sexuels
Robots instruits ou cobayes gratuits
Profits sur tout, profits sur nous, rien n'est gâché, tout est rentabilisé
Le progrès ne peut être stoppé, on sera usé jusqu'à en crever

Je n'en peux plus !!! Laissez-moi sortir d'ici !
Je n'en peux plus !!! Laissez-nous sortir d'ici !

Ces textes parlent de l'éducation forcée des natifs américains ou canadiens dans des internats spécialisés. Bien évidement nous n'avons pas vécu une telle expérience ni le traumatisme que cela peut engendrer, et je n'ai pas la prétention de pouvoir imaginer l'impact que cela a pu avoir sur ces milliers de vies, ni de connaître la souffrance qui en a découlé. Il est difficile voire impossible d'aborder pleinement un sujet aussi complexe dans une chanson simplifiée et romancée. Nous ne pensons pas naïvement qu'une chanson changera quoi que ce soit. C'est un sujet assez méconnu et choquant que j'ai rencontré dans plusieurs livres, documentaires ou articles qui m'ont inspiré pour écrire ce texte et peut-être à notre tour donner envie à d'autres d'en savoir plus sur ce sujet, même si cela reste à petite échelle.

Je ne pense pas qu'on puisse vraiment généraliser sur un sujet aussi vaste, et selon les époques, les régions ou les tribus la situation a pu être différente en mieux ou malheureusement en pire. Je sais que ces textes sont durs et accusateurs et je suis conscient que c'est toujours facile de critiquer des événements ayant eu lieu dans le passé avec notre regard moderne et ainsi de les caricaturer. Il faut bien entendu aussi remettre les choses un peu dans leur contexte. Les personnes travaillant dans ces écoles n'étaient probablement pas toutes mauvaises et certaines pensaient probablement bien faire et suivaient malheureusement assidûment la tendance de l'époque. L'éducation était alors basée sur la religion et beaucoup croyaient dur comme fer au bienfait de la "Civilisation" et au "Destin Manifeste", idéologies selon lesquelles la nation américaine avait pour mission de s'étendre et de répandre civilisation, religion et démocratie.

Mais malgré tout cela, même si certains pensaient agir en bien, ces écoles illustrent parfaitement ce que l'expansionnisme et le colonialisme a toujours fait : le non-respect de la différence, le mépris des cultures locales, le désir d'uniformiser et d'imposer son mode de pensée jugé supérieur, et les tentatives annihiler tout autre mode de vie ou de pensée sans

même essayer de les comprendre. Le but de ces écoles n'était pas tant d'apporter une éducation à ces enfants que de tenter de leur faire oublier ou renoncer à tout ce qu'ils connaissaient. Il faut "tuer l'indien dans l'enfant, pour sauver l'homme", voilà ce qu'il se disait alors. De ce que j'ai pu voir de différentes sources, la façon dont ont été traitées ces générations d'enfants est le symbole même du colonialisme et l'expression de son intolérance.

Le recrutement des enfants a souvent été fait par le chantage ou la force : soit on accordait certaines aides ou privilèges uniquement aux familles envoyant leurs enfants à l'école, soit la police allait tout simplement les prendre par la force. Des fugues pouvaient avoir lieu, des enfants parcourant des dizaines et dizaines de kilomètres pour revenir chez eux, se cachant des blancs, et bien entendu recevant des sanctions lors de leur retour à l'école.

La première étape, semblerait-il, était de changer le nom de l'enfant en le remplaçant par un nom "blanc", de leur interdire leur langue natale, de leur couper les cheveux et de brûler leurs vêtements afin de les habiller "convenablement". Le but était de leur faire oublier à tout prix leurs cultures et leurs croyances. Une grande énergie était dépensée et un grand soin était apporté dans le but d'effacer leur passé et toutes traces de leurs identités. Et dans les pires des cas, de leur apprendre à haïr ce que représente leur passé, de se haïr soi-même ainsi que leurs semblables. Il est maintenant reconnu qu'il y a eu beaucoup de cas de maltraitance physique, psychologique et d'abus sexuels, notamment dans le milieu religieux. Certaines écoles auraient même été impliquées dans des réseaux de prostitution et des affaires de proxénétisme.

Dans certaines écoles au Canada, au début du 20ème siècle, le taux de mortalité des enfants était deux à trois fois plus élevé que la moyenne. Beaucoup de morts causées par la propagation de maladies comme la tuberculose, les conditions d'hygiène de ces établissements étant très mauvaises et le suivi médical très faible. Certains témoignages et recherches montrent que les enfants malades et contagieux n'étaient pas séparés, voire même forcés à suivre les cours. Encore plus perturbant, d'autres témoignages affirment que des enfants bien portants étaient enfermés avec des élèves contagieux et forcés de jouer avec eux. Il s'agit bien dans ce cas de "régulation" de population. Si on compare ce haut pourcentage de mortalité qui aurait pu être évité et le nombre d'enfants ayant séjourné dans ces écoles (150 000 par an), on peut y voir une sorte de génocide régulé en plus du génocide culturel. Certains rapports mentionnent également d'autres pratiques horribles comme la stérilisation forcée, des tortures et autres expériences médicales... Très souvent les enfants morts ou les disparus n'étaient même pas reportés ou recensés. Parfois enterrés sans nom, la famille non prévenue. Cette éducation a laissé des séquelles et cicatrices chez beaucoup de personnes, créant des générations souffrant de stress post-traumatique, et prédisposées à l'alcoolisme ou à l'abus de drogues et présentant des taux de suicide élevés.

Ces écoles de la mort ne sont malheureusement pas des cas isolés dans l'histoire de l'humanité et le même genre d'atrocités ont eu lieu partout sur le globe. C'est un symptôme du colonialisme et cela reste malheureusement toujours un sujet d'actualité.

Pour celles et ceux qui aimeraient en savoir plus, il existe un documentaire sur le sujet : Unrepentant: Canada's Residential Schools Documentary. *Je recommande également certaines biographies très intéressantes :* Soleil Hopi *de Don C.Talayesva et* De mémoire indienne *de Tahca Ushte et Richard Erdoes.*

L'année dernière, entre deux périodes de vie dans le grand nord sauvage du Canada, je suis parti voyager pendant quelques mois en Asie du sud-est : Cambodge, puis Laos, et enfin Thaïlande. Ça me disait bien d'en parler un peu ici. Pendant ce voyage il m'arrivait régulièrement d'écrire sur ce que j'étais en train de vivre. J'ai donc décidé de retranscrire ici ce que j'ai pu écrire concernant un moment de mon voyage. Après pas mal d'hésitations concernant quel moment relater ici, j'ai jeté mon dévolu sur une tranche de vingt-quatre heures passées en Thaïlande. Ça aurait pu être beaucoup d'autres épisodes de mes pérégrinations, mais je trouvais qu'on retrouvait dans celui-ci différents aspects qui en général étaient un peu plus isolés les uns des autres.

Il m'est bien sûr arrivé plein d'autres choses pendant ces quelques mois de voyage, des situations assez marquantes ou bizarres ou belles ou tendues ou marrantes ou un peu folles, dont je parle pas ici simplement parce que j'ai décidé plus ou moins arbitrairement de publier seulement ce qui concernait ce petit moment de ce voyage. Voici donc ce que j'ai pu écrire dans mon carnet de notes sur ces vingt-quatre heures parmi tant d'autres.

Hier matin, je me réveillais pour la dernière fois dans cette petite chambre au bord de la rivière dans l'adorable ville de Mae Sariang en Thaïlande, un des endroits où j'ai préféré passer du temps depuis le début de ce voyage en Asie. Quelques heures plus tard, je devais prendre un bus (la rareté des passages de voitures sur ces petites routes de campagne de la région m'a fait abandonner l'idée de faire du stop cette fois-ci) en direction de Mae Sot, ville au nord-ouest de la Thaïlande, juste au bord de la frontière avec la Birmanie.

Les options végétariennes étant bien rares dans cette ville relativement petite et peu touristique de Mae Sariang, je mange de nouveau des tranches de pain de mie avec un café sur un bout de trottoir en guise de repas, puis me dirige vers le bus, qui est en fait aujourd'hui une sorte de pick-up où les passagers sont assis sur la plate-forme arrière. Le trajet de cinq heures entre les deux villes se fera donc à l'air libre, avec le vent dans la gueule et sans vitre entre moi et les paysages, c'est parfait.

Je suis le seul blanc, le seul occidental dans ce « bus », parmi une petite dizaine de voyageurs. L'itinéraire, qui longe globalement la frontière avec la Birmanie, nous fait traverser des paysages montagneux magnifiques et des parcelles luxuriantes de jungle, c'est vraiment beau et exceptionnel (pour moi). On passe aussi à côté de nombreux petits villages isolés, dont un certain nombre sont en fait des camps de réfugiés birmans (pour la plupart appartenant à l'ethnie des Karen, victime de nettoyage ethnique en Birmanie) vivant dans une grande pauvreté et un intense dénuement, un des aspects bien désolants et tristes du pays. Les conditions de vie qui leur sont imposées par le gouvernement thaïlandais dans ces sortes de prisons à ciel ouvert sont désastreuses.

On arrive finalement en fin de journée à Mae Sot après ce trajet mémorable. J'ai à peu près aucune information concernant cette ville, ni carte (j'ai pas de téléphone et donc encore moins d'application google map ou je sais pas trop quoi), m'étant rendu ici un peu par hasard avec l'idée de continuer ma route vers le sud du pays dès le lendemain. Une des seules choses que je sais est qu'en tant que zone frontalière, cette ville et surtout la partie de sa périphérie qui touche la frontière, à cinq kilomètres du centre-ville, est un carrefour important de trafics en tous genres (marchandises, drogues, armes, sexe,


Un de ces nombreux villages en Thaïlande qui longent la frontière avec la Birmanie, et qui sont en réalité des camps de réfugiés birmans

humains) entre la Thaïlande et la Birmanie – le principal en fait. Les deux pays sont simplement séparés par la fine rivière Moei, qui sert donc de frontière.

A la gare routière, en descendant du bus, je continue à parler avec un passager, un moine bouddhiste d'une quarantaine d'années, habillé seulement de sa toge orange et de sandalettes, avec qui j'avais commencé à discuter un peu pendant le trajet, ce qui m'était permis par le fait qu'il maîtrisait quelques rudiments d'anglais, contrairement aux autres passagers (je ne parle malheureusement pas thaï à part seulement quelques rares mots qui ne me permettent pas vraiment une discussion).

Et c'est à ce moment-là qu'il en vient à me proposer d'aller en Birmanie avec lui maintenant, de l'autre côté de la rivière, jusqu'au lendemain où on reviendrait ici. Il me dit que je pourrai passer la nuit dans le même temple bouddhiste que lui. Il m'aura fallu au moins cinq longues minutes pour comprendre à peu près ces quelques informations, son anglais restant assez limité et plutôt approximatif. Tout ce qu'il essaye de me dire reste très flou pour moi.

Aller en Birmanie ne faisait pas du tout parti de mes projets, mais l'idée me plaît, j'ai rien de spécial à faire à Mae Sot de toute manière, et j'aime les imprévus. Mais j'essaye de lui expliquer qu'il me reste pas vraiment assez d'argent pour me payer un visa birman seulement pour vingt-quatre heures, et que je suis pas sûr de pouvoir repasser la frontière le lendemain pour revenir en Thaïlande (certains pays en Asie exigent par exemple que l'on reste un mois à l'extérieur du pays avant de pouvoir repasser la frontière, je ne savais pas du tout ce qu'il en était de la Thaïlande vu que je n'avais pas du tout prévu d'aller en Birmanie...), or je devais absolument être en Thaïlande le lendemain pour continuer ma route jusqu'à Bangkok, où je devais me rendre dans quelques jours pour certaines raisons importantes. J'avais aussi entendu dire, sans savoir si c'était avéré

ou pas, que l'on ne pouvait pas obtenir de visa directement à la frontière et qu'il fallait en faire la demande préalable au consulat de Bangkok ou sur internet. Il m'explique alors (là aussi la compréhension restait très longue et confuse de ma part) qu'il connaît un passage le long de la rivière qui sépare les deux pays où on peut monter sur un bateau pour arriver du côté birman, en contournant le poste d'immigration. Ça me paraît très vague, plutôt craignos et risqué. J'accepte donc sa proposition...

On prend alors un tuk-tuk (ce fameux tricycle motorisé servant de taxi en Asie) avec d'autres personnes pour aller à proximité du poste de frontière. Quelques centaines de mètres avant d'y arriver, on se fait arrêter par un barrage de police. Ils veulent contrôler les papiers de tous les passagers (pendant le trajet de Mae Sariang à Mae Sot il y en avait déjà eu plusieurs, où à chaque fois les militaires vérifiaient les passeports de tout le monde, j'imagine principalement à la recherche d'éventuels immigrés birmans « illégaux »). Ça passe pour moi (un simple voyageur blanc en provenance d'un pays riche occidental est pas ce qui les préoccupe le plus a priori...) ainsi que pour les autres passagers, sauf pour un jeune gars, à qui l'on demande de descendre avec ses affaires avant qu'il se fasse arrêter pour un interrogatoire en bord de route. Probablement un birman « illégal », à qui l'on va sûrement demander de payer une certaine somme s'il veut essayer de continuer sa route, une somme qu'il n'a sans doute pas les moyens de payer, ce qui fait qu'il finira probablement par être jeté en prison pour un certain temps, comme ça arrive régulièrement dans ce genre de situation (si mes hypothèses basées seulement sur des observations rapides sont correctes, évidemment).

Le tuk-tuk reprend sa route, et juste avant d'arriver au poste frontière, des gens qui étaient sur le trottoir commencent à courir en panique vers le tuk-tuk et essayent de grimper dessus alors qu'il roule toujours. Je sais pas qui ils sont et pourquoi ils essayent de faire ça vu que ça ne fait que les rapprocher du poste d'immigration qui se situe cent mètres plus loin sans pour autant les faire passer la frontière, j'essaye de demander au moine de quoi il en retourne mais son faible niveau d'anglais ne m'a pas offert plus que de simples « oui, oui ». On descend du tuk-tuk cinquante mètres plus loin, avant le poste d'immigration et les douaniers en uniformes, puis on continue à pieds sur le trottoir en essayant de se fondre au milieu des gens, jusqu'à ce qu'on prenne une rue sur la gauche pour atteindre un marché qui longe la rivière qui sert de frontière.

On traverse le marché en se mêlant à la foule. On est en plein dans la zone de trafics divers et variés entre les deux pays, et ça se ressent. La suspicion a l'air bien présente ici, que ce soit entre certaines personnes et moi le p'tit blanc ou entre différentes personnes autour de moi, de manière plus ou moins diffuse ou évidente. Certaines tensions dans l'air sont palpables. Je me demande combien de flics en civil rôdent autour de nous. On croise également des militaires qui eux ne sont pas du tout en civil et plutôt bien armés. J'essaye comme je peux de dénouer un peu les tenants et aboutissants de cette situation plutôt confuse et difficilement déchiffrable pour moi, surtout à cause de la barrière de la langue qui m'empêche d'acquérir plus d'informations (c'est dans ce genre de moments qu'encore une fois on se rend compte à quel point le langage peut être un outil primordial pour réussir à lire et saisir les situations sociales qui nous entourent). Globalement j'ai un peu de mal à comprendre ce qui se passe vraiment et ce qui m'attend. J'essaye de poser quelques questions au moine pour un peu mieux cerner tout ça, mais soit il me répond pas, soit il répond à côté de la plaque dans un anglais trop approximatif pour que j'en retire de quelconques informations. Ou il me répond à des questions ouvertes par un simple « yes ».

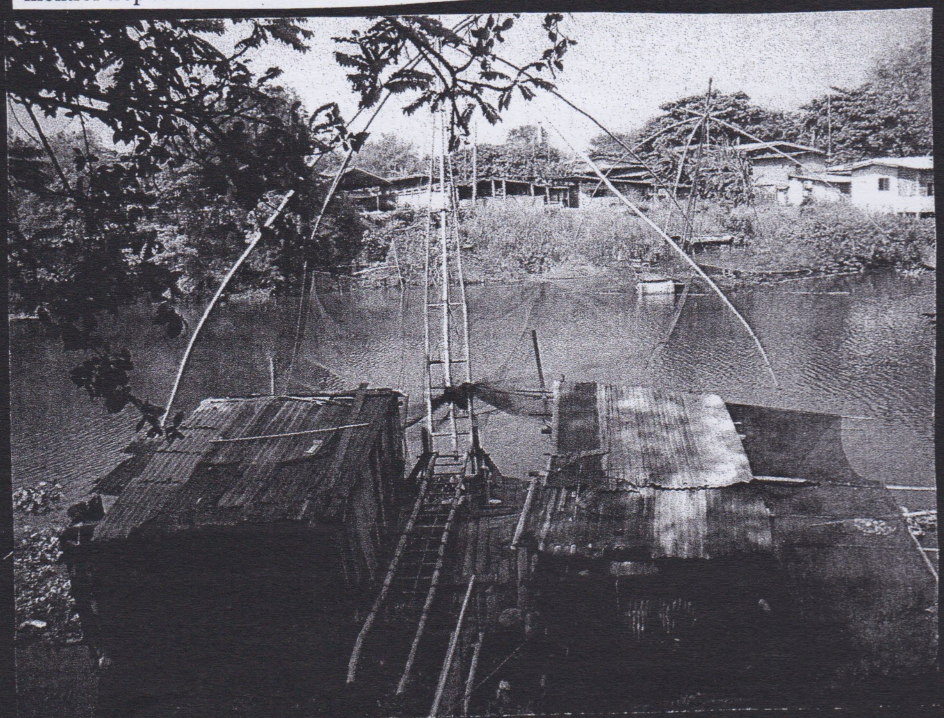
- C'est vers quel endroit qu'on peut réussir à traverser la rivière sans se faire voir des militaires et des douaniers ?

- Oui.

- Ah, ok...

En fait il a l'air de plus en plus nerveux et méfiant. Assez tendu. Il dégage quelque

chose que je percevais pas en lui à la gare routière une demi-heure avant. Je commence à me demander si c'était une bonne idée de suivre ce mec que je connais pas pour me retrouver dans cette situation assez déconcertante et un brin angoissante. On finit par quitter le marché et continue notre chemin pour se diriger vers cet endroit au bord de la rivière un peu plus loin, où un bateau à moteur fait des allers-retours entre les deux rives (et donc les deux pays) en transportant à chaque fois quelques dizaines de personnes, après que cellés-ci aient au préalable glissé quelques billets dans les mains d'un mec qui se tient au niveau du point d'embarcation. Il a autour de lui ses soutiens : des mecs armés de mitraillettes et portant des cagoules. Pas méga rassurants ces mecs, surtout une fois qu'ils sont juste devant moi. On s'apprête à avancer pour aller atteindre le bateau mais le mec filtrant, entouré de ses potes armés et cagoulés, me fait comprendre en thaï que je peux pas passer (j'imagine à cause de mon origine géographique qui se lit sur ma gueule). Ça ne m'étonne pas tant que ça, bien que le moine me répétait le contraire depuis le début. J'insiste légèrement mais je me rend vite compte que ça passera pas et qu'il est sûrement préférable pour moi de ne pas me montrer trop têtu...



Je renonce donc à tout ce plan et à l'idée d'aller en Birmanie, et m'éloigne en retournant vers le marché. Le moine me suit et me dit que dans ce cas lui non plus ne va pas aller en Birmanie. Je trouve ça légèrement bizarre sur le coup car à la base c'était son projet pour la nuit, et la raison pour laquelle il était venu dans cette ville un peu plus tôt. Mais bon.

Il fait maintenant nuit, il n'y a plus de taxi ou de tuk-tuk qui vont de la zone frontalière où on se trouve jusqu'à la ville de Mae Sot cinq kilomètres plus loin. Et les alentours, surtout maintenant avec la nuit définitivement tombée, paraissent plutôt hostiles. Je me dis que j'ai plus qu'à retourner en centre-ville, pour trouver un endroit où dormir ou un moyen de me barrer de cette ville.

Le moine me dit que dans ce cas il va lui aussi aller jusqu'au centre-ville pour peut-être rejoindre la gare routière et prendre un bus jusqu'à la ville où je pensais aller le lendemain, Kamphaeng Phet, à trois heures de route d'ici, et qu'il dormirait alors chez sa sœur qui habite là-bas. Je décide d'aller également à la gare routière pour voir s'il y a un bus bientôt qui irait dans cette autre ville ou si je vais devoir rester à Mae Sot pour la nuit. Vu qu'il n'y a plus de taxi on commence à marcher le long de la route, tout en essayant de faire du stop lorsque des voitures passent. Je trouve ça plutôt insolite et marrant de me retrouver là en Thaïlande à faire du stop la nuit en périphérie de cette ville avec ce moine habillé de sa toge orange...

Au bout d'une dizaine de minutes, un mec conduisant une moto avec à l'avant une petite carriole dans laquelle sont installés sa femme et ses deux enfants, s'arrête et nous propose de nous conduire jusqu'à notre destination, la gare routière. Ça nous rend bien service car il nous restait encore pas mal de marche. Je monte derrière le mec sur la moto avec mon sac de voyage alors que le moine s'installe dans la carriole avec le reste de la famille. On reprend donc la route en direction de la gare, à six sur une moto !

Arrivés là-bas on apprend qu'il y a un bus qui part dans une demi-heure pour la ville de Kamphaeng Phet, je décide donc d'y aller, et le moine aussi. Trois heures plus tard on arrive à destination, mais il est déjà une heure du matin et donc trop tard pour que je puisse me trouver une chambre en ville pour la nuit. Je décide donc de marcher de la gare jusqu'au centre-ville, en me disant que je pourrai sûrement trouver là-bas un endroit pour dormir dans la rue, derrière des buissons ou un immeuble, ou dans une cage d'escalier. Je fais part de mon projet au moine et m'apprête à lui faire mes adieux, quand il me répond : « A pieds c'est beaucoup trop long pour arriver au centre-ville, c'est plus d'une heure de marche, moi je vais prendre un taxi, t'as qu'à venir avec moi ! » J'accepte sa proposition en me disant que ce sera bien plus simple et rapide d'aller jusqu'au centre-ville comme ça, et me dirige donc avec lui vers un pick-up qui fait office de taxi. Je m'assois à l'arrière sur la plate-forme extérieure tandis que le moine va devant dans la cabine avec le chauffeur, qui démarre.

En arrivant aux abords du centre-ville je me prépare à descendre du pick-up pour trouver un endroit où dormir dans la rue, sauf qu'à ce moment-là le taxi commence à prendre une autre direction et tourne subitement vers la gauche, à l'opposé du centre-ville, et continue de s'en éloigner. Je me demande où est-ce que je vais encore finir, et étant sur la plate-forme extérieure du « taxi/pick-up » et le moine à l'intérieur sur le siège passager, je peux pas communiquer avec lui et lui demander où on va. Bon, encore une fois je vais devoir improviser et attendre de savoir où je finis.

On en est maintenant à rouler sur de petites routes de campagnes sombres et désertes. Juste au cas où, je me prépare mentalement à l'éventualité de devoir par exemple me battre avec le conducteur du taxi si il s'arrête à un endroit isolé au bord de ces petites routes de campagne en vue de m'agresser ou me racketter ou je ne sais quoi, je m'assure que mon couteau est à un endroit accessible, mais tout en sachant qu'il y a très peu de raisons que ça arrive et qu'à tous les coups tout va encore très bien se passer, sans mauvaises intentions chez personne.

Puis alors qu'on arrive dans un petit quartier d'habitation silencieux, le taxi s'arrête devant une maison. J'attends de voir ce qui se passe, je descends du taxi avec mes affaires en même temps que le moine. Et alors il m'annonce que cette maison est celle de sa sœur et commence à escalader le mur pour rentrer à l'intérieur. Il ressort de la maison quelques minutes plus tard, alors que le taxi est déjà reparti, et me dit que je peux dormir ici si je veux. Parfait !

Sa sœur, qui était en train de dormir à cette heure de la nuit avant d'être réveillée par son frère, nous sort des nattes et des couvertures, et on finit par s'endormir sur le carrelage du salon. La vie est belle.



Le moine me réveille à sept heure du matin alors que toute la famille est déjà levée et a commencé à préparer le petit-déjeuner. Toute les générations sont là, entre la grand-mère qui ne parle pas un seul mot d'anglais et le petit neveu adolescent qui se prépare à aller à l'école. On m'offre un café que j'apprécie tranquillement dehors avec la clope du matin. Personne dans la famille parle davantage que quelques rares et basiques mots en anglais, discuter avec eux est bien compliqué et limité pour moi et mon ignorance du thaï, mais ils sont tous adorables, et ont l'air autant que moi surpris, curieux et enthousiasmés de se retrouver dans cette situation plutôt unique pour tout le monde. C'est probablement la première fois qu'un blanc occidental qui en plus ne parle pas leur langue se retrouve chez eux.

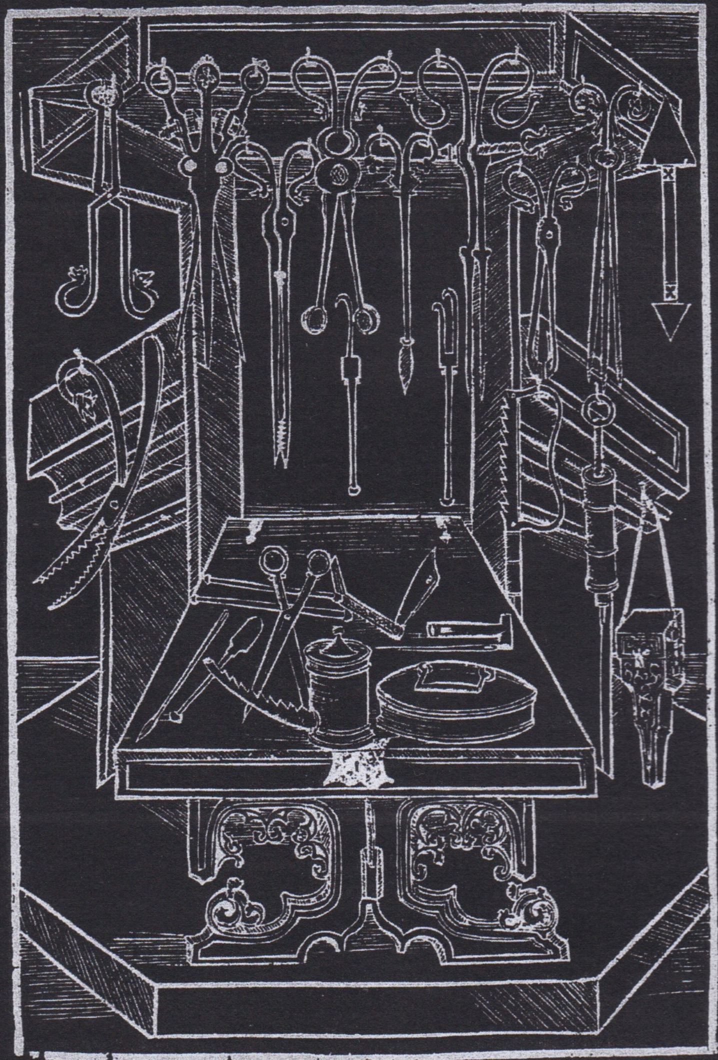
C'est d'ailleurs seulement ce matin-là que l'on se présente avec le moine : il s'appelle Nikorn. Il me montre dans la bibliothèque de sa sœur quelques ouvrages d'auteurs français comme Victor Hugo, et on continue un peu notre discussion de la veille sur les conditions de vie des moines bouddhistes en Thaïlande. Après un petit-déjeuner que l'on partage avec la famille assis sur le sol du salon, et après que Nikorn le mange en premier et seul comme le veut la tradition monastique, celui-ci me propose d'aller visiter des ruines de temples avec son beau-frère avant que l'on se sépare et que lui quitte la ville, ce que j'accepte avec plaisir.

Après quelques photos devant la maison avec les membres de la famille, on part donc avec Nikorn et son beau-frère pour aller visiter ces ruines de l'ancienne ville, construite au XIIIème et XIVème siècles. C'est bien classe et beau de se balader au soleil au milieu de ces ruines et au milieu du passé. Puis on déguste des fruits et un café, tranquille sous des arbres à discuter et rigoler, avant de retourner en centre-ville où je pars à la recherche d'une chambre dans une guest-house (ou « get how » comme ils le disent à cause de la difficulté pour les Thaïlandais de prononcer le « s », et comme je finis par le faire également pour réussir à me faire comprendre). Sous un soleil brûlant, on se sépare chaleureusement, c'est le temps des adieux et des routes qui bifurquent...



L'ami Nikorn, au milieu des ruines de l'ancienne ville de Kamphaeng Phet, peu avant nos adieux...

Von den instrumenten XIX



Zu dem ersten gebürt zu haben schermesser das har da mit ab zu scheren/ des
gleichen da mit zu schnyden. den die notturfft das erheischet Darnach ein
grossen bad schwamen das plůt von der wundenn zu weschenn vnnd rey

29

Instruments de chirurgie.